La Bataille de Batoche

Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés

Walter Hildebrandt

Parcs Canada Parks Canada

85-6263/

Couverture: Patrice Fleury (à g.), un des capitaines de Riel; le sergent T. Wright (à dr.) de la compagnie "F" des carabiniers de Winnipeg. (Archives publiques du Canada, C-24335; University of Saskatchewan, Saskatoon, Shortt Library of Canadiana, Morton Collection, MSS C550/2/6 [nº 1].)

La bataille de Batoche

Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés

Walter Hildebrandt

Études en archéologie
architecture et histoire

Direction des lieux et des parcs
historiques nationaux
Parcs Canada
Environnement Canada
1985

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1985.

En vente au Canada par l' entremise de nos agents libraires agréés et autres librairies, ou par la poste au Centre d' édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9.

This issue is available in English as **The Battle of Batoche: British Small Warfare and the Entrenched Métis** (catalogue no. R61-2/9-24E) in Canada through authorized bookstore agents and other bookstores, or by mail from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9.

Prix Canada: 6,95 $
Prix à l' étranger: 8,35$
Prix sujet à changement sans préavis.

N° de catalogue: R61-2/9-24F
ISBN: 0-660-91427-1
ISSN: 0821-1035

Publié avec l' autorisation
du ministre de l' Environnement,
Ottawa, 1985.

Traduction: Secrétariat d'État
Conception et couverture: Jean Brathwaite
Révision et maquette: Louis D. Richard

Les opinions exprimées dans le présent ouvrage sont celles de l' auteur et ne sont pas nécessairement partagées par Environnement Canada.

Pour obtenir la liste de nos publications, prière de s'adresser au chef des publications de recherches, Parcs Canada, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario, K1A 1G2.

TABLE DES MATIÈRES

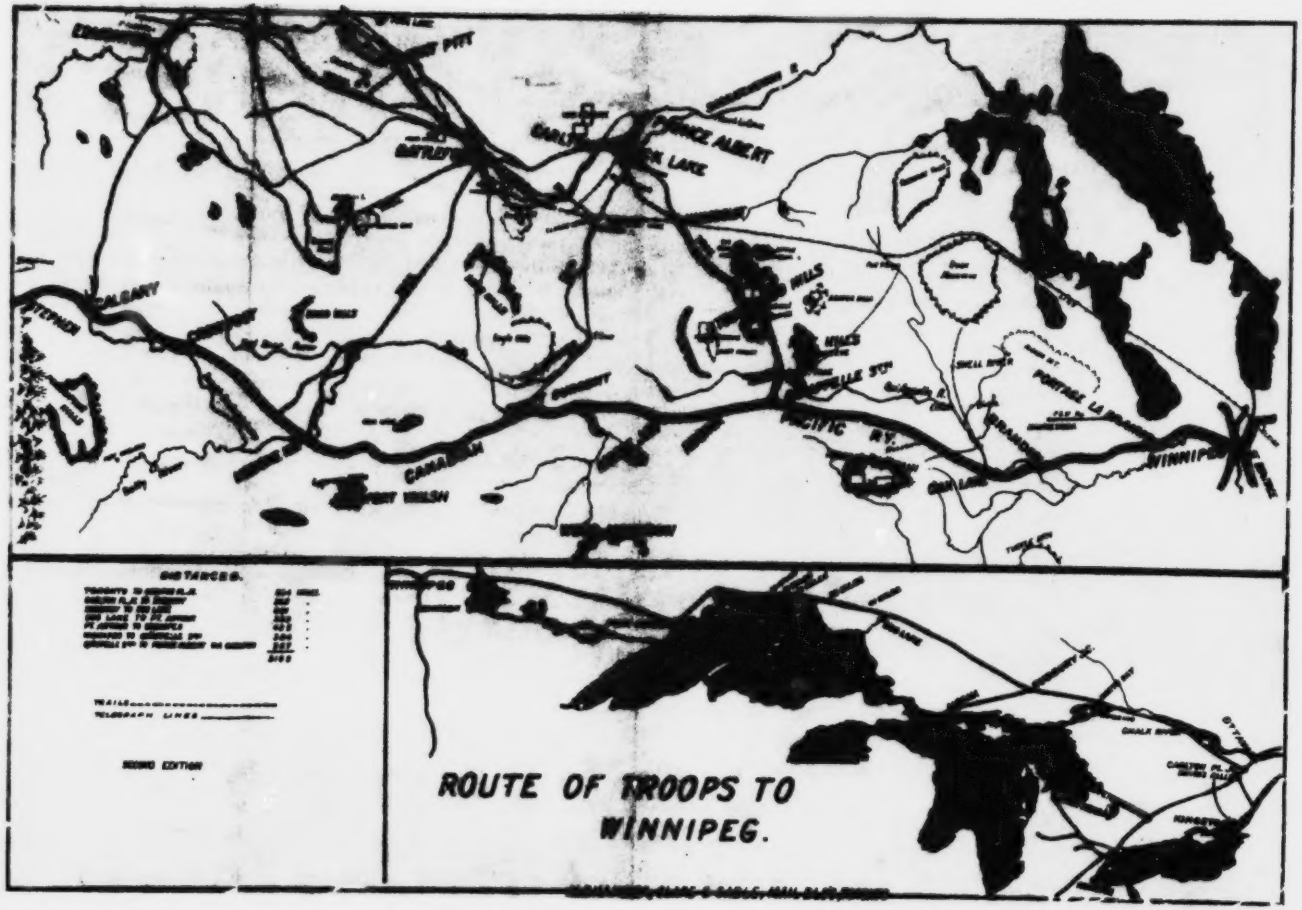
Avant-propos 5
Introduction 7

Première partie
La bataille de Batoche, du 9 au 12 mai 1885
Les préliminaires de la bataille 29
9 mai: La mise hors d'état du *Northcote* 37
9 mai: La fusillade de la crête de la mission 43
9 mai: L'offensive métisse 49
9 mai: La construction de la zareba 55
10 et 11 mai: Un plan se dessine 63
12 mai: La journée décisive 71
Les lendemains de la bataille 81

Seconde partie
Commandement et traditions militaires
Riel et Dumont: La stratégie pour défendre Batoche ... 91
Les tactiques des Métis 97
Middleton et la force expéditionnaire du Nord-Ouest ... 101
Coup d'oeil rétrospectif sur les tactiques de Middleton .. 109

Épilogue 113
Notes 115
Bibliographie sommaire 121

Soumis pour publication en 1983 par
Walter Hildebrandt, Bureau régional des
Prairies, Parcs Canada, Winnipeg.



1 Le trajet suivi par les troupes jusqu'aux lieux de la rébellion. Alexander, Clare & Cable, Toronto, 1885, 2e éd. (Archives publiques du Canada, NMC-24374.)

AVANT-PROPOS

Quand on entend le nom "Batoche", on pense à Louis Riel et à Gabriel Dumont, deux personnages légendaires de l'histoire du Canada. Toutefois, on ignore à peu près tout de ce qui se passa au cours des quatre jours de la bataille de Batoche. Ici moururent vingt-cinq Canadiens -- Blancs, Indiens et Métis -- entre le 9 et le 12 mai 1885. Plus d'un millier d'hommes combattirent sur le sol habituellement paisible des Prairies canadiennes, au cours de la plus importante et de la plus longue bataille qu'ait jamais connue le Nord-Ouest.

Nous avons utilisé des cartes, des textes et des photographies pour raconter la bataille. Nous exprimons ici notre reconnaissance à Jack Summers qui n'a ménagé ni son temps ni son enthousiasme pour faire revivre le cours de la bataille. De nombreuses fois nous avons tous les deux parcouru les lieux à pied pour retrouver un élément de plus. Sans son intuition, nous n'aurions pu réussir à rassembler les pièces de l'histoire. Il ne sera peut-être pas d'accord avec tout ce que nous avons écrit, mais nous sommes le seul responsable des points faibles de ce récit.

2 Train de chariots de la rivière Rouge rencontrant la brigade de bateaux York, *Harper's Monthly*, juin 1879. A la fin du XIX^{e} siècle, la plupart des transporteurs du Nord-Ouest étaient des Métis. (Glenbow Archives, Calgary, NA-1406-47.)

INTRODUCTION

L'hiver de 1885 a été long et pénible et le printemps est lent à venir. Les feuilles n'ont pas encore fait leur apparition aux branches des arbres que déjà s'achève la première semaine de mai. Le gris des taillis de peupliers et de saules et les bouquets d'amélanchiers parsèment le paysage et ajoutent une touche délicate à l'horizon jaune et brun de l'herbe séchée des prairies. La nature tarde à se réveiller d'un hiver qui semble sans fin. Un souffle froid plane, tel un

3 Batoche vu du sud-est en mai 1885. L'homme à l'avant-plan est à l'ouest de l'église. (Archives publiques du Canada, C-3465.)

signe du destin. A Batoche, les Métis se préparent à défendre leur village et leur mode de vie.

Vers le milieu des années 1870, plusieurs d'entre eux avaient quitté la jeune province du Manitoba pour aller fonder de nouvelles communautés dans les Territoires du Nord-Ouest, principalement le long des rives densément boisées des rivières Saskatchewan-Sud et Nord. Ils avaient fui la confiante et impétueuse influence canadienne qui envahissait lentement l'Ouest, signe précurseur d'un nouvel ordre économique conçu pour l'Ouest et imaginé dans l'Est du Canada, tel qu'énoncé dans la politique nationale du premier ministre sir John A. Macdonald. La colonisation des Prairies devait suivre la construction d'un chemin de fer transcontinental. La terre devait être défrichée, ensemencée et les récoltes vendues sur les marchés étrangers. Un nouveau système de lotissement quadrillé devait déterminer le mode d'occupation du sol. D'ailleurs, ce système et ses conséquences avaient été à l'origine de la révolte qui agita la région de la rivière Rouge en 1869 et 1870, et à laquelle Riel avait participé. En fuyant le Manitoba, les Métis fuyaient aussi ce système.

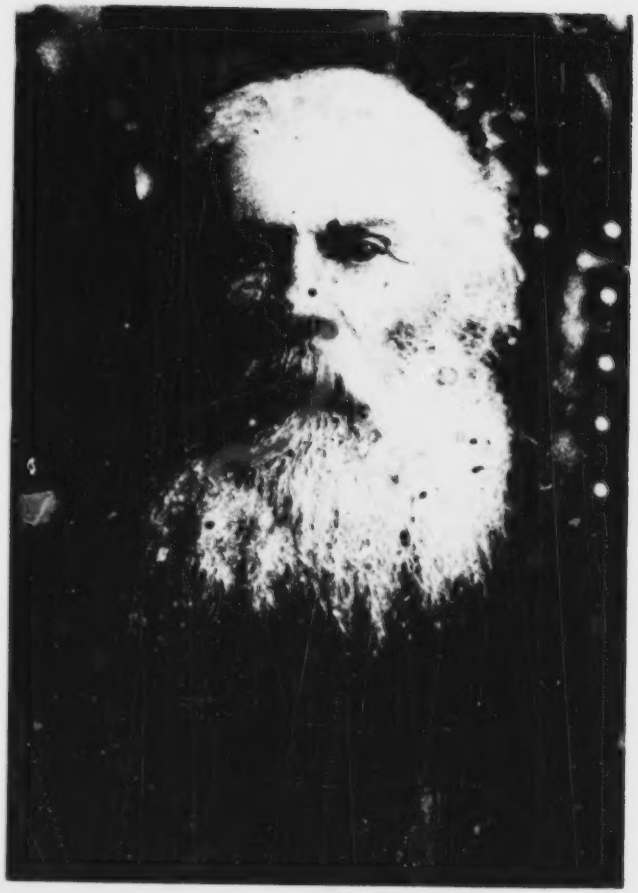
4 La rue principale de Batoche montrant les magasins de Letendre, Garnot, Boyer et Fisher. Cette photo (juillet 1885) donne un aperçu des dommages qu'a subis le village pendant la bataille. (Saskatchewan Archives Board, R-A 2517.)

5 François-Xavier Letendre dit "Batoche" en 1884. Il était l'un des hommes les plus prospères et qui avaient le mieux réussi du Nord-Ouest. (Saskatchewan Archives Board, R-A 12, 116.)

Les familles qui se sont établies le long des rivières Saskatchewan-Sud et Nord sont formées des descendants de nombreuses générations de sang-mêlé du Nord-Ouest. Ils sont les héritiers de la fière tradition des chasseurs de bisons, des fournisseurs de la traite des fourrures, des voyageurs et des transporteurs qui sillonnaient le Nord-Ouest. Dès les années 1870, les Dumont, Ferguson, Champagne, Lépine, Riel, Gariépy, McGillis et Parenteau perpétuaient la longue tradition de la vie des Métis des plaines de l'Ouest.

Batoche se développe à un coude de la rivière Saskatchewan-Sud, à 40 milles au sud de Prince-Albert. Les Métis construisent l'église et le presbytère sur un plateau surplombant le village. De l'église, une vue splendide s'offre à l'observateur sur la puissante rivière et la vaste plaine qu'elle arrose. Le cours majestueux de la rivière et la plaine sans fin qui se confond avec l'horizon donnent le sentiment que l'homme est bien peu de chose face à une telle immensité.

A Batoche, sur la rive orientale de la rivière, les magasins de Xavier Letendre, Philippe Garnot, Baptiste Boyer, Solomon Venne et Georges Fisher s'échelonnent le long de la route Carlton, principale voie terrestre qu'utilisent les transporteurs métis pour relier le fort Garry et le fort Edmonton. Le chemin traverse le village, enjambe la rivière et se poursuit jusqu'au fort Carlton. Les habitants du village et les voyageurs qui empruntent la route Carlton et la branche orientale de la route Humboldt en direction de Prince-Albert, prennent le bac pour se rendre sur la rive gauche, où se trouvent les comptoirs de la firme anglaise Kerr Brothers et ceux de la compagnie Walters and Baker de Prince-Albert. Xavier Letendre connu sous le pseudonyme de "Batoche", d'où l'origine du nom du village, dirige l'entreprise la plus importante et la plus prospère du village et même de tout le Nord-Ouest[1]. En plus de s'adonner à la traite des fourrures et au transport des marchandises, Xavier Letendre possède un magasin général. Les autres marchands exploitent, sur une moindre échelle, le même genre de commerce le long de "l'avenue Batoche". Profitant de l'expansion du commerce que la région connaît à la fin des années 1870, Letendre accroît ses activités et ouvre de nouveaux magasins à la rivière à la Carotte [*Carrot River*], au ruisseau aux Roches



6 Charles Trottier vers 1900. Chef des Métis de Prairie Ronde [*Round Prairie*] au sud de Saskatoon, il mena ses hommes au combat à Batoche. (Glenbow Archives, Calgary, NA-1036-8.)

7 Louis Letendre, le frère aîné de "Batoche" et sa femme, Angélique Dumas, vers 1905. (Avec la permission de Mme Stella Parenteau.)

8 Jean Caron père et (à sa gauche) sa femme, Marguerite Dumas, avec leur plus jeune fils et deux de leurs petites-filles, vers 1895. Caron père fut l'un des premiers colons de la région. (Parcs Canada, coll. Justine St-Germain, Winnipeg.)

9 Jean Caron fils et sa mère, Marguerite Dumas, vers 1890. (Parcs Canada, coll. Justine St-Germain, Winnipeg.)

10 Joachim Parenteau et sa femme, Alphonsine, vers 1915. (Avec la permission de Mme Stella Parenteau.)

11 Frédéric St-Germain, sa femme Mélanie Parenteau et leurs enfants vers 1900. (Parcs Canada, coll. Justine St-Germain, Winnipeg.)

[*Stony Creek*] et au lac aux Grenouilles [*Frog Lake*]. La prospérité de ses affaires se reflète dans la somptueuse maison qu'il fait construire pour s'y loger avec sa famille. Le statut de Letendre est un indice de la stratification de la société de Batoche. Cette société est divisée en deux groupes dont le premier comprend ceux qui vivent essentiellement d'activités saisonnières telles l'agriculture, le transport des marchandises, la chasse et le trappage, tandis que le deuxième est constitué, avant tout, de marchands et d'hommes d'affaires.

Au nord et au sud du village, sur les deux rives de la rivière, les Métis occupent des lots bornés par le cours d'eau. Ce mode d'occupation du sol, hérité de leurs ancêtres canadiens-français, assure à chaque famille un accès à la rivière. Ces lots rectangulaires, longs et étroits, présentent un contraste frappant avec la division en lots carrés et réguliers, empruntée au modèle américain, que s'apprête à instaurer le gouvernement fédéral. La controverse au sujet du mode de division des terres deviendra bientôt le point central du litige opposant les Métis au gouvernement fédéral et, en général, à une société étrangère qui empiète de plus en plus sur leur territoire.

Le mécontentement dégénère en conflit au printemps de 1885. Les Métis commencent à opposer une résistance active aux politiques du gouvernement fédéral. Le gouvernement semblant faire fi de leurs doléances maintes fois répétées, les Métis se préparent à négocier à partir d'une position de force, c'est-à-dire avec des otages pour rendre leurs arguments plus persuasifs, tout comme ils l'avaient fait avec succès 15 ans plus tôt à la rivière Rouge.

Pour atteindre leur objectif, les Métis ont besoin de fusils et de munitions et ils savent qu'ils en trouveront au lac aux Canards [*Duck Lake*]. Le 26 mars, la Police à cheval du Nord-Ouest, informée de la possibilité d'un raid des Métis, tente de mettre la main avant ceux-ci sur les munitions et les approvisionnements du poste. Sur le chemin qui mène au magasin de Hillyard Mitchell, le détachement de la police est arrêté par un groupe de Métis. Surpassé en nombre, le détachement est obligé de se replier sur le fort Carlton. A peine une heure plus tard, le détachement, qui compte maintenant 100 hommes grâce à des renforts, repart en

12 Sir John A. Macdonald. (Archives publiques du Canada, C-5332.)

direction du lac aux Canards sous les ordres du surintendant Leif Crozier. Mais les Métis, au nombre de 300, l'attendent de pied ferme sur le chemin en partie gelé. Les Métis, ayant à leur tête Gabriel Dumont, leur "général commandant", stoppent Crozier et ses hommes au bas d'une pente dont ils occupent le sommet. Les chefs des deux groupes se font face et commencent à discuter. Ce qui se produit par la suite ne pourra jamais vraiment être tiré au clair. Soudain, un coup

13 Sir Adolphe Caron vers 1886. Ministre de la Milice et de la défense de 1880 à 1891, Caron fut fait chevalier commandeur de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges pour sa contribution à l'organisation de la campagne du Nord-Ouest. (Archives publiques du Canada, PA-12194.)

14 Le major général sir Frederick Dobson Middleton en 1885. (Archives publiques du Canada, PA-26732.)

de feu part on ne sait d'où et il s'ensuit une brève mais sanglante fusillade de part et d'autre. Pris sous le feu croisé des Métis et des Indiens embusqués des deux côtés du chemin, la panique s'empare bientôt du détachement. Crozier ordonne presque immédiatement la retraite et ses hommes tentent désespérément de faire faire demi-tour à leurs chevaux qui s'enfoncent dans la neige épaisse du chemin. Douze des 23 policiers qui tombent sous les balles des Métis ne se relèveront pas, tandis que cinq Métis trouvent la mort. Le détachement de police aurait pu être anéanti si les Métis l'avaient poursuivi pendant sa retraite en catastrophe, mais Louis Riel, leur chef politique et religieux qui parcourt le champ de bataille en brandissant son crucifix comme seule arme, interdit de poursuivre le combat.

La nouvelle de la rencontre désastreuse des forces de police avec les Métis, se répand comme une traînée de poudre dans l'Est du Canada et sème l'inquiétude chez les dirigeants du pays. Pour de nombreux Canadiens de l'Est de l'époque victorienne, l'Ouest n'est qu'une vaste et dangereuse contrée sans foi ni loi qui doit être soumise aux bienfaits de la civilisation. Les dépêches en provenance du lac aux Canards semblent confirmer ce sentiment et incitent le gouvernement à utiliser la force pour venir à bout de la révolte. Le premier ministre Macdonald décide d'envoyer des troupes dans l'Ouest le plus rapidement possible. Avec Adolphe Caron, son ministre de la Milice et de la défense, et le major général Frederick Middleton, commandant de la milice canadienne, il commence à mettre sur pied la force expéditionnaire du Nord-Ouest. Les forces armées canadiennes de l'époque étaient constituées d'une petite armée de réguliers -- trois corps de "milice permanente" — et d'un grand nombre de volontaires qui formaient la milice "non permanente". Pour faire face aux exigences de la campagne du Nord-Ouest, on mobilise des unités de milice qui existent déjà et on met sur pied de nouvelles unités dans des lieux aussi éloignés que Halifax pour mâter la "rébellion". Des 5000 hommes mobilisés pour la campagne, à peine 400 sont des soldats professionnels. On achemine 3400 hommes de l'est du pays et 1200 des unités de milice stationnées à Winnipeg, tandis qu'on en réunit 700 à l'ouest du Manitoba. A ces effectifs s'ajoutent les 500 hommes de la Police à cheval du Nord-Ouest. Au

15 Louis Riel en 1878. (Archives du Manitoba.)

16 Gabriel Dumont vers 1886 ou 1887. (Saskatchewan Archives Board, R-A 6277.)

besoin, 1600 hommes gardés en réserve dans l'Est, pourront être envoyés en renfort.

Tandis que les unités se constituent, on apprend la nouvelle du massacre au lac aux Grenouilles où la frustration des Indiens affamés de la bande crie de Gros-Ours [*Big Bear*] s'était déchaînée contre les habitants du village — ce qui ne fait que renforcer l'image stéréotypée de l'Ouest sauvage, tout comme l'annonce qu'à Battleford, à 125 milles au sud-est du lac aux Grenouilles, 500 villageois et colons des environs ont cherché refuge à l'abri des palissades du fort de la Police à cheval du Nord-Ouest dans la crainte d'une attaque par les Indiens. Les troupes sont acheminées avec encore plus de diligence pour assurer la sécurité des territoires et ainsi permettre la réalisation du rêve de Macdonald de coloniser l'Ouest.

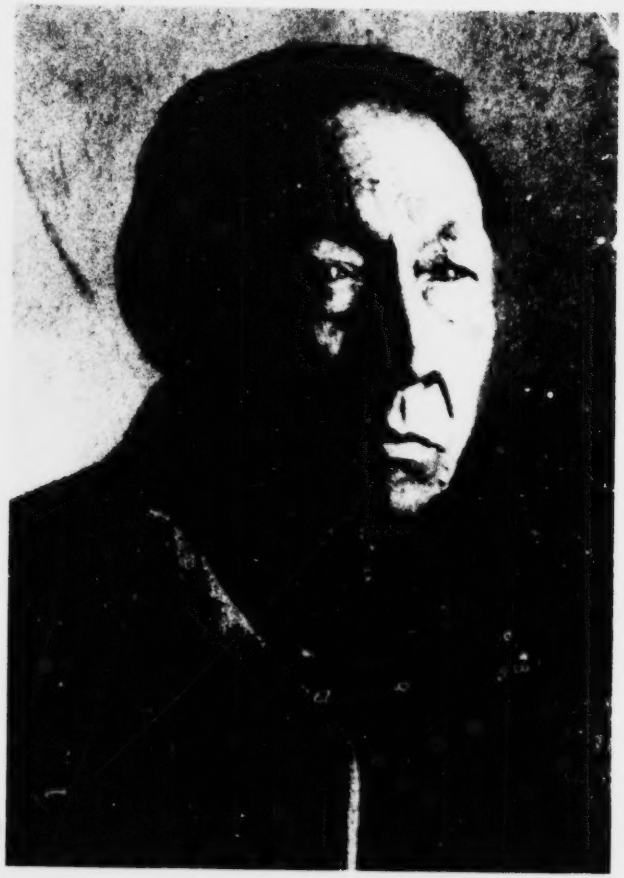
Le général Middleton, commandant en chef de la force expéditionnaire du Nord-Ouest, adopte une stratégie qui prévoit une progression en trois colonnes à partir de la ligne de chemin de fer du Canadien Pacifique, en direction des principaux établissements au nord des territoires. Le major général T.B. Strange doit commander une première colonne qui partira de Calgary en direction d'Edmonton, le lieutenant-colonel W.D. Otter doit commander une deuxième colonne partant de Swift Current en direction de Battleford, tandis que Middleton lui-même progressera vers le nord à la tête de la troisième colonne depuis Qu'Appelle, en direction de Batoche et Prince-Albert. La stratégie de Middleton, qui vise à couvrir le maximum de terrain, est dictée par le fait qu'il ignore où éclatera la prochaine flambée de violence.

Riel a décidé de tenir à Batoche, lieu qui deviendra, croit-il, le centre d'un nouveau catholicisme. Il est convaincu qu'une intervention divine sauvera les Métis à Batoche. Pour sa part, Dumont est contre l'idée de se fixer à Batoche et souhaite plutôt poursuivre une guerre de guérilla contre les colonnes lentes et peu mobiles de la force expéditionnaire. Il veut harceler l'ennemi tandis que celui-ci s'enfonce lentement dans un territoire qui lui est inconnu. Les ravins boisés et les taillis de la plaine offrent un couvert idéal pour tendre des embuscades à une armée vulnérable qui s'avance le long de chemins sinueux. Une telle tactique a fait ses preuves au lac aux Canards et, de nouveau, au ruisseau au Poisson [*Fish*

17 Croquis d'un trou de tirailleurs métis par le capitaine Haig des ingénieurs royaux. On se servait des cavités creusées dans la paroi frontale comme marche-pied lorsqu'on tirait. (Glenbow Archives, Calgary, NA-2274-21.)

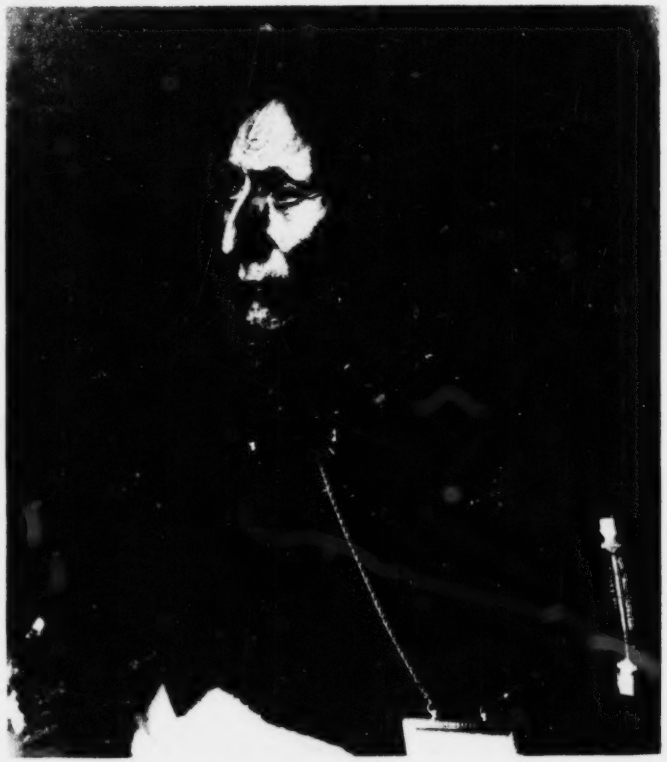
Creek]. Mais Dumont s'inclinera devant la volonté de Riel et fera de son mieux, compte tenu d'une situation qui lui semble sans espoir.

Ne sachant pas si la première attaque serait menée par la Police à cheval du Nord-Ouest en poste à Prince-Albert ou par l'armée approchant par le sud, les Métis, sous la direction de Dumont, mettent en place un système de défense élaboré entourant Batoche. Utilisant au maximum leur connaissance du terrain, ils creusent des trous de tirailleurs pour couvrir les points clés le long des voies d'accès — les secteurs densément boisés et les ponts étroits qui enjambent les nombreux petits cours d'eau de la région. Ces trous de tirailleurs sont souvent au sommet des pentes des chemins, ce qui permet à l'occupant de demeurer dissimulé et de tirer sur tout soldat qui s'approche. Des trous sont aménagés le long des escarpements de la rive gauche de la rivière. Toutes ces



18 Le chef cri Gros-Ours vers 1886. Certains de ses hommes participèrent aux combats en 1885 en dépit de ses efforts pour les en dissuader. (Archives du Manitoba; copie d'un original des Glenbow Archives, Calgary, NA-1315-17.)

19 Le chef cri Poundmaker vers 1885. Attaquée par le colonel Otter à la butte du Couteau-Cassé, sa bande repoussera les soldats mais ne les poursuivra pas. (Archives publiques du Canada, PA-117947.)



20 Le chef Pied-de-Corbeau vers 1890. Grand chef de la redoutable confédération des Pieds-Noirs, il tint ses hommes en dehors du conflit. (Glenbow Archives, Calgary, NA-29-1.)

21 Le chef dakota Bonnet-Blanc et sa fille, après la bataille. (Saskatchewan Archives Board, R-B 4633.)

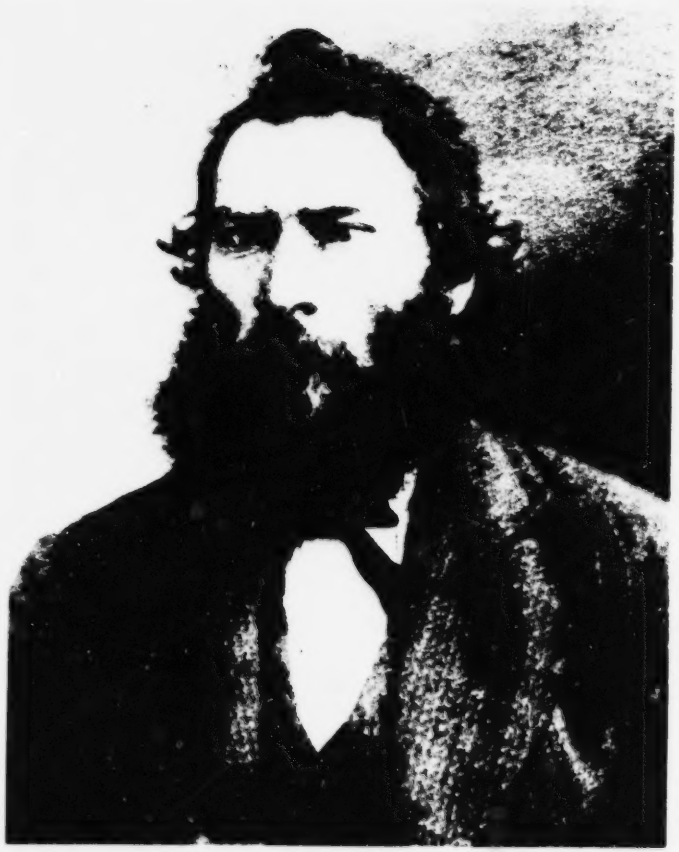
positions doivent permettre aux Métis de faire feu sur quiconque approchant par la route ou sur les soldats à découvert de l'autre côté de la rivière. Une seconde ligne de trous, qui se révélera être la plus importante lors du combat, est creusée sur la rive droite de la rivière, au sommet de la pente qui monte du village. D'autres trous sont creusés autour du cimetière et en haut du ravin, au sud et à l'ouest de l'église et du presbytère. Les chemins qui mènent au ruisseau au Poisson et à Humboldt sont eux aussi bordés de tels trous, près du village. Batoche est transformé en véritable camp retranché: 760 acres sont parsemées d'un important dispositif de défense. La stratégie pour la défense du village avait été bien pensée et bien planifiée.

Chaque trou est souvent assez grand pour contenir dix hommes et leurs approvisionnements. Des rondins placés devant chacun des emplacements servent de parapet aux Métis pour tirer sur les soldats qui s'approcheraient. La plupart des trous sont complètement dissimulés et pratiquement à l'épreuve des balles. Dans bien des cas, une pente à l'arrière permet aux tireurs de se glisser à l'intérieur ou à l'extérieur du trou et de se déplacer rapidement sur le champ de bataille sans être détectés. La mobilité est un élément important de la stratégie des Métis. Même surpassés en nombre, cette mobilité leur permettra de repousser toute tentative de mouvement enveloppant. Batoche et ses environs constituent un terrain très vaste à défendre pour un petit groupe ne comptant que 250 à 300 hommes[2].

Les Métis ne seront pas les seuls à prendre part à la défense de Batoche. Un certain nombre d'Indiens dakotas (sioux) et cris combattront à leur côté. Riel avait espéré que les Blancs de langue anglaise et de langue française, les Métis, les sang-mêlé et les Indiens formeraient un front uni pour négocier avec le gouvernement. Mais, les Blancs abandonneront la cause lorsque la poudre remplacera les mots et les pétitions, et la plupart des Indiens demeureront neutres. Généralement, leurs objectifs différaient de ceux des Métis et, la méfiance minant leurs relations, seul un petit groupe d'Indiens se joignirent à Riel.

Les Indiens qui participent aux combats à Batoche sont des Dakotas de la bande de Bonnet-Blanc [*White Cap*] et des Cris de la bande de Une-Flèche [*One Arrow*]. On ne connaît

22 Napoléon Nault, cousin de Riel, et Napoléon Carrière vers 1885. (Société historique de Saint-Boniface, Manitoba.)



23 Maxime Lépine, un des capitaines de Riel, en 1875. (Archives du Manitoba.)

pas leur nombre exact, mais certains indices révélés lors du procès qui suivra laissent croire qu'il y avait environ 20 Indiens avec Bonnet-Blanc et de 15 à 20 autres avec Une-Flèche[3]. Les chefs, tous deux agés, nieront leur culpabilité et affirmeront tous deux que Riel les avait forcés à prendre part aux combats. Dans le cas de Bonnet-Blanc, 18 à 20 Métis ayant envahi sa réserve et emmené son bétail, principale source de nourriture de la bande, les Dakotas n'ont eu d'autre choix que de suivre le troupeau à Batoche. Bonnet-Blanc affirmera pour sa défense, que les Métis l'avaient obligé à combattre. Bonnet-Blanc sera acquitté de l'accusation de rébellion contre Sa Majesté la reine, tandis que Une-Flèche sera reconnu coupable[4]. Ce dernier ne clamera son innocence que lorsque le juge l'aura condamné. Tout au long du procès, il n'avait dit mot. Il déclarera que l'instructeur agricole de la réserve, le Métis Michel Dumas, avait ordonné d'abattre tout le bétail de la bande et que lui et ses hommes avaient été, par la suite, forcés de se joindre à la troupe de Riel.

Les témoignages des Métis donneront aussi à penser que certains d'entre eux avaient été forcés de combattre[5]. Lorsque Riel les avertit que les déserteurs seront abattus sans sommation, bien peu doutent de sa détermination à passer aux actes. On a raconté aussi que lorsque Riel rassembla les Métis à Batoche le 19 mars pour célébrer la fête de leur saint patron, saint Joseph, il les avertit que 500 hommes de la Police à cheval du Nord-Ouest de Prince-Albert étaient en route et que s'ils abandonnaient le village, non seulement leur vie serait-elle en danger, mais également la vertu de leur femme. Malgré tout, certains membres de la classe commerçante seront absents des lieux pendant la bataille. Letendre, Fisher, Venne et d'autres fuiront avant que ne débutent les combats, et William et Baptiste Boyer quitteront Batoche en douce dès les premiers coups de feu. Par ailleurs, certains doutaient de la justesse de la vision théologique de Riel. Avant même le combat, Riel avait perdu l'appui du clergé, ce qui sema le doute dans l'esprit de certains Métis[6]. En conséquence, Riel et Dumont ont peut-être utilisé une certaine forme de coercition pour convaincre les indécis à prendre les armes.

Il n'y a aucun doute toutefois quant à la détermination de certains compagnons de Riel. Les hommes dirigés par Gabriel Dumont sont avant tout des agriculteurs, des chasseurs, des trappeurs et des transporteurs qui n'ont pas de lien direct avec la classe commerçante. Leurs doléances sont, en général, les mêmes que celles des marchands. Tous résistent à l'arpentage et à la nouvelle division des terres. Tous sont préoccupés par des questions de titre de propriété, de concession de terres ou de compensation financière, de représentation au conseil territorial et au parlement, et de taxes prélevées sur les "nécessités de la vie"[7]. Ces hommes dévoués sont prêts à suivre Riel jusqu'au bout, quel que soit leur destin. Ce noyau de "purs" comprend Damase Carrière, Isidore Dumont, Donald Ross, Norbert Delorme, Napoléon Nault, Michel Dumas, Maxime Lépine, Philippe Gariépy, Philippe Garnot et Baptiste Boucher. Plusieurs d'entre eux paieront leur résistance du sacrifice de leur vie.

Middleton n'a pas à faire face à de telles divisions au sein de ses rangs. Sa force réside dans le nombre et la détermination de ses hommes, bien que ceux-ci soient, et Middleton ne l'ignore pas, des soldats sans expérience. Quel que soit le mal qu'on en dira après la campagne, Middleton représente l'élite du corps des officiers britanniques et il sait s'entourer d'autres officiers réguliers de l'armée britannique. Parmi les plus connus, mentionnons son chef d'état-major, lord Melgund et les lieutenants-colonels C.E. Montizambert et Bowen van Straubenzie.

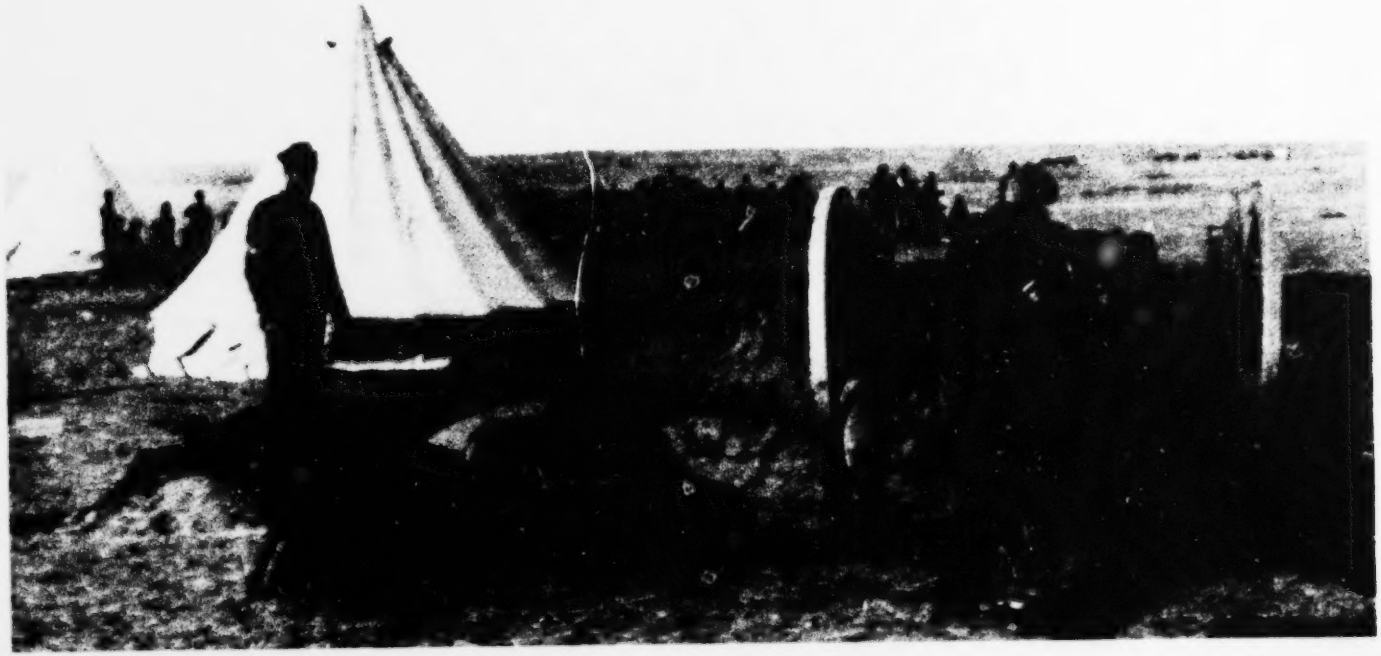
Ce qui apparaît comme un des faits les plus remarquables de la campagne du Nord-Ouest est la rapidité avec laquelle les troupes sont acheminées vers le théatre d'opérations. Les hommes sont dépêchés en toute hâte vers les territoires par le chemin de fer du Canadien Pacifique qui n'est que partiellement terminé. La troupe interviendra au ruisseau au Poisson moins d'un mois après l'incident du 26 mars au lac aux Canards. L'approvisionnement du corps expéditionnaire du Nord-Ouest est peut-être l'aspect le plus remarquable de la

24 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, lord Melgund, vers 1890. Il deviendra par la suite le 4e comte de Minto. (Archives publiques du Canada, C-2487.)

campagne. La présence et la coopération de la Compagnie de la baie d'Hudson rendront possibles le transport et l'approvisionnement des hommes en vivres et des bêtes en fourrage. La compagnie, qui sera grassement rétribuée pour ses services, a été "indispensable" au succès de la force expéditionnaire[8].

Un autre atout de la force expéditionnaire réside dans ses armes et ses munitions. Bien que les carabines à un coup Snider Enfield ne soient pas aussi efficaces que les Winchester à répétition et à mécanisme à levier des Métis, les canons de 9 livres et la mitrailleuse Gatling n'ont pas leur équivalent du côté des Métis.

Une grande inconnue était la combativité de la force expéditionnaire, laquelle était essentiellement une armée de volontaires formée d'agriculteurs, de commis et de boutiquiers. La plupart de ces hommes n'avaient jamais tiré du



25 Exercice d'artillerie après la bataille du ruisseau au Poisson. L'artilleur, à droite, fait des réglages de dernière minute à la pièce, sous le regard du sergent-major de batterie, à gauche. (Archives publiques du Canada, C-3461.)

fusil dans un combat et plusieurs n'avaient même jamais tiré une seule cartouche. Middleton, au cours d'entretiens privés et dans ses télégrammes au ministre Caron, exprimait des doutes sur la valeur au combat de sa troupe de recrues. Ses craintes furent confirmées lors du premier engagement au ruisseau au Poisson à 60 milles au nord-ouest de Humboldt.

La bataille du ruisseau au Poisson a lieu le 24 avril dans un petit ravin tortueux à un endroit où la piste du ruisseau au Poisson descend et enjambe le ruisseau. A cet endroit, 200 Métis commandés par Gabriel Dumont et retranchés parmi les arbres et les fourrés ont dressé une embuscade à la colonne de Middleton. Celui-ci avait ainsi divisé ses troupes: un premier groupe de 370 hommes sous le commandement du lieutenant-colonel Montizambert, marche en direction du nord sur la rive gauche de la rivière Saskatchewan-Sud, tandis que le reste de ses hommes, demeurés sous son commandement, suivent une route parallèle sur l'autre rive. Un terrible bain de sang aurait pu se produire dans ce ravin si Middleton, prévenu par ses éclaireurs de la présence des cendres encore fumantes des feux de camp des Métis, n'avait pas fait preuve de méfiance. Cependant, même après avoir été avertie de la présence des Métis, la force expéditionnaire du Nord-Ouest ne sera pas capable de déloger les francs-tireurs indiens et métis. Toutes les tentatives répétées des hommes de Middleton pour prendre d'assaut et nettoyer le ravin échoueront. Après six heures de combat, la bataille prend fin avec le repli des Métis. Du côté de Middleton, 55 hommes ont été blessés (dont six mortellement), ce qui représente près de 25 pour cent des effectifs de sa colonne. Les Métis, pour leur part, n'ont perdu que quatre hommes. Cette bataille ébranle la confiance du général et ralentit le rythme de son avance qui avait été jusqu'alors, relativement rapide. Il regroupe sa troupe, établit un camp, reprend en main ses recrues et attend l'arrivée du vapeur de la Compagnie de la baie d'Hudson, le *Northcote* qui transporte des renforts et des approvisionnements.

Si la valeur combative des soldats de Middleton a été prouvée au cours de la bataille malgré les pertes subies, d'autres questions d'une grande importance demeurent encore sans réponse. Contre qui va-t-il devoir combattre? Combien de Métis et d'Indiens des quelque 22 000 qui vivent dans l'Ouest, vont prendre les armes? Quelle sera l'importance de la résistance? Quel serait l'effet d'un nouveau repli sur le moral de ses recrues? La bataille du ruisseau au Poisson a démontré à Middleton l'ingéniosité des Métis à utiliser un terrain qui leur est familier pour harceler son armée trop visible. Des opérations soutenues de guérilla décimeront-elles les rangs de son armée vulnérable, au fur et à mesure que celle-ci s'enfoncera dans un territoire hostile?

Ce qui viendra le plus en aide à Middleton lorsqu'il aura à faire face à ces inconnues, sera la tradition britannique des "petites guerres" menées dans des circonstances similaires aux quatre coins de l'empire. Middleton associera à cette tradition sa propre expérience de campagne acquise en Nouvelle-Zélande, aux Indes et en Birmanie où il avait combattu des adversaires aussi acharnés.

PREMIÈRE PARTIE

LA BATAILLE DE BATOCHE
9 AU 12 MAI 1885

Le traité du Manitoba n'a pas été respecté... Deux sociétés ont apposé leur signature au bas de ce traité. L'une d'elles était petite mais elle tirait ses droits de cette faiblesse. L'autre était importante, mais cette importance ne lui donnait aucun autre droit que n'avait déjà la plus petite.

Louis Riel, 1885.

26 Le *Northcote*. (Archives publiques du Canada, C-3447.)

LES PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE

Le 5 mai 1885, le *Northcote* arrive au ruisseau au Poisson avec à son bord, des approvisionnements et deux compagnies du bataillon Midland. L'arrivée du vapeur semble redonner confiance à Middleton et son attention se concentre désormais sur Batoche, sachant que les forces des Métis se regroupent à cet endroit. Il fait preuve d'une nouvelle détermination dans ses dépêches, n'exprimant plus sa préoccupation de manquer d'hommes. Avant le 5 mai, il avait évoqué la possibilité de combiner ses forces avec celles de la colonne du lieutenant-colonel Otter pour attaquer Batoche,

27 Le capitaine J.A. Johnston et des hommes de l'infanterie à cheval de Boulton en 1885. C'est à cette unité, levée dans le sud du Manitoba par un ancien officier de l'armée britannique, le major Charles Boulton, que Middleton a confié de nombreuses tâches de reconnaissance. Alors que les officiers de cette unité portaient la tunique rouge de l'armée, les hommes étaient vêtus de tenues de brousse civiles achetées par Boulton à la Compagnie de la baie d'Hudson. (Archives du Manitoba.)

mais il rejette désormais cette hypothèse. Sa décision est en partie inspirée par le fait qu'Otter avait baissé dans son estime depuis la rencontre humiliante de ce dernier avec les Cris de Poundmaker à la butte du Couteau-Cassé [*Cut Knife Hill*], le 2 mai précédent. (Otter avait entrepris cette mission à l'encontre des ordres de Middleton mais fort de l'approbation du lieutenant-gouverneur des territoires[1].) L'arrivée du *Northcote* et la nouvelle de l'échec d'Otter seront les principaux facteurs qui dicteront la décision de Middleton de marcher sur Batoche. Le plan prévoit toujours une attaque en tenaille du village par deux colonnes mais, contrairement à ce qui avait été prévu, Otter ne participera pas à cette attaque. Middleton scindera ses propres forces pour former les deux colonnes.

Pendant ce temps, du 26 avril au 4 mai, Gabriel Dumont exprime à plusieurs reprises sa volonté d'intercepter la force expéditionnaire: "Plusieurs fois, quand Middleton [...] passa par le large, il eut été facile de décimer les troupes dans les ravins et les iles. Et Riel n'a jamais consenti à les laisser faire."[2]

Tandis qu'il attend le *Northcote*, Middleton est de plus en plus impatient de poursuivre les opérations. Il ordonne, déjà avant le 5 mai, certains préparatifs: on fait des reconnaissances, des dispositions sont prises pour soigner et évacuer les blessés et on entraîne les hommes. Le 5 mai, Middleton lui-même, accompagné de lord Melgund, de l'infanterie à cheval de Boulton et des éclaireurs de French part reconnaître les positions des Métis. Leur chevauchée les mène à une maison où fument encore les cendres d'un feu allumé par un groupe de Métis qui vient à peine de s'enfuir. Poursuivant sa route, le détachement arrive à 13 milles au sud du ruisseau au Poisson, à la traverse de Gabriel [*Gabriel's Crossing*] sur la rivière Saskatchewan-Sud, où se trouve la maison de Dumont. "Le général donna des ordres pour qu'on ne touchât à rien et fit sortir les hommes de la maison, pas avant, toutefois, que certains souvenirs de guerre n'eussent été enlevés."[3] Les hommes de Middleton ramènent aussi 20 têtes de bétail.

L'arrivée du *Northcote* renforce sensiblement la troupe de Middleton. Le vapeur transporte à son bord 80 hommes du bataillon Midland, le colonel van Straubenzie et le capitaine A.L. Howard de la garde nationale du Connecticut

28 Deux sergents et un soldat du bataillon Midland, unité levée dans le sud de l'Ontario. Le sergent qui est assis porte l'ancien veston Norfolk qui avait pratiquement disparu en 1885 en raison de son apparence "peu militaire". (Archives publiques du Canada, C-24335.)

29 Le carabinier Robert Kellock Allan (à droite) et un camarade du 90e bataillon des carabiniers de Winnipeg vers 1885. Tous deux sont équipés de la carabine Snider Enfield. (Glenbow Archives, Calgary, NA-2381-1.)

[*Connecticut National Guard*], représentant d'un fabricant d'armes américain qui apporte avec lui un exemplaire de la mitrailleuse Gatling. L'arrivée du vapeur permet à Middleton de mettre rapidement les dernières touches à son plan de campagne.

La journée du mercredi 6 mai est consacrée à la préparation au combat du *Northcote*. Middleton se prépare à employer une force navale pour la première fois dans l'histoire du Nord-Ouest. Il veut utiliser le vapeur comme deuxième front d'attaque à partir de la rivière. Middleton a vraisemblablement informé très peu de ses officiers de son plan d'attaque et certainement pas le ministre de la Milice et de la défense, Adolphe Caron. Les membres de son entourage qui avaient des contacts quotidiens avec lui, mentionneront plus tard le peu d'empressement manifesté par le général à communiquer ses tactiques ou à en discuter: "Mais rien des intentions du général ne transpira avant le jour suivant et je dois dire que je n'ai jamais connu un homme aussi secret. Nul d'entre nous n'a su les desseins du général avant que les ordres n'eussent été donnés."[4]

Middleton nomme le major Henry Smith de la compagnie "C" du corps d'école d'infanterie [*Infantry School Corps*], commandant du *Northcote* et celui-ci apporte certaines modifications au vapeur. Middleton ordonne que le pont supérieur soit rendu "à l'épreuve des balles" et place à son bord un équipage plutôt hétéroclite: 31 soldats, en plus de Smith et d'un autre officier, tous de la compagnie "C" du corps d'école d'infanterie; le capitaine S.L. Bedson, principal officier des transports; le capitaine H.G. Wise, aide de camp de Middleton; MM. Magre et Pringle du personnel médical; plusieurs hommes des services d'approvisionnement et des transports; M. Gottam, un journaliste, ainsi que quelques colons. L'effectif du *Northcote* comprend quelque 50 hommes en plus de l'équipage civil proprement dit[5], ce qui a pour conséquence d'augmenter le poids et le tirant d'eau du vapeur qui avait déjà éprouvé de sérieuses difficultés à franchir les bancs de sable qui parsèment la rivière.

> Le général avait eu l'idée plutôt saugrenue de convertir le *Northcote* en une canonnière. On érigea à la hâte sur son pont de mauvaises barricades qui devaient servir de rempart et, l'ennemi n'ayant pas d'artillerie,

il ne fut pas difficile de rendre ces barricades à l'épreuve des balles. L'absurdité d'une pareille entreprise fut démontrée au cours de la journée du 9 mai quand le navire descendit la rivière et engagea le combat.[6]

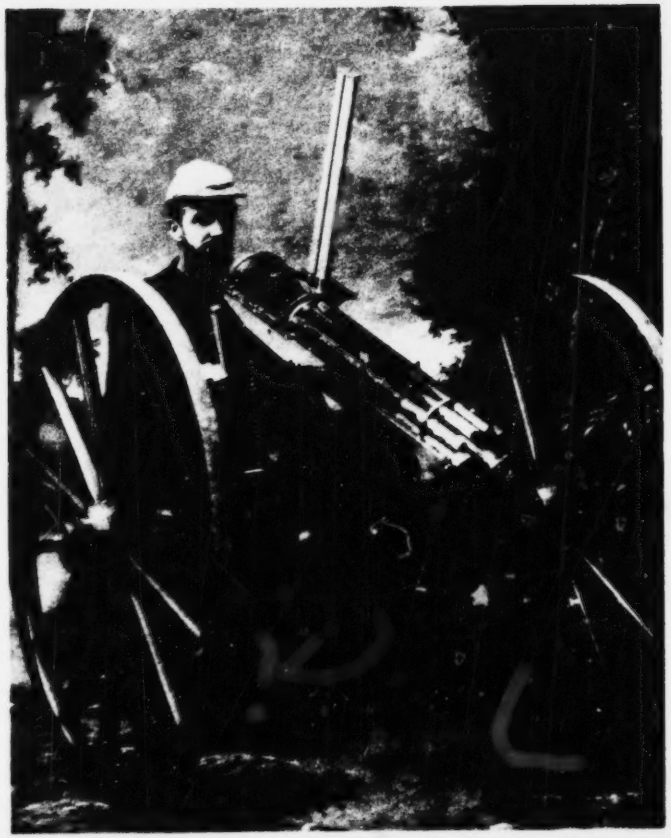
Middleton est finalement prêt, le 7 mai, à se mettre en marche. Il peut compter sur un effectif de 886 hommes (officiers et soldats), en plus des hommes à bord du *Northcote*:

L'infanterie à cheval de Boulton	70
Les éclaireurs [*Scouts*] de French	29
La batterie "A" du régiment d'artillerie canadienne	101
La batterie de campagne de Winnipeg	58
Le 10e des grenadiers royaux	258
Le 90e bataillon des carabiniers [*Rifles*] de Winnipeg	270
Les deux compagnies du bataillon Midland	100
Total	886[7]

(Le corps d'école d'infanterie et le régiment d'artillerie canadienne étaient les seules troupes régulières sous les ordres de Middleton.) L'arrivée, à bord du *Northcote*, du lieutenant-colonel van Straubenzie entraîne la réorganisation de la troupe. Van Straubenzie reçoit le commandement d'une petite brigade d'infanterie formée du 10e des grenadiers royaux, des carabiniers de Winnipeg et des deux compagnies du bataillon Midland. D'après lord Melgund, le chef de l'état-major, le quartier-général était composé comme suit:

Commandant en chef: major général sir F. Middleton
Chef d'état-major: lord Melgund
Aide de camp: capitaine H.G. Wise
Lieutenant: A.E. Doucet
Lieutenant: H.C. Freer
Commandant de l'artillerie: lieutenant-colonel C.E. Montizambert
Commandant de la brigade: lieutenant-colonel Bowen van Straubenzie
Adjudant général: lieutenant-colonel C.F. Houghton

30 Le sergent T. Wright de la compagnie "F" des carabiniers de Winnipeg après la campagne. Les deux médailles qu'il arbore sur sa tunique sont pour son adresse au tir; la médaille de la campagne du Nord-Ouest ne sera créée qu'après 1886. Son arme est l'un des rares exemplaires de la nouvelle carabine Martini Henry donnée aux meilleurs tireurs du bataillon. (Parcs Canada, Winnipeg.)



31 Le capitaine A.L. Howard de la garde nationale du Connecticut avec l'odieuse mitrailleuse Gatling. (Archives publiques du Canada, C-1882.)

Adjudant général adjoint: major H. Smith
Quartier-maître adjoint: capitaine H. de H. Haig
Major de brigade: capitaine G.H. Young
Major de brigade: C.G. Harstone
Chirurgien de brigade: docteur G.J. Orton
Chirurgien de brigade: docteur E.A. Graveley
Officier des transports: S.L. Bedson
Officier adjoint des transports: J.E. Secretan
Officier adjoint des transports: major Kirwan
Officier d'approvisionnement: M. Underwood
Officier de service: major Street
Quartier-maître de campement: George F. Cole
Chef interprète: M. Hourie[8]

Les troupes dont dispose Middleton sont principalement des unités d'infanterie appuyées de trois groupes d'infanterie à cheval: l'infanterie à cheval de Boulton, les éclaireurs de French et, finalement, le corps des éclaireurs des arpenteurs fédéraux [*Dominion Land Surveyors Intelligence Corps*] qui arrivera le 11 mai. Middleton n'a à sa disposition pour le front, aucune unité entraînée de cavalerie, et il ne fera pas venir de Humboldt l'unité du lieutenant-colonel Denison, décision qui soulèvera des critiques après coup.

Middleton peut compter sur quatre pièces d'artillerie de campagne: deux appartenant à la batterie de campagne de Winnipeg et deux autres à la batterie "A" du régiment d'artillerie canadienne. Ces quatre pièces sont des canons de 9 livres à âme rayée et à chargement par la bouche. Chacun a une portée de 3000 verges et pèse avec son affût, près d'une tonne. Middleton les utilisera beaucoup, particulièrement à Batoche. On peut s'interroger sur leur efficacité réelle contre les Métis extrêmement mobiles et les trous de tirailleurs bien protégés, mais il ne fait aucun doute qu'ils contribueront à saper le moral de l'adversaire et qu'ils causeront des dommages importants aux bâtiments pendant les quatre jours que durera la bataille[9].

On parlera beaucoup de la mitrailleuse Gatling amenée au front par le *Northcote*. Elle sera manoeuvrée par le capitaine Howard tout au long de la campagne. La question de son efficacité à Batoche soulèvera une controverse. Ce sera la première occasion pour plusieurs de voir une arme à tir

rapide utilisée dans des conditions de combat, et elle suscitera une attention considérable et de nombreux commentaires pendant et après la campagne. Le major Boulton fera une évaluation prudente du rôle de la Gatling dans le succès de la force expéditionnaire du Nord-Ouest, dans la bataille de Batoche. Il admettra que la mitrailleuse aura été une arme décisive, particulièrement au cours de la première journée de la bataille, mais il fera preuve de moins d'enthousiasme à son sujet que bien d'autres. Boulton aura le sentiment qu'on a attribué un trop grand rôle à cette arme, au détriment de celui des hommes braves et solides des compagnies d'infanterie et d'artillerie[10]. Les Métis qualifieront la mitrailleuse de "rababou", c'est-à-dire, de machine à faire du bruit. Ils affirmeront que la Gatling a fait beaucoup plus de vacarme que de mal.

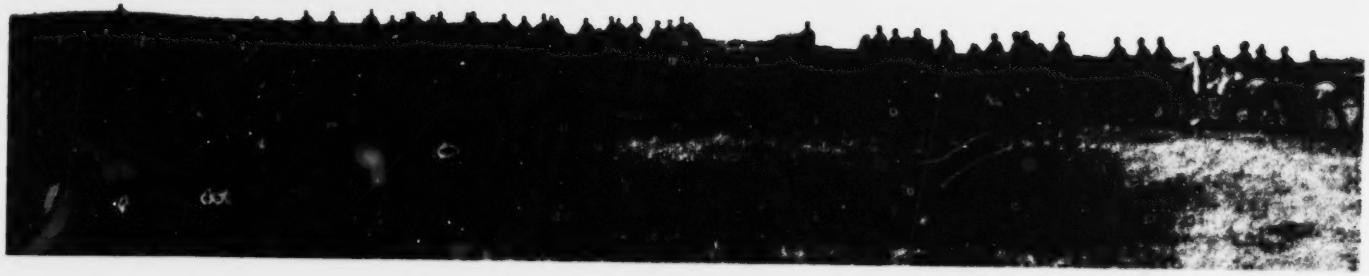
Le principal avantage de la Gatling est sa cadence de tir rapide: son fabricant la prétendait capable de tirer 1000 balles à la minute. Elle est aussi relativement légère à transporter et son angle de hausse et sa dérive sont faciles à régler, même pendant le tir. La mitrailleuse a 10 chargeurs dont les cinq premiers peuvent être tirés tandis qu'on recharge les cinq autres, éliminant ainsi le lent processus de réapprovisionnement après chaque coup tiré. Il suffit d'actionner la manivelle pour que les balles soient introduites dans le canon, tirées et extraites dans un même mouvement continu.

32 Officiers et artilleurs de la batterie de campagne de Winnipeg en 1885. (Archives publiques du Canada, C-79108.)

L'après-midi du 7 mai, les troupes quittent le ruisseau au Poisson pour atteindre la traverse de Gabriel, 13 milles plus loin, à 18 heures[11]. Elles rejoignent le *Northcote* qui y était arrivé dans le courant de l'après-midi. Middleton "ayant appris qu'il y avait certains endroits dangereux le long de la route qui suivait la rivière à partir du ruisseau au Poisson," décide de partir en reconnaissance pour déterminer l'approche de Batoche la plus sûre:

> Je me mis en route avec des éclaireurs en direction de l'est, accompagné de M. Reid, le commissaire des Midlanders, etc... Je repérai avec son aide, un chemin pour la marche du lendemain qui devait nous mener sur la route de Humboldt, jusqu'à une distance de cinq ou six milles de Batoche.[12]

La force expéditionnaire est désormais proche de Batoche, et Middleton n'est pas seul à se sentir mal à l'aise, au coeur des épais fourrés. Pour plusieurs, la nuit sera remplie d'appréhension: "La nuit se passa sur le qui-vive; nous étions campés près du château fort de Riel qui était au courant de notre présence et qui pouvait profiter d'un épais couvert pour



33 Ordre de marche de l'infanterie à cheval de Boulton et des éclaireurs de French. (Glenbow Archives, Calgary, NA-363-7.)

lancer une attaque nocturne pratiquement sans avertissement."[13]

Le matin du vendredi 8 mai, la force expéditionnaire quitte enfin les fourrés pour progresser dans une prairie plus dégagée. Mais, avant de poursuivre, les soldats jettent un nouveau coup d'oeil à l'intérieur de la maison de Dumont: "les hommes s'emparèrent d'une table de billard et d'une machine à laver qu'ils montèrent à bord du Northcote et mirent ensuite le feu à la maison."[14] La progression se poursuit en direction de l'est et du nord en longeant la branche orientale de la route Humboldt, traversant des bosquets de peupliers et de saules et des zones marécageuses. La colonne emprunte bientôt, vers le nord, une piste secondaire qui mène à Batoche. Elle avance dans cette direction pendant deux milles avant de s'arrêter pour établir son campement pour la nuit près d'un des nombreux étangs alcalins qui parsèment la région, pas très loin de la croisée de la route qui mène au hameau de la rivière à la Carotte, plus à l'est. La position du campement est à "huit milles à l'est, un peu au sud de Batoche"[15]. (Le jour suivant, la force expéditionnaire rejoindra la route Humboldt pour franchir les derniers milles qui la séparent de Batoche). Au même moment, le *Northcote* qui s'était employé à patrouiller les rives de la rivière où on avait aperçu plusieurs Métis, particulièrement sur la rive gauche, se prépare pour le combat du lendemain.

Middleton effectue une dernière reconnaissance au cours de la soirée: "Laissant à van Straubenzie la tâche de dresser le camp, je m'avançai avec Boulton et ses éclaireurs jusqu'à moins d'un mille de Batoche, repoussant du même coup quelques éclaireurs envoyés par l'ennemi."[16] A son retour, Middleton réunit ses officiers pour les informer de son plan de bataille qui prévoit une attaque sur deux côtés.

On sonne la diane à 4 h le samedi 9 mai. Le déjeuner a lieu à 4 h 15 et les hommes sont prêts à se mettre en route à 5 h. Chaque homme reçoit 100 cartouches. A 5 h 30, la colonne s'ébranle, l'ordre de marche étant le suivant:

L'avant-garde, constituée d'une partie de l'infanterie à cheval de Boulton, en formation dispersée avec des hommes déployés sur chaque flanc
Le gros des troupes de l'infanterie à cheval de Boulton
La mitrailleuse Gatling
L'avant-garde du 10e des grenadiers royaux
Le gros des troupes du 10e des grenadiers royaux
Le 90e bataillon des carabiniers de Winnipeg
La batterie "A" du régiment d'artillerie canadienne avec ses deux canons de campagne de 9 livres
Le bataillon Midland
La batterie de campagne de Winnipeg avec les deux autres canons de campagne de 9 livres
Les chariots de munitions
L'ambulance
Les éclaireurs de French[17]

Avant que la troupe ne se mette en route, arrive un colis inattendu contenant 10 000 cigares expédiés par une compagnie de Montréal. Le major Boulton écrira plus tard: "cette délicate attention m'a permis de remettre un cigare à chacun des hommes; c'est dans la bonne humeur et les rires que nous nous sommes mis en marche."[18] Pendant le combat, au cours de la journée, on verra Middleton le cigare à la bouche:

> calme comme le proverbial Baptiste et à sa façon détendue et détachée de se promener sur le champ de bataille, on aurait pu croire qu'il surveillait les évolutions d'une brigade à l'exercice au lieu d'être sous le feu d'un ennemi déterminé et bien retranché.[19]

9 MAI: LA MISE HORS D'ÉTAT DU *NORTHCOTE*

Le matin du 9 mai, les Métis et les Indiens neutralisent en partie la tactique de Middleton en abattant les cheminées du *Northcote* alors que le vapeur passe à la hauteur du bac. Cet incident a pour conséquence que Middleton ne peut désormais compter que sur un seul front d'attaque, ce qui lui enlève la possibilité de débarquer des troupes en arrière des lignes ennemies. La manoeuvre coordonnée en tenaille devait normalement débuter à 8 h. Le vapeur devait descendre la rivière tandis que la colonne de Middleton arriverait par voie de terre en provenance du sud-est. Mais le *Northcote* arrive trop tôt devant le village. Il existe des divergences quant à l'heure où le *Northcote* se trouve pris sous le feu des Métis. Ce qui est certain, c'est que la mission du vapeur échoue quand il rencontre de la résistance avant 8 h, alors que le gros de la force expéditionnaire du Nord-Ouest est encore à quelques milles de Batoche.

La tactique de Middleton prévoyait que le *Northcote* jouerait un rôle déterminant dans la bataille. Le soir du 7 mai, le général avait ordonné au major Smith de demeurer à la traverse de Gabriel jusqu'au surlendemain. Le 9 mai à 6 h du matin, Smith devait se mettre en route et descendre la rivière pour aller attendre un peu en aval de Batoche, jusqu'au moment où il entendrait les canons de Middleton. Il devait alors débarquer avec ses hommes et attaquer à partir de la rivière. Le 8 mai, Smith effectue de nouveaux préparatifs à bord du vapeur: "je vis que l'on avait en partie mis le bateau en état de défense, mais pas suffisamment, selon moi; aussi avons-nous employé la journée du 8 à augmenter ses moyens de défense en empilant des sacs d'avoine, des boîtes de viande, etc."[1] Le *Northcote* remorque aussi deux lourds chalands chargés d'approvisionnements et de combustible.

Le matin du 9, le *Northcote* se met en route comme prévu. A 6 h, le vapeur est rendu à un point juste en amont de Batoche et on décide de jeter l'ancre étant donné l'avance sur l'horaire. Un peu avant 8 h alors que le *Northcote* se dirige vers le milieu du courant pour exécuter sa mission en tant qu'une des deux pinces de la tenaille, il essuie le feu nourri des Métis qui tirent des deux côtés de la rivière. Au début, les hommes de Smith ne répondent pas mais, bientôt, les balles sifflant de plus en plus, ils commencent "à tirer à volonté et par pelotons."[2] Les Métis sont bien préparés à faire face à la "marine de Middleton".

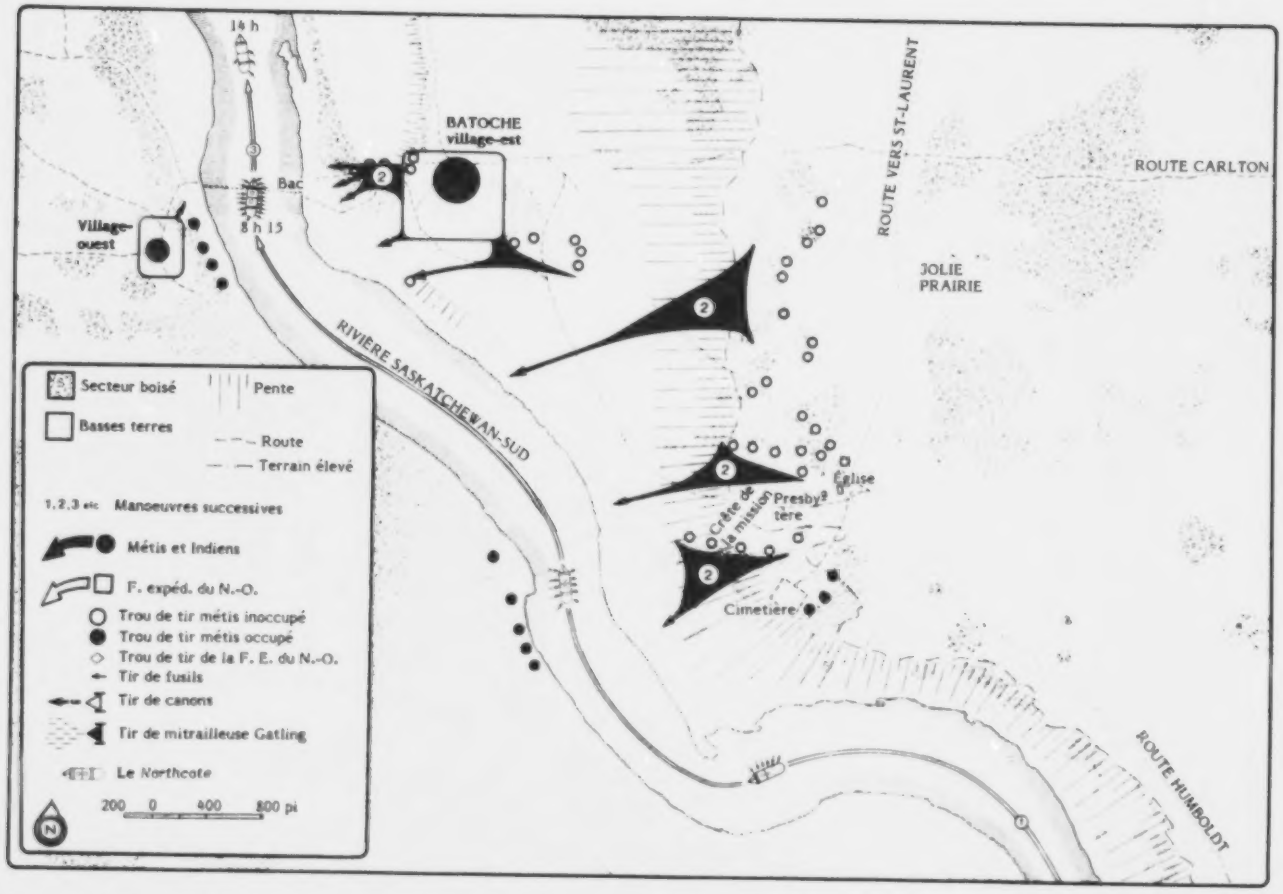
> Un déluge de balles provenant des deux côtés de la rivière, balaya le bateau de la proue à la poupe. Des petits nuages de fumée s'élevaient de presque tous les buissons, et des balles provenant de toutes les maisons et de tous les arbres du haut des berges, sifflaient à nos oreilles. Nous répondîmes sans relâche au feu des rebelles [...] et, bien que ceux-ci fussent protégés par les fourrés et les arbres qui couvraient les berges, il sembla que notre tir en eut blessé quelques-uns. Nous tirâmes décharge après décharge et nous vîmes plusieurs rebelles dégringoler tête devant, au bas des berges escarpées.[3]

Le vapeur continue à essuyer un feu nourri alors qu'il poursuit sa route en direction du village. Middleton écrira, "comme nous approchions de la rivière, j'entendis à mon grand déplaisir, le crépitement d'une fusillade et le sifflet du vapeur qui m'indiquaient que ce dernier était déjà engagé."[4]

Le père Fourmond, réfugié à l'intérieur du presbytère tout au long du combat, décrira ainsi l'arrivée du *Northcote*:

> Vers 8hs a.m. nous étions sortis sur le plateau de la mission, de plus en plus inquiets... Tout à coup, un hurlement (beuglement) sifflement affreux se fit entendre à nos oreilles, venant du côté haut de la rivière. On se regarde: C'est le bateau à vapeur. On dirait un signal. Le bruit se rapproche de plus en plus. Il n'y a plus de doute. C'est le bateau arrivant et sifflant la guerre. Nous nous attendions de voir venir du côté du large les soldats de Middleton; on supposait l'entente entre le bateau et son armée. [Le] Bateau

LA BATAILLE DE BATOCHE



34 Jour 1, 9 mai, 8 h. Le vapeur *Northcote* dépasse Batoche avant que Middleton n'arrive au village par voie de terre, ce qui fait échouer l'attaque en tenaille. Les Métis ont quitté leurs trous de tirailleurs pour faire feu sur le vapeur, de la berge de la rivière. A la hauteur de la traverse, le cable du bac que l'on a abaissé, arrache les cheminées du *Northcote* qui s'écrasent sur le pont. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

arrivé en face de la mission, on l'aperçoit descendant et faisant chemin entre les 2 camps des deux rives de la Rivière et forcer le passage. Pas de fusillade entendue nulle part. L'attaque commença par un parti de Sioux campés proche de la mission; on les vit se débarasser de leurs lambeaux de couverte, de leurs hautes chasses (mitasses) remplaçant la culotte à la hâte fait bien vite [sic]. Aussitôt [ils] prennent [leurs] fusils et se précipitent vers le bateau à travers les buissons. Se cachant le mieux possible pour ne pas attirer l'attention des défenseurs du steamboat. A peine eut-il disparu à nos yeux, qu'on entendit quelques coups de fusil retentir, suivis de plusieurs autres, et se mêlant aux sifflements prolongés de la vapeur. La bataille était engagée. Elle devint de plus en plus nourrie, à mesure que le bâtiment descendait et approchait du camp, on tremblait pour ces pauvres gens pris entre 2 feux. On pensa au cable [du bac] qui pouvait les renverser et les couler à fond. En suivant la bataille de ce côté, on regardait souvent du côté du large pour voir les habits rouges, attendant à chaque instant le commencement de la fusillade de ce côté. Chose étrange, inexplicable, rien n'y paraissait et pendant 1h. environ le bateau soutenait seul le feu de la bataille.[5]

Presque tous les Métis abandonnent leurs trous de tirailleurs du côté est du village pour participer à la fusillade contre le *Northcote* qui descend le courant. Philippe Garnot,

35 Le *Northcote* arrivant à Batoche, *The Canadian Pictorial and Illustrated War News*, album souvenir, planche nº 2, 29 août 1885. (Saskatchewan Archives Board, R-B 7380; exemplaire des Archives publiques du Canada.)

l'un des capitaines métis, envoie une vingtaine de ses hommes participer à l'attaque du vapeur[6].

Le passeur Alex P. Fisher, aidé de Pascal Montour, se charge d'abattre les cheminées du *Northcote*. Ils abaissent donc le cable du bac, qui est tendu au-dessus de la rivière, au moment où le vapeur passe à sa hauteur. Le cable arrache les cheminées qui s'écrasent sur le pont. Smith ne se rendra compte de la mise hors d'usage des cheminées et du sifflet qu'après que le vapeur aura été s'ancrer en aval de Batoche, même si dira-t-il "au moment où nous passâmes devant Batoche, le feu était particulièrement vif, et j'entendis un fracas comme si une partie du pont eut été emportée"[7]. Les Métis avaient tenté d'immobiliser le *Northcote* et d'y mettre le feu et, bien qu'ils n'y fussent pas parvenus, le vapeur avait néanmoins subi des avaries importantes:

> Le cable du bac avait renversé les cheminées sur le pont de manoeuvre entraînant la mâture avec elles. Notre mésaventure excita les Métis qui poussèrent des cris de joie qui se mêlèrent aux cris de guerre infernaux des Indiens. Le cable qui était tendu sur le haut des deux berges, avait été abaissé juste comme nous approchions. Le dessein des rebelles était d'emprisonner le vapeur et de profiter de la confusion qui devait suivre pour capturer le bateau et massacrer ceux qui étaient à son bord. Heureusement pour nous le plan échoua, mais seulement de peu. Car, si la timonerie eut été emportée, comme ce fut presque le cas, le timonier eut été exposé au feu de l'ennemi et sûrement abattu et, de ce fait, le vapeur eut été tout à fait désemparé. Leur manoeuvre réussit toutefois à couper nos communications préalablement convenues avec le général Middleton aux moyen de signaux de sifflet, celui-ci ayant été emporté en même temps que les cheminées.[8]

Les Métis réussissent aussi à paralyser les machines du vapeur. Ses cheminées abattues, le tirage n'est plus suffisant pour entretenir le feu des chaudières, et la pression de la vapeur descend bientôt à son niveau minimum.

Poursuivant sa route, le *Northcote* franchit les "rapides" et évite de justesse une catastrophe: "un gros rocher recouvert de sable et qui émergeait à peine du courant, ne laissait qu'un étroit chenal du côté ouest dont l'extrémité présentait une courbe prononcée obligeant le bateau, pour la franchir, à toucher pratiquement la rive de son étrave."[9]

La malchance s'acharne sur le *Northcote* tandis qu'il poursuit sa route "la poupe la première pendant un moment". Lorsqu'il mouille à trois milles en aval du village, les membres d'équipage, qui sont pratiquement sur le point de se mutiner, refusent de retourner en arrière craignant pour leur vie et refusent même de réparer le sifflet. Lorsque finalement on tente de réparer les avaries, les travaux sont interrompus quand des membres d'équipage envoyés à terre pour y chercher du bois sont attaqués par des Métis qui avaient suivi le vapeur. Personne de l'équipage n'accepte de monter sur le pont après qu'un charpentier qui travaillait à découvert eut été atteint d'une balle au talon. (Il n'y aura au cours de toute la durée des opérations que deux autres blessés — légers — à bord du *Northcote*.) Le bateau poursuivant sa descente de la rivière est la cible d'un tir intermittent durant toute la nuit du 9 mai. Le jour suivant, le vapeur ancré au milieu de la rivière essuie quelques coups tirés des deux rives. Le 11 mai, Smith décide, après une discussion au cours de laquelle le point de vue peu enthousiaste du pilote l'emporte, d'amener le vapeur plus en aval jusqu'au débarcadère d'un bac de la Compagnie de la baie d'Hudson, où le *Northcote* pourra se débarrasser des deux gros chalands qu'il remorque. En cours de route, le vapeur touche un autre banc de sable ce qui le ralentit de nouveau, mais à 15 h, il atteint finalement l'embarcadère en question où est amarré le vapeur *Marquis*. Le 12, Smith ordonne au *Marquis* et au *Northcote* de remonter la rivière. Chemin faisant, le *Marquis* tombe en panne et le *Northcote* est forcé de le prendre en remorque. Le vapeur arrive enfin à Batoche à 20 h, trop tard cependant pour contribuer à la victoire de la force expéditionnaire.

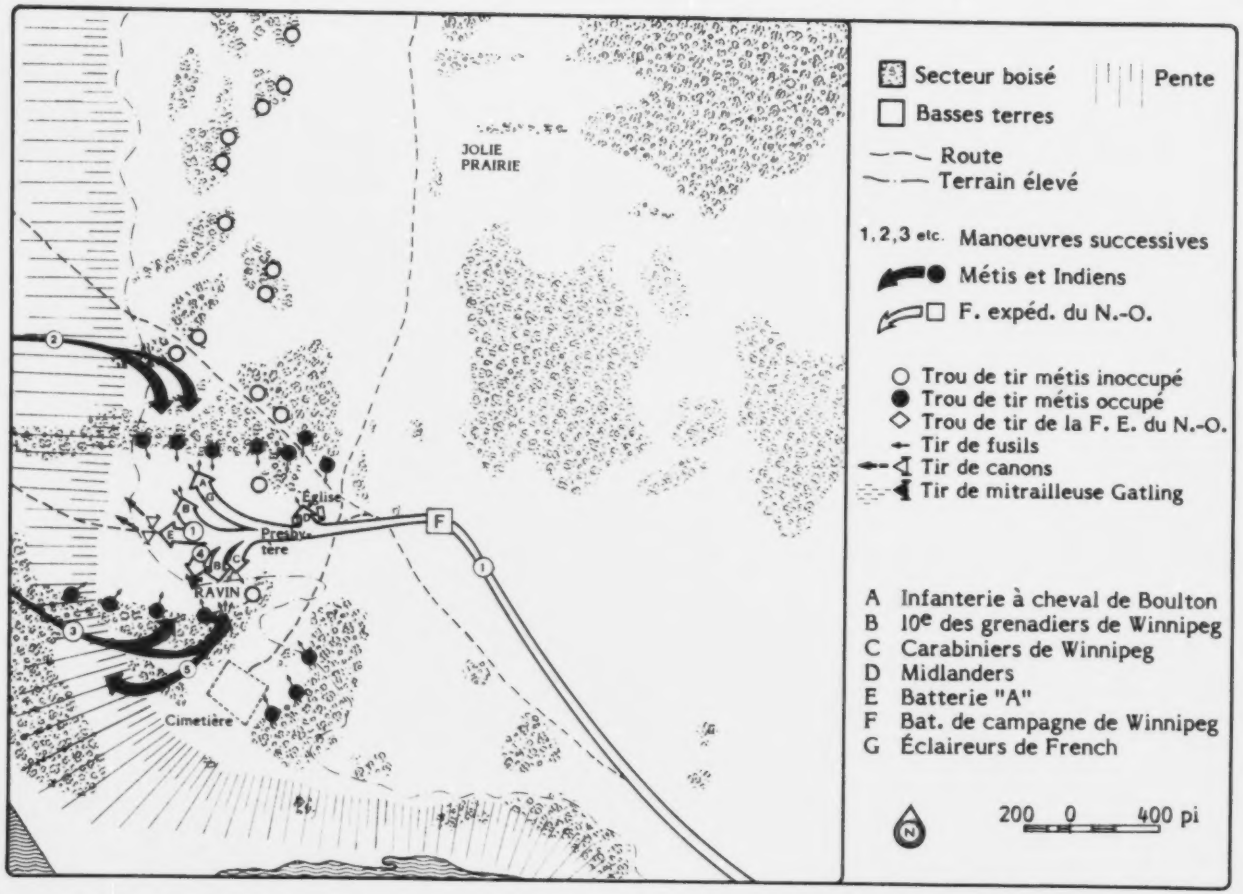
Le major Smith terminera le rapport officiel qu'il remettra à Middleton en soulignant le zèle et le sang-froid de ses soldats, tout en faisant porter le blâme de l'échec de la mission du *Northcote* sur le compte de l'équipage qui était venu près de se mutiner: "Notre faiblesse s'explique par le fait que le capitaine, le pilote et le mécanicien du bateau étaient des étrangers, et que son équipage se composait d'employés civils et non d'hommes enrôlés."[10] On fera par la

suite un commentaire beaucoup moins mitigé de la question: "La "marine" du général Middleton n'a servi qu'à mettre en péril de nombreuses et précieuses vies et à soustraire de ses forces un nombre considérable d'hommes qui firent cruellement défaut lors des journées de samedi, dimanche et lundi."[11] Ce jugement sévère ne tient peut-être pas compte de l'effet de diversion du *Northcote* sur l'ennemi pendant que les forces de Middleton progressaient en provenance du sud-est. Les Métis ont dépensé beaucoup d'énergie et de munitions contre le *Northcote*, même après que celui-ci eut été mis hors de combat, ce qui laissa le front sud-est abandonné et permit à Middleton de s'avancer au-delà de l'église et du presbytère, point qui ne sera atteint de nouveau qu'au dernier jour de la bataille. L'attaque des Métis contre le *Northcote* fut sérieuse. En neutralisant une des pinces de la tenaille de Middleton, les Métis pouvaient prétendre avoir remporté la première manche, si éphémère fut-elle, de la bataille.

La menace du *Northcote* étant définitivement conjurée, les Métis se regroupent pour faire face à l'attaque terrestre. Deux détachements d'éclaireurs sont mis sur pied à cette fin, le premier, sous les ordres de Patrice Fleury, pour patrouiller le secteur à l'ouest de la rivière, le deuxième, sous les ordres d'Ambroise Champagne, pour patrouiller celui à l'est. Les éclaireurs métis sont constitués en de petites unités. Neuf ou dix capitaines adjoints sont choisis, chacun ayant la responsabilité d'une troupe de 10 hommes et tous sont sous les ordres de Gabriel Dumont[12]. Pendant la première journée de combat, les éclaireurs et les francs-tireurs métis sont quatre fois moins nombreux que leurs adversaires.

36 Patrice Fleury, un des capitaines de Riel, sur la rive gauche de la rivière Saskatchewan, vers 1925. (University of Saskatchewan, Saskatoon, Shortt Library of Canadiana, Morton Collection, MSS C550/2/6 [n° 1].)

LA BATAILLE DE BATOCHE



37 Jour 1, 9 mai, 9 h. Profitant du fait que les Métis sont occupés du côté de la rivière, la colonne de Middleton réussit à dépasser l'église et le presbytère et à atteindre la crête de la mission. La colonne rencontrera une résistance plus ferme lorsque les Métis auront réintégré leurs trous de tirailleurs. Middleton utilisera tous ses hommes pendant la fusillade pour évaluer la force des Métis et des Indiens. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

9 MAI: LA FUSILLADE DE LA CRÊTE DE LA MISSION

Vers les neuf heures du matin, alors que la colonne de Middleton s'avance pour entrer en contact avec l'ennemi, elle fait face à un tir sporadique en provenance de deux maisons situées le long de la branche occidentale de la route Humboldt (ces deux maisons étaient probablement celles de Jean Caron père et de Ludger Careau). Barricadées à la hâte, elles sont à environ 400 verges de l'église et du presbytère[1]. La mitrailleuse Gatling est mise en batterie contre la première maison, mettant en fuite les hommes qui se trouvent à l'intérieur ou embusqués aux alentours. Un canon de la batterie "A" ouvre le feu contre la deuxième maison. Un certain nombre de rebelles abandonnent un ravin à l'arrière de la maison pour se réfugier dans les fourrés. Les deux maisons prennent feu et ne sont bientôt plus qu'un amas de cendres[2].

Fourmond observe l'approche des soldats:

> Nous voyons les habits rouges se développer en ligne de bataille tout autour de la mission; profitant des divers accidents du terrain, pour cacher leur marche en avant. Sentant le danger nous étions entrés. Comment faire? Mettre un pavillon blanc, dit Nanin. C'est le pavillon de Riel; raison de plus de nous attirer des coups. Les voyant s'avancer toujours, le doigt sur la détente, il fallait prendre un parti. Sortons, dit P. Fourmond, ils vont nous reconnaître, et ne pas tirer sur nous. Nous les voyions parfaitement, ils étaient à 250 vgs. environ. On prit le parti de sortir. La croix sur l'église montrait le temple de J.C. et indiquait la maison des pères et non un fort de Riel. [Cette] Croix [avait été] mise 3 jours auparavant seulement. [Les] PP. Fourmond et Végreville sortent et s'adossent au pignon de la maison, [de manière à] faire face aux soldats pour être reconnus. [Nous] Portions soutane. A peine là, qu'une détonation retentit et une balle frappe au-dessus de nos têtes le lambris de la maison. Un éclat vole au visage. C'est sérieux, dis-je au

38 Le père Moulin, O.M.I., vers 1885. Il sera blessé accidentellement à la jambe pendant les combats alors qu'il était à l'intérieur du presbytère. (Archives publiques du Canada, C-28538.)

39 Le père Vital Fourmond, O.M.I., vers 1885. Il était dans le presbytère pendant presque toute la durée des combats. Son témoignage permit de résoudre certaines questions sur les opérations militaires, du point de vue des Métis. Des 4 prêtres présents à Batoche, il était le plus sympathique à la cause des Métis. (Provincial Archives of Alberta, OB 2960.)

40 Middleton près du presbytère le 9 mai 1885. (Glenbow Archives, Calgary, NA-363-52.)

> confrère qui paraissait ni voir ni entendre. Rentrons, il y a danger. A peine entrés, au milieu du monde saisi de frayeur, on entend la mitrailleuse cribler le toit de la maison.[3]

La mitrailleuse Gatling tire deux rafales à moins de 100 verges de l'église. Boulton croit que les balles de la mitrailleuse n'ont atteint que le coin du presbytère, ignorant que le père Moulin a été touché à la jambe par une balle perdue qui a traversé le mur du presbytère. (Des traces de balles sont encore visibles dans l'un des murs du bâtiment.) Immédiatement après le début de la fusillade, on croit apercevoir ce qui semble être un mouchoir blanc, et Middleton qui avait donné "des consignes sévères à ses hommes pour épargner les non-combattants dans la mesure du possible"[4], ordonne de cesser le feu. Un prêtre agite un drapeau blanc par la porte ouverte du presbytère[5]: "[Le] P. Moulin saisit un morceau de coton

donné par les Mères et entrouve la porte ouverte et l'agite en face des soldats avançant en ordre de bataille. Au même instant on entendit ce cri retentir de leur côté: "Don't fear! don't fear!"[6] Middleton s'approche du presbytère:

> Je me rendis à cette maison et y trouvai trois ou quatre prêtres catholiques avec quelques religieuses et un certain nombre de femmes et d'enfants qui avaient l'air d'être des Métis. Naturellement ils étaient effrayés, et après les avoir rassurés, nous avons continué d'avancer [...][7]

Fourmond décrit Middleton à ce moment comme étant dans un état de grande agitation:

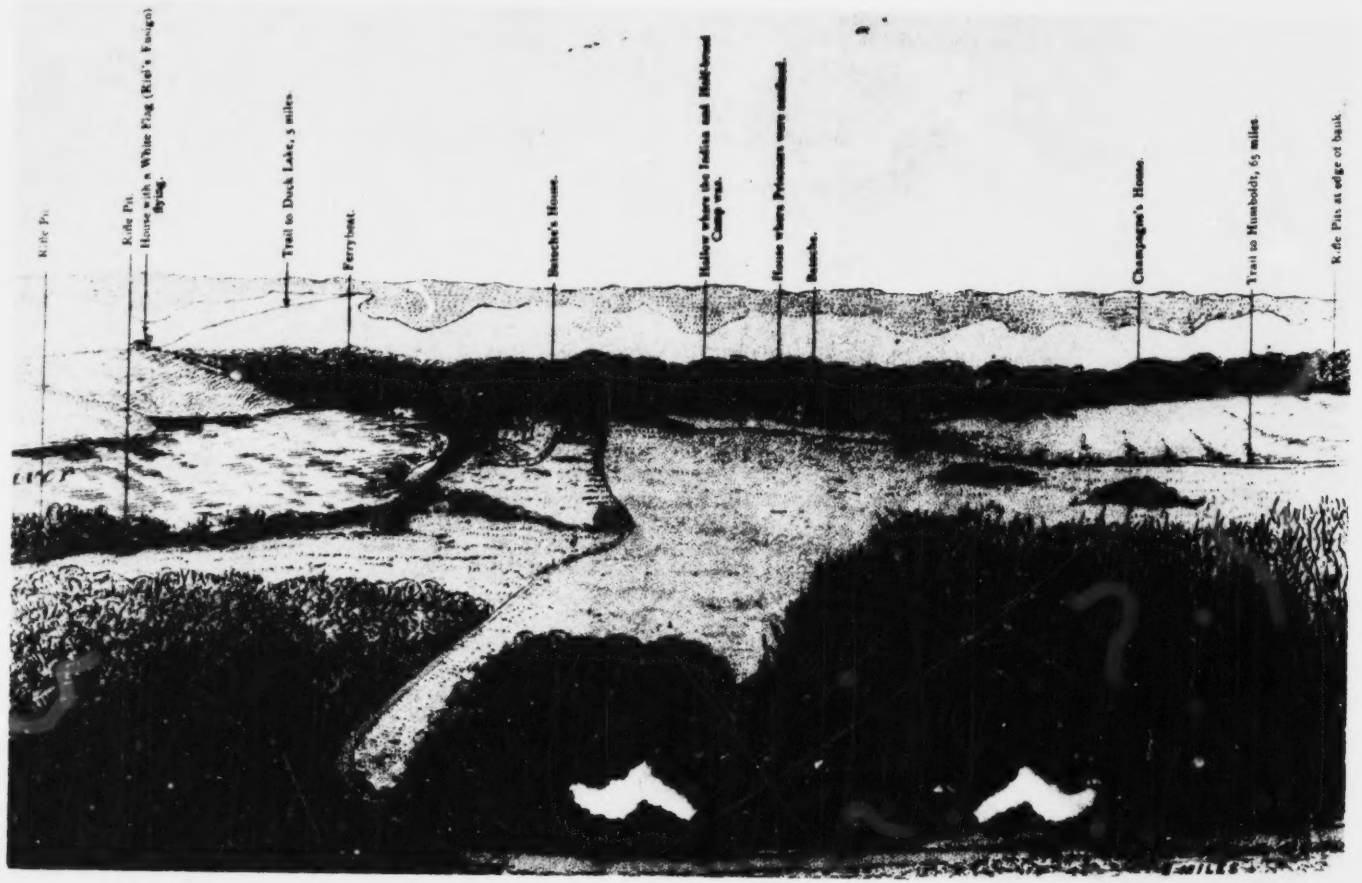
> [On] Ouvre la porte et sortons à la rencontre des troupes qui arrivaient, le général en tête et son état major. On se salua réciproquement, le 1er qui m'aborda fut un ami de Prince Albert, Mr. Reid [...] dans l'armée de Middleton. [Il] nous présenta le général, qui nous salua respectueusement. [Il] [Présenta les premiers officiers. Puis [il nous] montre un journal [et] il annonce en riant au P. Fourmond: Voici l'annonce de la mort du P. Fourmond, est-ce vous? C'est étrange [dis-je] j'aurais dû en savoir quelque chose le premier. Ce n'était pas le temps des plaisanteries. Nous voyions le général très inquiet regarder à droite et à gauche pour savoir où se trouvait l'ennemi qui ne révélait sa présence nulle part. Étrange manière de faire la guerre. Il arrive au bout des fusils des métis sans savoir où ils sont. On lui dit: Prenez garde, vous êtes à Batoche, que [sic] vous êtes attendu de tous bords; à peine ces paroles [sont-elles] prononcées, qu'il donne ses ordres, fait placer ses soldats à l'abri d'une [attaque] surprise dans le ravin qui nous séparait du cimetière. Il envoie à l'avant [l'] artillerie escortée d'un peloton de fantassins. [A peine les soldats ont-ils franchi 100 verges, le] doigt sur la détente des carabines, [...] que l'artillerie placée à l'extrémité du plateau [de la crête de la mission] sur le chemin de Batoche, tourne et donne le signal du combat. Les fantassins tirent dans les buissons environnants. On se poste du côté des métis. Le combat [est] engagé sérieusement.[8]

Ces fantassins, qui avancent jusqu'au-delà de l'église, sont ceux de l'infanterie à cheval de Boulton. Juste un peu avant 9 h 45, Middleton déclenche une attaque générale, un "feu d'enfer"[9]. A quelques pas de l'église, la troupe de Boulton est prise sous un tir qui provient "d'une sorte de bas fourré à 200 ou 300 verges plus loin"[10]. Deux compagnies du 10e des grenadiers royaux reçoivent l'ordre de se déployer en tirailleurs et d'atteindre le bord du ravin du côté gauche. Deux autres compagnies de grenadiers avancent sur la droite, près de l'église. La batterie "A" reçoit l'ordre de prendre position avec ses pièces de 9 livres et la mitrailleuse Gatling, au sommet de la colline -- la "crête de la mission" -- qui domine Batoche. Les canons de campagne ouvrent le feu contre les maisons de Batoche tandis que la Gatling commence à tirer par-dessus la rivière en direction de la rive gauche d'où provient "une vive fusillade d'un ennemi totalement invisible"[11]. C'est la position la plus avancée que la force expéditionnaire a pu tenir ce jour-là, et elle ne pourra occuper de nouveau la "crête de la mission" que le 12 mai.

Les grenadiers et la batterie "A" sont rapidement la cible d'une pluie de balles et l'infanterie à cheval de Boulton est bientôt immobilisée. Immédiatement devant elle se trouve un épais fourré qu'elle n'est pas capable de pénétrer[12]. La Gatling est mise en batterie pour appuyer les grenadiers et les pièces d'artillerie. Les grenadiers pivotent pour contrer un feu nourri sur la gauche où "les Métis faisaient des efforts désespérés pour contourner notre flanc gauche avec leurs hommes qui étaient embusqués dans le fourré sur la rive escarpée de la rivière et qui tiraient sans arrêt"[13].

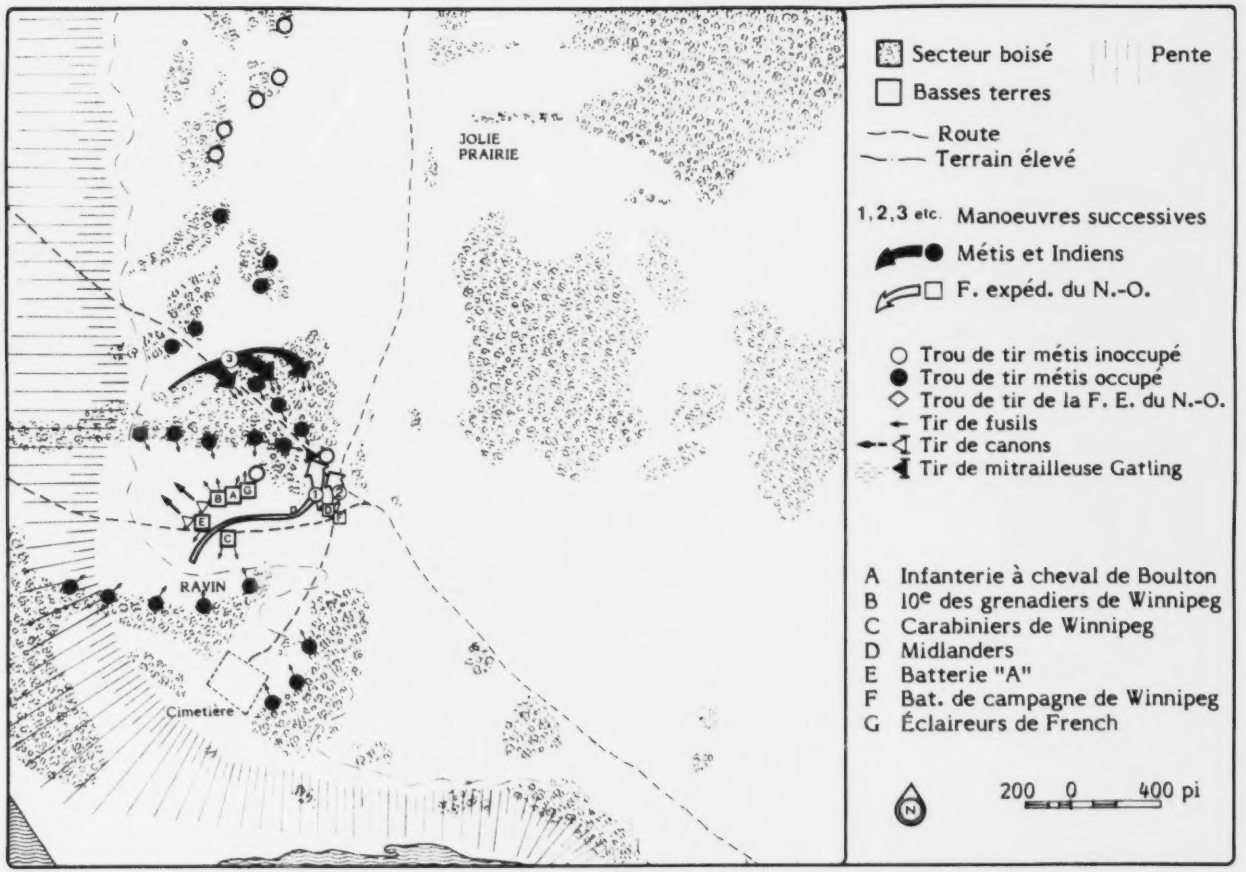
Lorsque Middleton se rend en personne sur la crête de la mission, il réalise que le détachement d'artillerie et l'infanterie à cheval sont en difficulté, et il ordonne leur repli[14]. Lorsque les grenadiers près du ravin (qui avaient reçu l'ordre de tirer en position couchée) se redressent pour battre en retraite, ils attirent encore davantage le feu des Métis. Ces derniers semblent vouloir empêcher les grenadiers de faire tout mouvement en direction de l'est. C'est à ce moment que la Gatling fut, de l'avis de tous, le plus utile en faisant cesser le tir de l'ennemi jusqu'à ce que les grenadiers aient réussi à se replier en bon ordre:

> Un groupe de rebelles qui s'étaient glissés à l'abri des



41 Vue de Batoche depuis la position d'où on tira du canon, le 9 mai 1885. Croquis de la main du capitaine Haig des ingénieurs royaux. Bien que de nombreux éléments du paysage soient inexacts, ce plan illustre les éléments importants du point de vue militaire. Notons particulièrement les fourrés denses au bas de la pente près de l'église. (Canada, Parlement, Chambre des communes, *Documents de la session*, vol. 19, nº5 [1886], p. 27.)

9 MAI: LA FUSILLADE DE LA CRÊTE DE LA MISSION



42 Jour 1, 9 mai, 11 h. Après avoir été tenu en échec à la crête de la mission, Middleton tente de percer les lignes métisses près de l'église et du presbytère avec l'aide de la mitrailleuse Gatling qu'il a déplacée de l'aile gauche. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

> fourrés jusqu'à quelques pas de nos lignes déclencha une fusillade, blessant deux ou trois de nos hommes et tuant un de nos chevaux. La Gatling qui venait à peine d'apparaître au combat, habilement manoeuvrée par le capitaine Howard, ouvrit à nouveau le feu contre cette menace invisible et fit taire l'ennemi pendant un moment. A cette occasion, le capitaine Howard démontra l'utilité de son arme et fit preuve de beaucoup de sang-froid malgré le tir très vif de l'ennemi à certains moments.[15]

Bien que le feu des Métis ait été intense, aucun des hommes de Middleton ne fut tué. La force expéditionnaire occupe désormais une position juste derrière le sommet de la crête de la mission. Les Métis, tirant tout autant des trous de tirailleurs que du boisé, tiennent deux positions: une première, au centre droit du champ de bataille et une autre, sur la gauche, au sommet de la berge densément boisée de la rivière.

La mitrailleuse Gatling est alors déplacée du flanc gauche vers les lignes qui s'étirent à partir de l'église. Ce mouvement peut être considéré comme la deuxième tentative de la force expéditionnaire de percer les lignes métisses. Middleton "ramena la Gatling près de l'église et le capitaine Howard fit une fougueuse tentative pour prendre l'ennemi en enfilade mais ne put y parvenir, l'adversaire étant à l'abri derrière des trous de tirailleurs bien construits."[16] Vers les 11 h, la position de la force expéditionnaire est à peu près la suivante: les carabiniers de Winnipeg tiennent l'aile gauche le long de la rivière près du cimetière; la batterie "A" couvre la crête de la mission; toutes les compagnies de grenadiers occupent les premières lignes et le centre, tandis que l'infanterie à cheval de Boulton et les éclaireurs de French complètent le dispositif jusqu'au presbytère. Les Midlanders et la batterie de campagne de Winnipeg sont en réserve près de l'église, là d'où Middleton observe la bataille.

Aux yeux de lord Melgund, le combat ressemble beaucoup à celui du ruisseau au Poisson. Les soldats de la force expéditionnaire tirent en position couchée contre un ennemi bien dissimulé[17], et lorsqu'ils atteignent leurs cibles, il est fort probable qu'il ne s'agisse que de leurres agités hors des trous par les Métis:

> Durant la bataille de Batoche, pendant les quatre jours, quelques soldats métis couchés à plat ventre derrière les buissons dépouillés de feuilles, mettaient leur chapeau sur les branches à 3-1/2 à 4 pieds d'élévation et les soldats tiraient dessus, et les Métis couchés à plat ventre observaient dessous la fumée et tiraient presqu'à coup sûr.[18]

9 MAI: L'OFFENSIVE MÉTISSE

Au cours de cette première journée, les Métis tenteront à deux reprises d'encercler la force expéditionnaire. La première tentative porte sur l'aile gauche de la force, vers les 10 h, alors que la Gatling s'emploie à couvrir le repli des grenadiers de la crête. La manoeuvre des Métis vise à capturer la mitrailleuse. Élie Dumont la décrira en ces termes:

> Là on se prépare, pour empêcher les soldats de descendre [du] plateau. Tout d'un coup on les voit plus proches que l'Eglise sur la butte; on a foncé de ce bord là, croyant qu'ils voulaient descendre par ce chemin. J'étais avec Philippe et Bap[tiste] Boucher, 3 en avant. D'autres de chaque côté un peu en arrière. Tout droit ou mettaient [sic] le gatling, on se trouvait dans les petits trembles. Philippe 2 pas avant moi et Boucher à mes côtés. Tout d'un coup, Philippe dit: V'là de la police dans le petit côteau. Alors, Philippe tire et Bap[tiste] Boucher tire aussi. [Les] Gens du gatling ont commencé à tourner la machine. Quand la machine a craqué [crépité] on s'est jeté sur le ventre. Le gatling tire sur nous. Quand finit [la] décharge, là je retourne sur [le] même chemin en courant et mes associés sont allés du bord de la Rivière. Un parti de nos gens étaient là et voulaient aller au bord de la Rivière [...] on était comme une 30ne. On a suivi la Rivière à l'abri des écarts pour remonter le courant vis à vis le gatling; [on] reste une heure là à tirer. [On] Voulait ramasser du monde assez pour aller prendre le gatling sur la côte en face de nous, 5 ou 6 voulaient venir avec moi. Dans le ravin il y avait environ 100 personnes (sauvages, Sioux, Cris et Métis). J'incitais pour aller et faisais un plan [pour] aller proche dans les trembles, [on] avance environ 250 vgs, 7 ou 8 ensemble, 3 métis et des cris, [mais il] restait encore 100 vgs pour aller au gatling: on n'était pas assez de monde. De temps en temps on tirait de là. Tout d'un coup nos gens laissés en bas nous ont tiré, ils étaient une 15ne, nous ont rasé. On a resté 1/2hs. là, et [on est] retourné par [le] même chemin en courant vite au bord de la rivière pour éviter à nos gens de tirer sur nous, rendu à la rivière on a remonté sur le sens des côtés vers le cimetière, on était une trentaine. On a été auprès du cimetière. [Les] Soldats [étaient] déjà reculés. On ne pouvait pas tirer les soldats [qui] étaient trop loin déjà.[1]

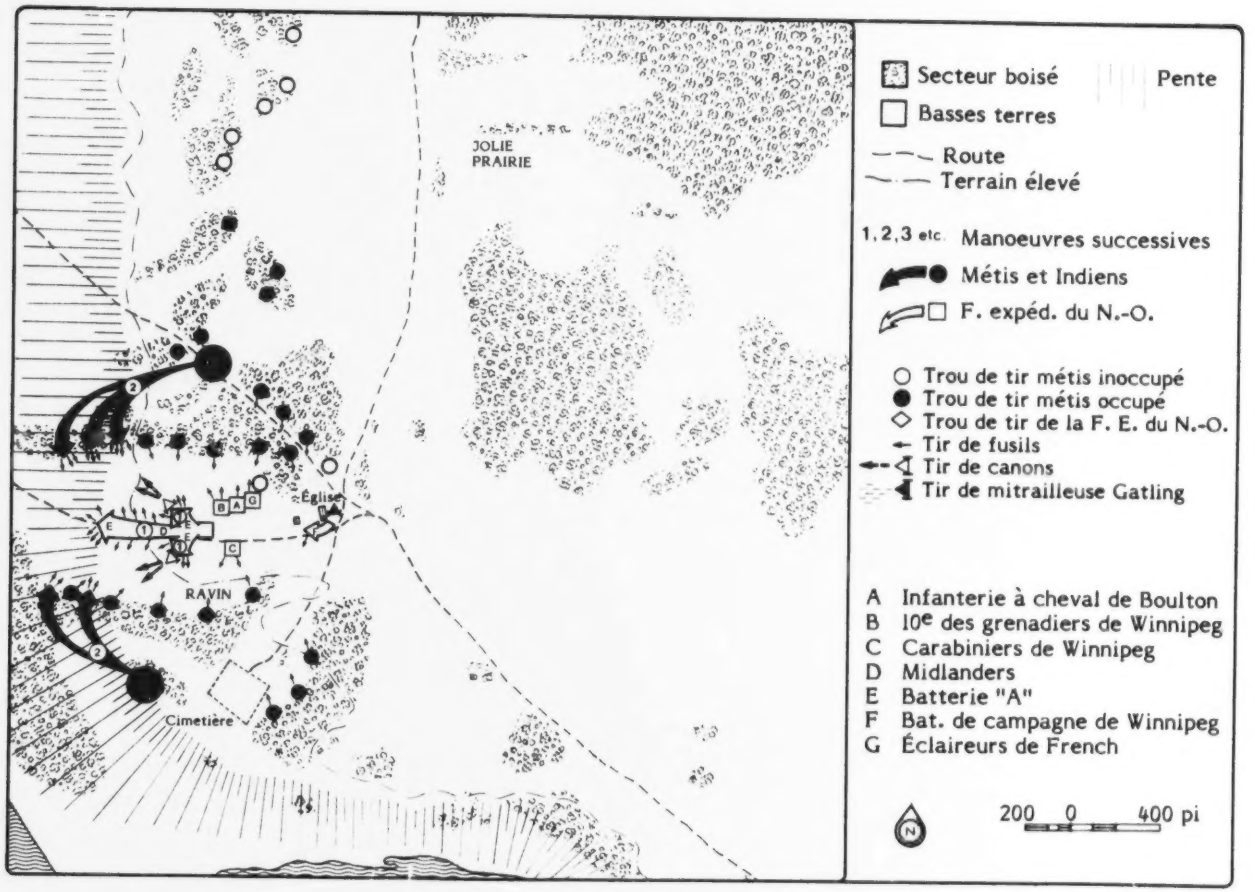
Après que la première ligne de tirailleurs eut rencontré de la résistance et se fut légèrement repliée, Middleton ordonne aux deux canons de 9 livres de la batterie "A", de se déplacer à nouveau vers l'avant et de diriger leur tir vers la rive gauche de la rivière. Le tir des Métis n'est pas particulièrement nourri à ce moment et les canons peuvent faire feu pratiquement sans arrêt. Ce tir de barrage empêche les Métis de se déplacer aisément et de bien viser. Profitant d'une accalmie dans le tir des Métis, Middleton ordonne à un des canons de se porter plus en avant. Malheureusement pour le général, les trous de tirailleurs le long du front sont à nouveau occupés par les Métis qui reviennent du combat contre le *Northcote*. De plus, le canon choisit ce moment pour s'enrayer:

> Tout comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage, une violente fusillade [...] éclata du côté de la pente boisée à droite du front [...]; cette pente recouverte d'un épais fourré et qui semblait jusqu'alors totalement déserte, était subitement infestée de sauvages coyotes. Leur guttural "ki-yi-ki-yi", la fusillade impétueuse et, par-dessus tout, le tonnerre soudain [du canon] se conjuguèrent pour rendre cette nouvelle situation particulièrement pénible, même pour les plus braves.[2]

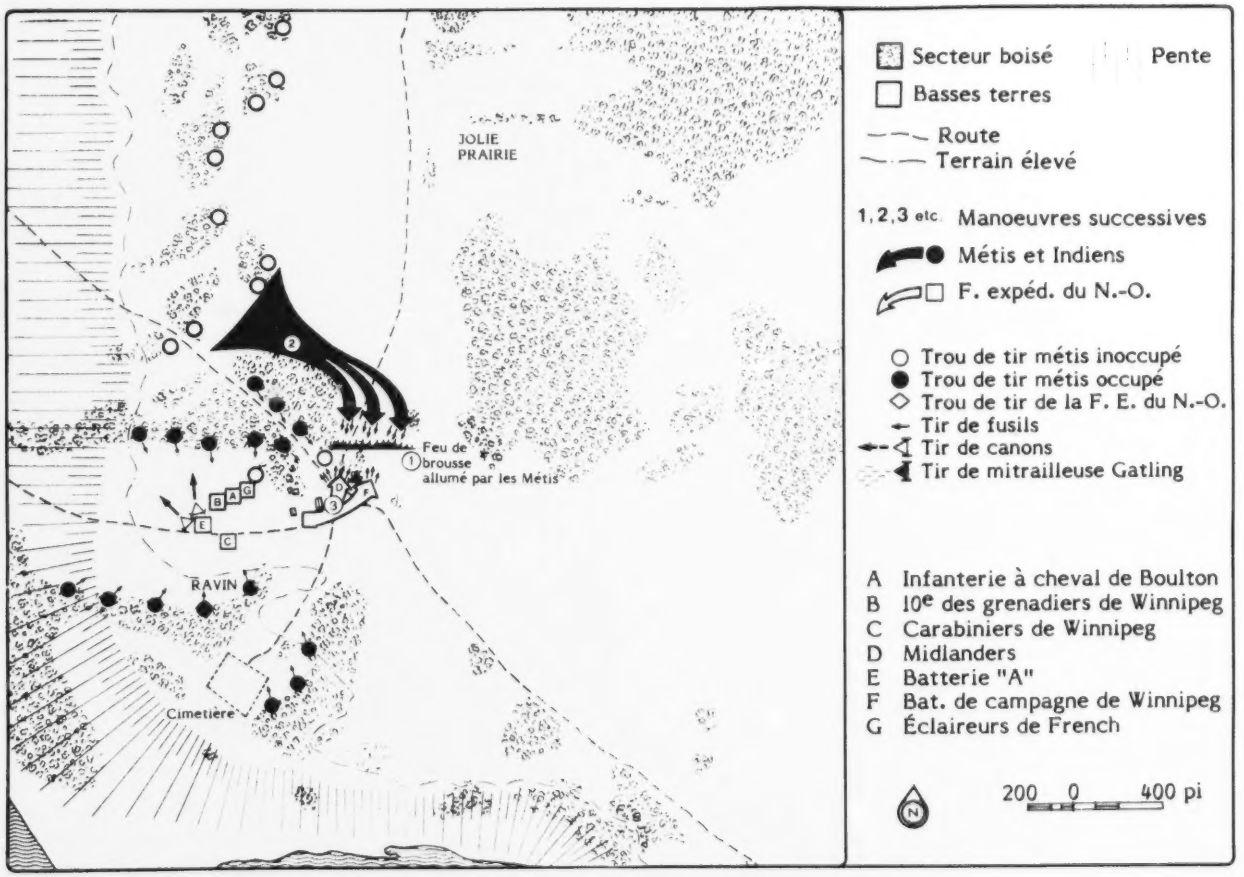
En conséquence, le général ordonne au canon de se replier.

Vers midi, après l'échec de la tentative du capitaine Howard visant à déborder les Métis par la droite, près de

LA BATAILLE DE BATOCHE



43 Jour 1, 9 mai, 14 h. L'artilleur Philips est tué pendant que la batterie "A" se lance à l'attaque de la crête de la mission dans le but de déloger les Métis de leurs trous de tirailleurs. La tentative échouera et un détachement commandé par le capitaine Peters récupérera le corps de l'artilleur. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)



44 Jour 1, 9 mai, 15 h. Les Métis tentent de couper la colonne de Middleton de ses approvisionnements en avançant sous le couvert d'un écran de fumée. Middleton repoussera la tentative avec l'aide de la Gatling. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

l'église, Middleton revient vers l'aile gauche dont il avait laissé le commandement à Melgund. Il constate que le capitaine Peters "avait tenté vaillamment et vigoureusement, avec quelques hommes de l'artillerie de place, de déloger l'ennemi de la falaise mais, le feu étant trop vif, il leur avait fallu se retirer en laissant un blessé [l'artilleur Philips] derrière eux."[3] Puis, dans une autre tentative pour prendre les positions des Métis au bas de la crête de la mission, Middleton ordonne aux deux compagnies des Midlanders d'avancer, mais elles en furent incapables, même pas jusqu'où le petit groupe de Peters l'avait fait, et elles durent bientôt retraiter vers la crête. Vers 14 h, Peters fait une tentative pour ramener Philips, car certains croient qu'il n'a été que blessé. Un homme l'avait entendu crier "Capitaine French, j'ai la jambe cassée. Pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas ici!" Lorsqu'on y parviendra finalement, on constatera qu'il est déjà mort[4].

Peu après que l'on eut récupéré la dépouille de Philips, les Métis tentent pour la deuxième fois, d'encercler la force expéditionnaire, cette fois par le nord. Les Métis profitent de ce qu'un vent de noroît souffle en direction de l'église pour allumer un feu d'herbe et ouvrir le feu sous le couvert de la fumée. Cette manoeuvre menace de couper la ligne de ravitaillement de Middleton à l'est[5]. Cette tactique imprévue provoque l'inquiétude parmi certains officiers supérieurs. Melgund en a décrit les effets:

> La situation semblant s'aggraver, nous transportâmes les blessés hors de l'église [transformée en infirmerie de campagne], dans des chariots pour les évacuer en direction du camp à l'arrière. Je constatai que les chariots de munitions se repliaient eux aussi et je commandai leur arrêt, au grand soulagement de Disprowe qui en avait la charge et qui s'était bien comporté tout au cours de la journée.[6]

Quoique ce feu ait causé une certaine anxiété parmi l'aile droite, il semble s'éteindre bientôt de lui-même et n'est pas suivi d'une quelconque attaque soutenue des Métis.

Ceux-ci n'ont pas réussi leur tentative de couper la force expéditionnaire de ses approvisionnements, et le tir nourri diminue des deux côtés, "quoique dès qu'une tête apparaît d'un côté ou de l'autre, elle est la cible de nombreuses balles"[7]. Il est maintenant 15 h, et Middleton décide de dépêcher lord Melgund, son chef d'état-major, à la station de télégraphe de Humboldt, apparemment dans le but d'envoyer un message personnel à Caron. Le but réel de cette mission demeure sujet à controverse. Les journaux de l'est du pays laisseront croire que Middleton avait perdu confiance et qu'il prévoyait un long combat que sa colonne pourrait éventuellement perdre. Toutefois — et Middleton l'affirmera après coup — il est possible qu'après une première et difficile journée de combat, le général ait tout simplement envoyé Melgund organiser une autre colonne au cas où sa première tentative de prendre Batoche échouerait.

L'envoi de Melgund à Humboldt est vraisemblablement relié à la préoccupation plus générale chez Middleton de l'effet psychologique, sur ses troupes et sur les Métis, d'un éventuel repli de ses forces. Le moral des Métis pouvait être gonflé par un repli même partiel. Middleton doit faire un choix: se replier jusqu'au camp de la nuit précédente qui est à sept milles de Batoche, ou amener ce camp plus près du front malgré la menace d'encerclement de ses forces.

> Il se faisait tard et je pensais, malgré le fait que nous maintenions nos positions, qu'il ne serait pas raisonnable de tenter d'avancer dans l'épais couvert entourant le village, lequel grouillait alors de Métis, renforcés du groupe qui avait participé à l'attaque du vapeur, et je devais aussi décider où établir le camp pour la nuit. La plupart, sinon tous mes officiers supérieurs étaient d'avis que nous n'étions pas en nombre suffisant et que nous devions nous retirer dans notre camp de la nuit précédente pour y attendre des renforts. Je ne partageais pas leur point de vue, étant convaincu que nos forces étaient suffisantes, quoique quelques hommes supplémentaires eussent été les bienvenus, et que le fait d'attendre quelques jours pour forcer les positions ennemies permettrait aux hommes de récupérer et augmenterait leur détermination d'en finir. Nous pouvions nous permettre de dépenser plus de munitions que l'ennemi. De plus, advenant que des renforts fussent nécessaires, il me semblait que nous pouvions les attendre en meilleure position là où nous étions, car j'étais convaincu que si nous nous retirions,

l'ennemi pourrait nous poursuivre et notre repli risquerait de se transformer en une déroute. Même au cas où nous nous retirerions sans être inquiétés, la nouvelle de notre repli se répandrait à la grandeur des territoires et nous aurions probablement à faire face à un soulèvement général. Je décidai donc de tenir bon là où nous étions, malgré tous les dangers, et de garder les blessés avec nous, même si j'avais préalablement songé à les envoyer à l'arrière. Par ailleurs, je pensais qu'il était prudent de se préparer à toute éventualité, et je rédigeai des ordres destinés à être télégraphiés de Humboldt pour faire rapprocher les réserves de nos lignes de communication au cas où des renforts se révéleraient nécessaires.[8]

Tous ne sont pas d'accord avec cette version des faits. La version du docteur Orton, chirurgien de brigade, qui sera publiée dans le *Toronto Daily Mail* du 29 janvier 1886, diffère de celle de Middleton. Orton écrira aussi à Caron pour qu'on corrige ce qu'il croit être des inexactitudes dans le rapport officiel des combats publié en 1886 dans les *Documents de la session* du parlement. Orton insiste sur ce qu'il considère comme de l'indécision, de l'hésitation et, plus particulièrement, un manque d'initiative chez Middleton. Il déclare que le général a constamment sous-estimé et dénigré la capacité de combattre de ses soldats et officiers canadiens. Plus encore, Orton affirme que Middleton avait donné l'ordre à ses hommes de se replier vers le camp de la nuit précédente et que c'est lui, Orton, qui a persuadé le général d'annuler son ordre de retraite.

45 Scènes croquées au front, *The Canadian Pictorial and Illustrated War News*, vol. 1, nº 10, 6 juin 1885. (Archives du Manitoba.)

LA BATAILLE DE BATOCHE

Dans les lettres échangées entre Melgund et Middleton au cours de l'hiver 1886, ce dernier se dit préoccupé par les diffamations "de cet ivrogne de docteur Orton". Il semble que le général souhaitait voir Melgund publier dans le *Mail* une réponse à la lettre d'Orton, soutenant le rapport officiel du gouvernement que Middleton avait rédigé. Melgund répondra à cette demande d'une manière ambiguë. Selon lui, Middleton aurait, contre son avis et celui de van Straubenzie, "finalement décidé d'établir son camp sur place, un endroit très exposé, parce qu'il était convaincu qu'un repli aurait un effet très négatif et parce qu'il espérait que les rebelles, le voyant demeurer sur place, se décourageraient et se disperseraient au cours de la nuit."[9] Selon toute apparence, Melgund a d'abord cru que la troupe allait se replier vers le camp de la nuit précédente qui était à 7 milles de distance:

> mon opinion, et je vous en ai fait part lorsque nous discutâmes des mesures à prendre à Batoche, était que nous devions nous replier jusqu'au camp [de la nuit précédente] dans la prairie [...] mais vous vous rappellerez sans doute, que vous m'aviez dit, soit le matin de l'avance sur Batoche, soit le soir précédent, que si nous n'étions pas capables de nous emparer des lieux immédiatement, vous en feriez une reconnaissance et vous vous replieriez vers votre camp et que la probabilité d'une telle manoeuvre avait été envisagée au préalable [...][10]

Melgund offre aussi à Middleton son explication de l'annulation de certains ordres, élément sur lequel avait insisté Orton dans sa version des faits. Melgund affirmera que le général n'était pas aussi indécis que l'avait prétendu Orton dans ses accusations. Au contraire, Melgund endossera lui-même, en partie, la responsabilité de la confusion qui avait régné pendant la retraite soi-disant annulée, affirmant qu'il avait lui-même ordonné de mettre fin à l'évacuation des blessés, parce qu'on avait encore besoin des munitions se trouvant dans les chariots qui devaient servir à les transporter:

> les rebelles mirent le feu aux fourrés devant l'église où se trouvaient nos blessés. Si les rebelles profitaient du couvert de la fumée pour avancer (et je croyais qu'ils le feraient), les blessés [du docteur Orton] à l'intérieur de l'église se trouveraient en danger. J'ai donc ordonné, selon vos ordres, au docteur Orton d'amener les blessés hors de l'église et de les transporter jusqu'au camp. Mais je constatai peu après, que les chariots de munitions avaient suivi le mouvement des blessés. J'envoyai donc un cavalier avec l'ordre d'arrêter les chariots de munitions. Mon impression est que le cavalier arrêta aussi bien les chariots de blessés que ceux transportant les munitions. Les chariots n'étaient pas rendus très loin et vous avez décidé, peu après, de demeurer là où vous étiez et d'établir le camp dans la prairie.
>
> Il semble possible que mon ordre d'arrêter les chariots de munitions soit à l'origine de son affirmation dans la lettre à l'effet que son ordre de retraite ait été annulé.[11]

De toute façon, le combat prend fin vers 15 h[12]. Middleton ordonne alors d'amener le camp à moins d'un mille de Batoche et à environ 3/4 mille de l'église. Entre 15 h et 16 h, J.E. Secretan, l'officier adjoint des transports et les hommes de Boulton sont dépêchés pour amener à l'avant le camp de la nuit précédente. Ils seront de retour avec le matériel trois heures et demie plus tard.

9 MAI: LA CONSTRUCTION DE LA ZAREBA

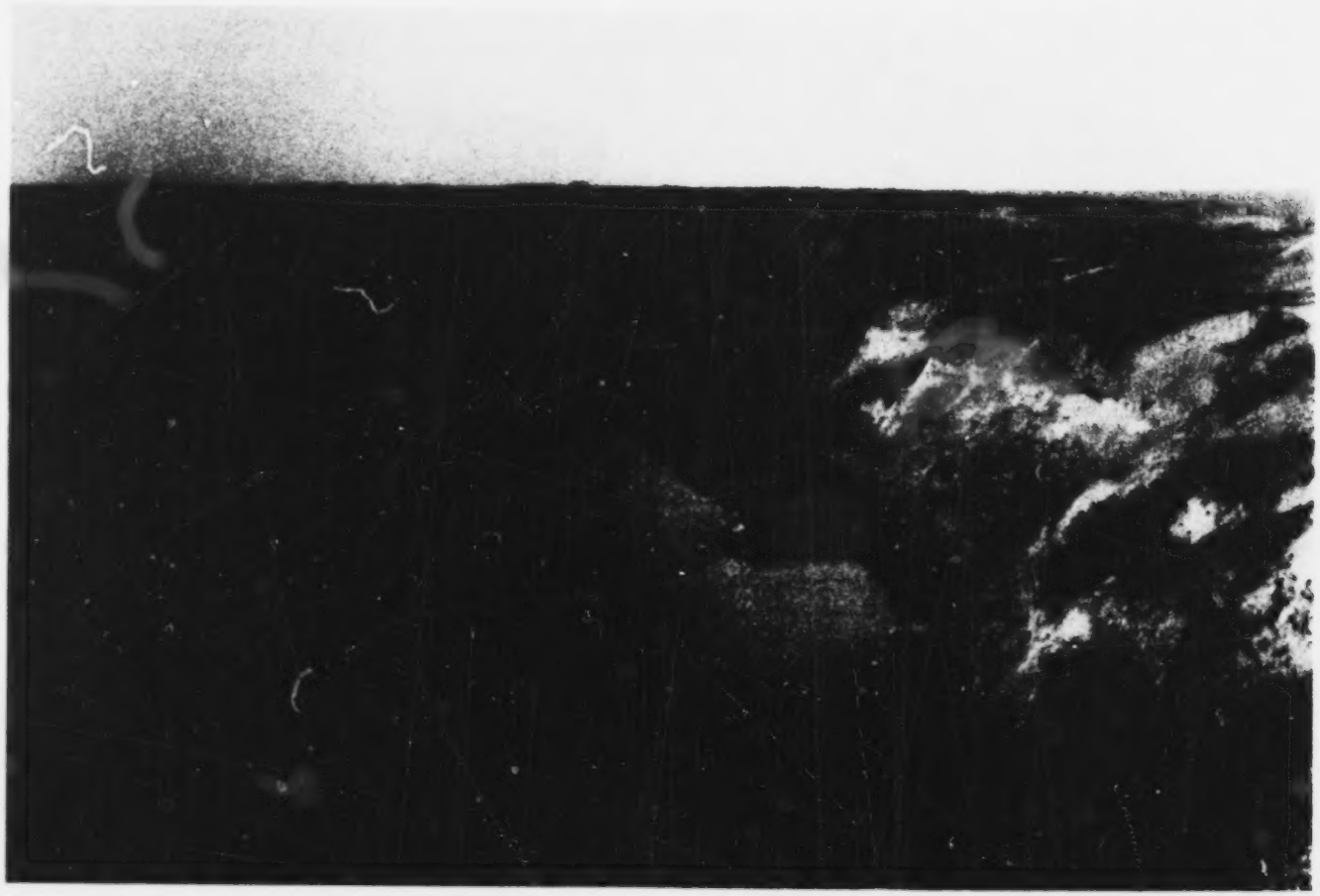
Une zareba est essentiellement un enclos formé de chariots, renforcé par des approvisionnements et tout ce qui est déplaçable et souvent entouré d'un remblai de terre ou de buissons épineux. Son aménagement dépend du temps qu'on prévoit l'occuper et de l'importance de la menace d'une attaque. Un spécialiste militaire du XIX^{e} siècle, le capitaine Charles Callwell, affirmait qu'une zareba pouvait servir aussi bien de camp de base pour lancer une attaque que de refuge pour se mettre à l'abri, particulièrement au cours de la nuit[1]. La zareba de Batoche servira à ces deux fins: une base d'où partiront, au début de chaque journée, des manoeuvres contre les Métis et les Indiens et un endroit où pourront se replier les soldats après les combats, à la tombée du jour. Elle offrira à Middleton et à ses hommes la possibilité de se regrouper — particulièrement après leur "cuisant revers" de la première journée. La zareba servira aussi à protéger un train important — 160 chariots, 600 chevaux et 80 vaches — qui accompagne le contingent de 886 hommes[2].

Middleton choisit comme site de son nouveau camp, un endroit élevé à proximité de la rivière au milieu d'un terrain le plus dégagé possible, qui lui permettra d'utiliser l'obstacle naturel que constitue la rivière qui coule au sud. La présence à proximité du camp de bosquets épars de peupliers aurait pu constituer une menace si la saison avait été plus avancée, mais en ce mois de mai, les arbres encore privés de leurs feuilles n'offraient pas un couvert convenable aux Métis et aux Indiens.

La zareba est aménagée dans un "champ labouré" qui appartient à Jean Caron père[3]. Le capitaine Haig des ingénieurs royaux est chargé de choisir l'emplacement précis:

> il n'y avait qu'un seul endroit suffisamment dégagé pour y établir le camp et cet endroit était à moins de 150 verges de la forêt. Il s'agissait d'un champ labouré qui comprenait, heureusement, deux mares. J'attelai deux chevaux de l'artillerie à une charrue et traçai deux sillons formant un cercle qui devait délimiter notre camp ou, plutôt, notre bivouac.[4]

46 Le capitaine H. de H. Haig des ingénieurs royaux, vers 1880. Officier de l'armée britannique, il était un des membres de l'état-major de Middleton. (Avec la permission de M. Jack Summers.)



47 Panorama de la berge de la rivière, au sud de la zareba, s'étendant devant les piquets de garde de la force expéditionnaire. (Photo: B. Lobchuk.)

Haig doit faire face à un danger permanent: "les Indiens pouvaient se faufiler sur notre flanc droit et nous couper de nos chariots qui contenaient notre nourriture et nos approvisionnements."[5] Un soldat se souviendra que la zareba se trouvait dans un champ labouré, sur un terrain élevé[6]. R.C. Laurie des carabiniers de Winnipeg, écrira qu'elle était "dans une prairie dénudée"[7]. Une petite mare à l'intérieur du périmètre "nous assurait un approvisionnement d'eau"[8]. Un des éclaireurs de French écrira pour sa part, qu'elle était construite "oh horreur! au beau milieu d'un champ labouré entouré d'escarpements et sur le côté gauche, d'un ravin profond"[9]. Quant au major Boulton, il affirmera que la zareba était située à un quart de mille de l'église et à 200 verges de la berge de la rivière, et qu'on avait brûlé, par

48 Vue de l'extérieur de la zareba. (Archives publiques du Canada, C-3454.)

49 Militaires au repos à l'intérieur de la zareba. Si l'on en juge par leur équipement, ces hommes sont des officiers de l'une des unités d'infanterie qui ont combattu à Batoche. (Archives publiques du Canada, C-4522.)

mesure de précaution, les maisons qui se trouvaient à proximité[10]. Un autre soldat se rappellera que le train avait été disposé pour former "une enceinte d'environ 12 acres, avec des chariots sur tous les côtés"[11]. Arthur Wheeler, membre du corps d'éclaireurs des arpenteurs fédéraux, déclarera que "selon la théorie, la zareba était sur un terrain élevé"[12].

La zareba occupe la position la plus propice à la force expéditionnaire du Nord-Ouest. Elle est aménagée sur le terrain le plus élevé possible, près de l'ennemi, et dans un espace aussi dégagé que possible, à un endroit permettant de tirer le meilleur parti des défenses naturelles que constitue la berge escarpée de la rivière. De cette façon, les Métis et les Indiens n'auront qu'un couvert très limité pour dissimuler leur avance. Le champ visuel à partir de la rive permet aux sentinelles de la force expéditionnaire d'observer toute forme d'activité sur la rivière et ses berges. (Les sentinelles n'occuperont ce point élevé d'observation que le soir du 10 mai.) Le terrain dégagé au nord et à l'ouest permet de détecter toute activité diurne de l'ennemi en provenance de ces directions.

La construction de la zareba débute entre le milieu et la fin de l'après-midi. Les travaux vont bon train: "Les Royaux prouvèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur compétence antérieure en matière de génie de campagne. Après une dure journée de marche et de combat, ils se mirent au travail pour retrancher le lieu du bivouac, érigeant des remblais de terre et disposant les chariots pour former une ligne de défense."[13] Les hommes utilisent en guise d'outils, tout ce qui leur tombe sous la main, "creusant le sol avec la bayonnette et le sabre et évacuant les déblais avec leur gamelle"[14]. Haig emploie quelques hommes "à ériger un petit parapet fait de terre de labour et de piquets de clôture pour protéger le côté exposé du bivouac et, au fur et à mesure que les chariots arrivèrent, ils furent placés en cercle à l'intérieur de ce parapet."[15]

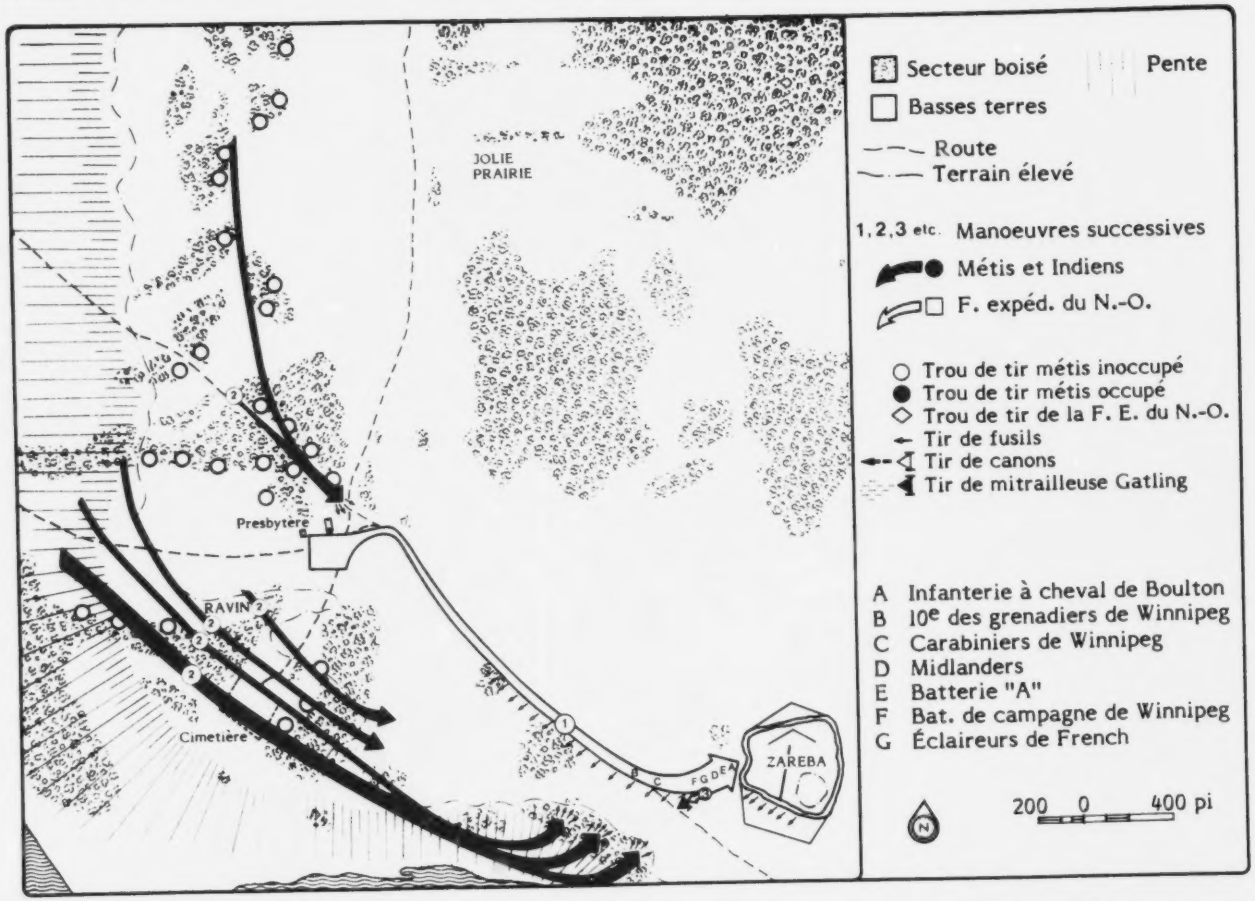
Les parapets sont construits avec à peu près tout ce qui peut être utilisé: "piquets de clôture, sacs d'avoine, balles de foin..."[16]

> Les retranchements derrière lesquels s'abritèrent les soldats étaient faits d'un remblai de terre de quatre à cinq pieds de haut. A quelque quinze ou seize pieds à l'intérieur de ce remblai, les chariots de transport étaient disposés en carré et de telle manière que le timon des uns s'insérait dans l'arrière des autres. Tous les bagages et toutes les provisions avaient été laissés à l'intérieur des chariots. Au centre de ce carré, un autre remblai avait été élevé pour protéger les tentes de l'infirmerie. Le camp abritait le 90e [des carabiniers de Winnipeg], le 10e [des grenadiers] royaux, le bataillon Midland et les quatre canons de 9 livres, en plus des chevaux, des mulets, [...] et des bêtes à cornes de tout âge ainsi qu'un engin que l'on appelait "l'orgue de Barbarie du capitaine Howard"...[17]

Les points les plus vulnérables de la zareba sont ses secteurs nord-ouest, nord et est. Haig estime que la partie particulièrement basse, se trouvant entre les secteurs ouest et nord-ouest, ne peut être convenablement fortifiée[18]. Il décide donc d'y placer comme obstacle, trois rangées de chariots. Un autre secteur particulièrement vulnérable à son avis, est celui du nord où, à moins de 100 verges du périmètre, des fourrés et la surface ondulée d'une autre dépression peuvent servir à dissimuler une attaque. Il décide donc d'aménager des remblais de terre supplémentaires, aux angles de ce secteur, à l'extérieur du périmètre, pour y en assurer le flanquement, et d'y mettre en batterie les quatre canons de 9 livres derrière des embrasures dégagées dans les remblais, pour assurer un champ de tir vaste et flexible et ainsi permettre aux canons d'ouvrir le feu aussi bien en direction de l'est que du nord. Aucune attaque ne viendra du nord, aucune manoeuvre d'encerclement ne sera tentée et aucun feu de prairie comme celui allumé par les Métis au cours de l'après-midi ne menacera le camp, mais ces secteurs demeureront néanmoins les plus exposés et, potentiellement, les plus vulnérables.

A l'extérieur de la zareba, le long de son front ouest, deux lignes de trous de tirailleurs creusés par le 10e des grenadiers assurent à Middleton, avec l'enceinte de la zareba, une triple ligne de défense contre des attaques en provenance du cimetière. Une autre ligne de trous, sur le front sud, couvre la berge de la rivière, là où les fourrés sont le plus près du camp et d'où des tireurs embusqués harcèleront la force expéditionnaire durant les soirées du 9 et du 10. Toutefois, ces défenses ne seront jamais sérieusement menacées.

LA BATAILLE DE BATOCHE



50 Jour 1, 9 mai, 18 h. Les Métis et les Indiens embusqués derrière les fourrés le long de la rivière, harcèlent les forces de Middleton qui se replient à l'intérieur de la zareba. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

Vers 18 h 30, une nouvelle avance des Métis accompagne le repli graduel des troupes vers l'intérieur de la zareba: "ils furent suivis par quelques rebelles qui furent finalement repoussés par le feu nourri des hommes de la zareba."[19] La mitrailleuse Gatling sert à nouveau à couvrir la retraite. "Les rebelles, bien informés de notre repli, en profitèrent pour avancer à l'abri derrière la colline et firent feu du sommet de celle-ci sur la zareba en contrebas."[20] Les carabiniers de Winnipeg et le 10e des grenadiers royaux sont déployés pour contrer l'avance des Métis. "Nos pertes furent étonnamment faibles. Cela tenait sans doute à la mauvaise qualité des munitions de l'ennemi, au tir médiocre et trop hâtif des rebelles, aux nombreuses précautions de nos troupes et à la grâce de la Providence."[21]

Les Indiens et les Métis semblent croire que la force expéditionnaire est battue et ils se précipitent sur la zareba. Pendant ces minutes pénibles, alors que le camp est la cible de la fusillade nourrie des Métis, les soldats "se mirent en hâte quelque chose sous la dent"[22]. Après un repas frugal de biscuits et de thé fait avec l'eau alcaline de la mare (la seule façon de la rendre buvable), les compagnies vont consolider les défenses: "tous les hommes s'employèrent à creuser des tranchées du côté extérieur des chariots [...] aussi près que possible, autour de la zareba. Ils travaillèrent sans relâche pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'un remblai, avec une tranchée derrière, entoure entièrement la zareba."[23]

A la tombée du jour, vers les 19 h, le feu des Métis perd de son intensité pour se transformer en un tir intermittent à longue portée. Les soldats profitent du calme relatif qui s'installe pour se préparer à passer la nuit. Seuls les blessés sont autorisés à coucher sous la tente, les autres devant se contenter de dormir à la belle étoile.

> La nuit vint enfin mais, fatigués comme nous l'étions, elle fut accueillie sans grande satisfaction. Confinés dans notre camp, nous constiturions des cibles idéales pour les balles perdues [...] Les hommes tâchaient de se creuser des retranchements de fortune; les conducteurs des chariots, nerveux et effrayés, essayaient de calmer leurs bêtes tout aussi nerveuses; dans les tentes de l'infirmerie, les médecins s'affairaient à panser les blessures, à extraire les balles, etc. Les balles passaient au-dessus de nos têtes en sifflant, ricochant parfois tout près de nous. La nuit s'annonçait plus ou moins agréable, surtout lorsque l'on se souvenait qu'un des jeux favoris des Peaux-rouges était de semer la panique chez le bétail et les chevaux de l'adversaire. Les sabots pouvaient se révéler plus dangereux que les balles et, dans un espace aussi restreint, il n'y avait aucun moyen de se protéger contre des bêtes effrayées. Les événements de la nuit confirmèrent en bonne partie nos sombres pressentiments quoique nous évitâmes le pire, c'est-à-dire une ruée générale des bêtes. Peu, sinon aucun d'entre nous purent dormir pendant cinq heures consécutives, et la fusillade dura pratiquement toute la nuit.[24]

Vers les 22 h, on est parvenu à élever "un parapet assez convenable"[25]. Certains hommes passeront la nuit dans les tranchées. Un officier et des sentinelles montent la garde de chaque côté de la zareba. Les Midlanders et une compagnie des carabiniers de Winnipeg sont de piquet sur la berge de la rivière, "tirant de temps à autre une salve en direction des rives boisées"[26]. Les hommes tentent de trouver le sommeil, leur arme chargée à leur côté. Des balles siffleront toute la nuit dans le camp, "sans causer grand tort, sinon tuer deux chevaux et blesser deux grenadiers"[27].

A la fin de la première journée de combat à Batoche, Middleton et la force expéditionnaire se retranchent dans la zareba, hommes et bêtes entassés, pour y passer une nuit agitée. Les Métis et les Indiens, au contraire, savourent pratiquement la joie de la victoire. Comme Fourmond le fera remarquer, "on eut dit l'armée mise en fuite. Et la victoire gagnée par les métis qui alors poursuivit [sic] l'ennemi d'aussi près que pouvait le permettre le gatling gun."[28] Les Métis tiendront la zareba sous un tir irrégulier tout au long de la nuit, la plupart des balles étant tirées par les Indiens.

> [Une] Grosse gagne se sont assis. On tire des plans pour la soirée. [Les] Sauvages disaient on va les tirer ce soir dans leur camp, toute la nuit: vous autres vous travaillerez dans la journée, les métis. [Les] Métis disent oui. Au commencement de la veillée les sauvages ont commencé à tirer, sur le camp, une 10ne de minutes entre les coups, toute la nuit jusqu'au jour.[29]

Les prêtres réfugiés dans l'église, profitent "de la liberté que l'on avait après la retraite des soldats, pour sortir et avoir un peu d'air et des nouvelles"[30]. Ils remarquent au cours du premier jour que la force expéditionnaire semble mal préparée et désorganisée[31], mais aussi la pénurie de munitions qui sévit du côté des Métis: "on voyait les Sioux, rôder sur le champ laissé par les soldats [cherchant] les cartouches abandonnées ou perdues, s'approvisionnant ainsi pour le lendemain."[32] Les obus qui n'ont pas éclaté sont eux aussi récupérés: "Le fils de Michel Trottier ramasse un boulet, va au bas de la côte porter la poudre de dedans et ramasse des balles des soldats et va les faire fondre pour faire des balles pour [les] Métis."[33]

Les prêtres ont aussi l'impression que les Métis éprouvent un faux sentiment de sécurité en raison de la méthode de tir employée par la force expéditionnaire: "Les Métis [sont] souvent induits en erreur sur les morts des soldats par la manoeuvre qui fait coucher le premier rang quand le second tire."[34] Leur enthousiasme, suite à leur victoire apparente du 9, a dû diminuer quand ils ont appris qu'ils avaient tué beaucoup moins de soldats qu'ils ne l'avaient d'abord cru.

La résistance des Métis et des Indiens au cours de la première journée semble avoir momentanément stupéfié Middleton. Sa décision de déplacer son camp vers le front indique qu'il n'a pas perdu confiance dans la capacité de ses hommes à venir à bout des défenses de Batoche, mais au cours des jours suivants, il fera preuve d'une attitude prudente et réfléchie. Même après avoir pris connaissance de rapports indiquant que les Métis étaient moins nombreux que prévu et à court de munitions, il hésite à lancer d'emblée une offensive qui lui semble téméraire, malgré qu'il n'ait eu que deux tués et quelques blessés[35]. C'est cette même prudence qui le pousse, le soir du 9 mai, à dépêcher à nouveau une estafette à la station du télégraphe pour demander qu'on lui envoie des troupes supplémentaires. Middleton n'est toujours pas certain de la force des Métis et il ignore l'importance des renforts auxquels ceux-ci pourraient faire appel. En réalité, il se prépare à faire le siège partiel de Batoche.

10 ET 11 MAI: UN PLAN SE DESSINE

"Le matin du 10 mai, le sol était couvert de rosée mais les premières lueurs de l'aube annonçaient une journée magnifique."[1] L'absence d'une offensive majeure de part et d'autre, en ce dimanche, tient peut-être au respect réciproque du jour du Seigneur. Les soldats se lèvent avant l'aurore pour être prêts au cas où les Métis attaqueraient dès le lever du jour, mais leurs craintes ne se matérialiseront pas. "Ils déjeunèrent rapidement de biscuits, de bacon et de thé, puis le général attendit le rapport des éclaireurs qui s'étaient avancés jusqu'à l'orée du bois."[2] La journée débute doucement avec les soldats qui quittent le camp pour aller occuper les positions de la journée précédente. A un point environ à mi-chemin entre la zareba et le cimetière, bien en avant de la ligne de trous de tirailleurs aménagée la veille, les hommes de Middleton creusent une ligne de trous peu profonds, formant une demi-lune en travers de la route. Il sont incapables d'occuper à nouveau la crête de la mission car "l'ennemi, en grand nombre, occupait le terrain élevé, à proximité du cimetière ainsi que le terrain devant l'église. Les cris de guerre qu'on entendait portaient à croire qu'il s'y trouvait des Indiens et que ceux-ci avaient pris position à l'extrémité de la pointe de terre, en contrebas du cimetière."[3]

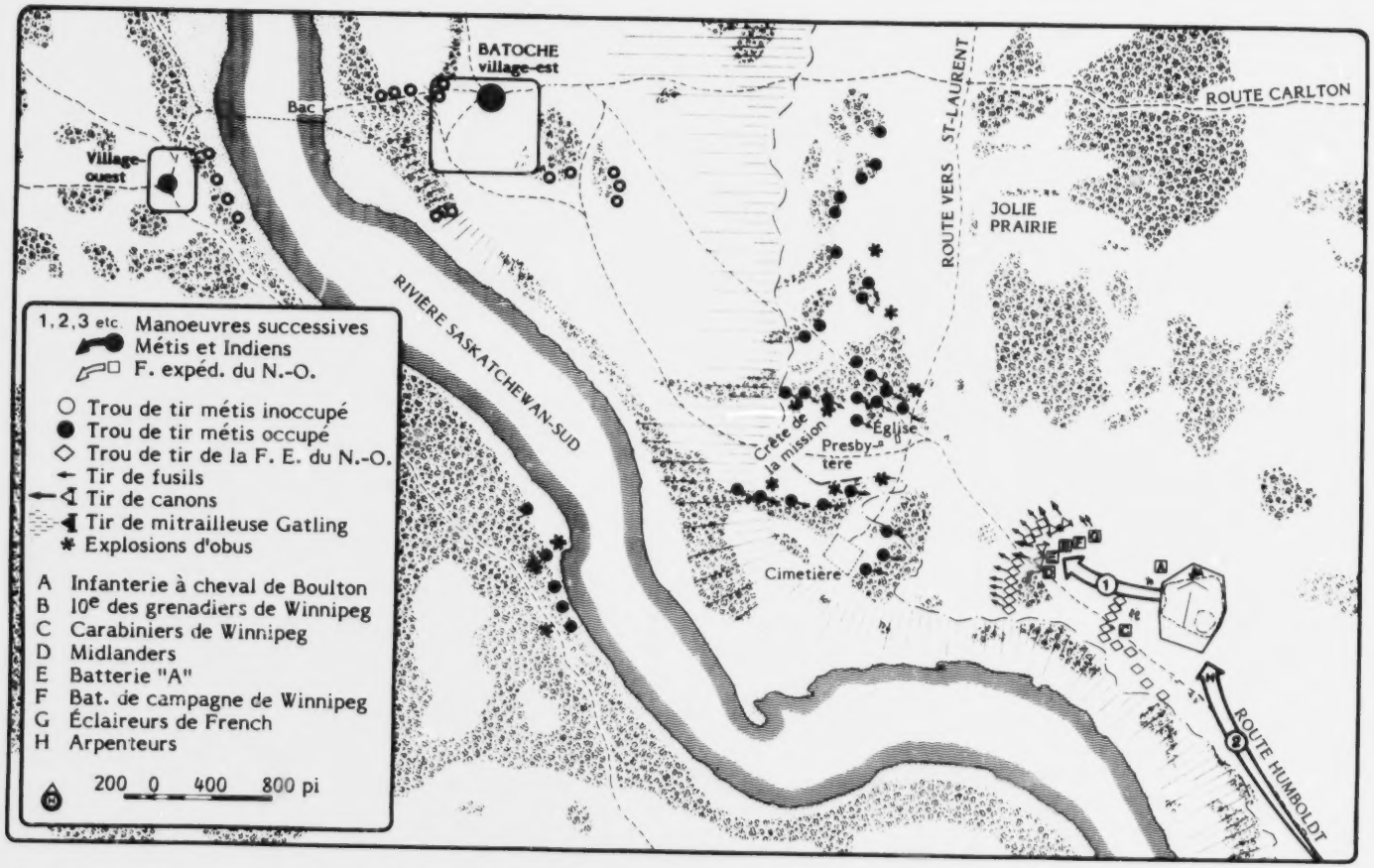
Middleton ne fait pas monter les Midlanders au front mais les emploie plutôt à améliorer les trous de tirailleurs de l'aile sud:

> Nous nous mîmes au travail armés de pioches et de pelles, mais nous fûmes souvent dérangés par les volées de balles provenant du front et parfois même du flanc droit, nous forçant à interrompre notre travail pour riposter. Nous nous mîmes à l'abri derrière nos retranchements inachevés et nous tirâmes sur les rebelles désespérés mais tenaces. Les choses continuèrent ainsi jusqu'à ce que nos trous fussent terminés. Heureusement, personne ne fut blessé pendant ces opérations. Les charretiers au nombre de 200 rendirent bientôt la zareba pratiquement imprenable, ayant passé la plus grande partie de la journée à amonceler un énorme remblai de terre. Si nous avions été poussés à bout, la force entière aurait pu s'y retrancher et tenir cette position contre l'ensemble des rebelles.[4]

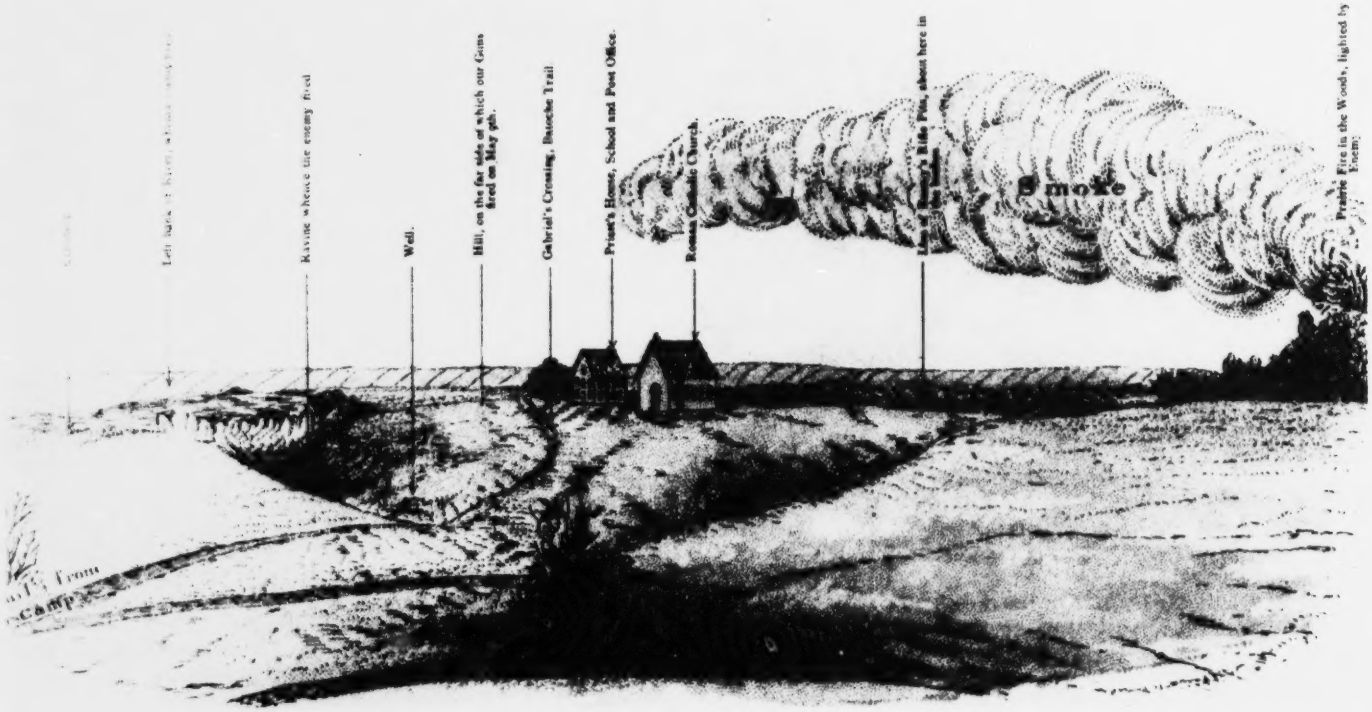
Haig, de nouveau chargé de renforcer la zareba, est toujours préoccupé par le secteur nord-ouest du périmètre qui est en contrebas. Les soldats qui occupent le terrain plus élevé, en arrière, sont toujours à découvert malgré les trois rangées de chariots qui protègent déjà cette position particulièrement vulnérable. Haig essaie donc d'y apporter des améliorations: "Nous tentâmes de renforcer notre parapet, nous coupâmes des arbres et élevâmes trois parados afin de protéger le camp du tir ennemi."[5] Deux parados en forme de "V" sont construits à l'extrémité nord tandis qu'un autre longe le centre de la zareba et couvre le sommet vers le bas. Des témoins affirmeront plus tard que ces parados avaient quatre à cinq pieds de hauteur[6]. (Aucun vestige de ces ouvrages ne subsiste de nos jours. Jean Caron a probablement nivelé l'aile sud et les aménagements intérieurs de la zareba quand il a recommencé à cultiver ce champ après la bataille. Les autres côtés de la zareba sont toujours en place étant donné qu'ils correspondaient exactement aux limites est et ouest du champ de Caron.)

Middleton veut occuper la journée à pilonner l'adversaire pour le démoraliser. Peu après 5 h du matin, il commence à faire donner du canon contre les positions que ses hommes avaient occupées la veille. En même temps, il "braque deux canons sur les maisons situées dans l'espèce de soucoupe le long de la rivière [sur la rive opposée]. Quelques rebelles se trouvant derrière les trois cabanes de bois rond au bord de la rivière, furent bientôt délogés par l'artillerie."[7] L'utilisation de l'artillerie pour démoraliser l'ennemi est expressément recommandée dans le *Soldier's Pocket-book*, publié en 1869; l'effet du tir d'artillerie sur le moral de l'ennemi "est

LA BATAILLE DE BATOCHE



51 Jour 2, 10 mai. Face aux Métis bien retranchés dans leurs trous de tirailleurs, les hommes de Middleton ne peuvent s'avancer qu'à mi-chemin entre la zareba et le cimetière. La force expéditionnaire passera la majeure partie de la journée à canonner la rive gauche de la rivière et les trous de tirailleurs des Métis près du cimetière. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)



52 Batoche: vue de la position vers laquelle se sont avancées les troupes, les 9, 10 et 11 mai 1885, par le capitaine Haig. (Canada, Parlement, Chambre des communes, *Documents de la session*, vol. 19, nº 5 [1886], p. 26.)

dévastateur, il terrifie plus qu'il ne tue"[8]. Middleton se rappellera plus tard "qu'au cours de la journée, la batterie 'A' s'exerça à tirer sur les maisons de la berge opposée et que deux canons de la batterie de Winnipeg pilonnèrent le cimetière et des trous de tirailleurs."[9] Les canons tirent d'une ligne de position située approximativement à mi-chemin entre la zareba et le cimetière.

A 8 h, Middleton ordonne aux Midlanders d'occuper l'aile gauche près de la rivière, alors que le 10e des grenadiers royaux occupe déjà le centre et l'aile droite du dispositif.

53 L'église et le presbytère de Batoche. Détail de "How the Royal Grenadiers got their Dinner before Batoche", *The Canadian Pictorial and Illustrated War News*, vol. I, nº 10, 6 juin 1885. Les secteurs densément boisés au centre, à gauche et derrière l'église offraient un couvert aux trous de tirailleurs des Métis. Ce dessin illustre probablement les combats du deuxième ou du troisième jour, étant donné que la force expéditionnaire n'avait pas encore atteint l'église ni le presbytère ces deux jours, mais s'était retranchée à peu près à mi-chemin entre la zareba et l'axe formé par ces deux bâtiments. (Glenbow Archives, Calgary, NA-1480-14.)

L'infanterie à cheval de Boulton a reçu l'ordre de prendre position en bordure du camp "pour protéger [...] le camp de toute attaque surprise (du nord-ouest)"[10]. Alors que l'infanterie doit se porter le plus loin possible vers l'avant, les combats se limitent en général à un tir de barrage de l'artillerie. Ce tir offre aux soldats, à plusieurs reprises, des possibilités de percée. Cependant, chaque fois qu'ils essaient d'en profiter, les Métis parviennent à contrecarrer leurs tentatives:

> les cabanes des rebelles, le long de la rivière, furent démolies dès 8 h 30 et les troupes reçurent l'ordre de se précipiter sur les maisons les plus imposantes derrière la falaise. Les hommes ne se furent pas sitôt regroupés sur la pente que les rebelles du côté ouest de la rivière surgirent et se mirent à tirer, plusieurs avec leurs Winchester à longue portée. Six ou sept volontaires furent touchés et les hommes reçurent l'ordre de se replier. Ce manège se répéta à deux ou trois reprises au cours de la journée.[11]

Au cours de l'après-midi, Middleton reçoit en renfort 50 hommes du corps des arpenteurs fédéraux ayant à leur tête le capitaine J.S. Dennis, "des hommes pour la plupart arpenteurs de profession qui étaient très compétents et utiles, et qui possédaient de bonnes montures."[12] Pendant ce temps, à Prince-Albert, Irvine de la Police à cheval du Nord-Ouest est prêt à marcher sur Batoche et à prendre ainsi à revers les Métis et les Indiens. Toutefois, Middleton n'ordonne pas la manoeuvre et semble se contenter d'attendre pour le moment.

L'après-midi, Middleton ordonne de creuser davantage les trous de tirailleurs de la demi-lune, immédiatement à l'ouest de la zareba. Ces trous serviront à couvrir le repli des troupes à la fin de la journée et ainsi, à empêcher les Métis et les Indiens de harceler dangereusement les soldats et de semer la confusion dans leurs rangs, comme ils l'ont fait la veille. Cette précaution se révélera efficace dans l'ensemble malgré quelques balles des Métis qui causeront certains dommages, particulièrement à la trousse de rasage du général: "Après que l'ennemi se fut replié, deux coups de feu tirés au hasard sur le camp causèrent, l'un la mort d'un cheval tandis que l'autre fracassa le miroir que j'avais placé sur un des chariots pendant que je me rasais; puis, on n'entendit plus rien du reste de la nuit."[13] Middleton aime adopter une attitude désinvolte devant le feu de l'ennemi. Il avait employé le même ton pour décrire l'incident de la balle de Dumont qui avait transpercé son calot au ruisseau au Poisson.

A 18 h, les troupes se replient sous la plus vive fusillade

54 Des membres du corps des éclaireurs des arpenteurs fédéraux. Ce corps d'éclaireurs avait été formé avec des arpenteurs qui travaillaient déjà dans les territoires au moment du déclenchement de la rébellion. Le seul équipement que leur fournira l'armée sera des carabines Winchester, des munitions et des musettes. (Saskatchewan Archives Board, S-B 5767.)

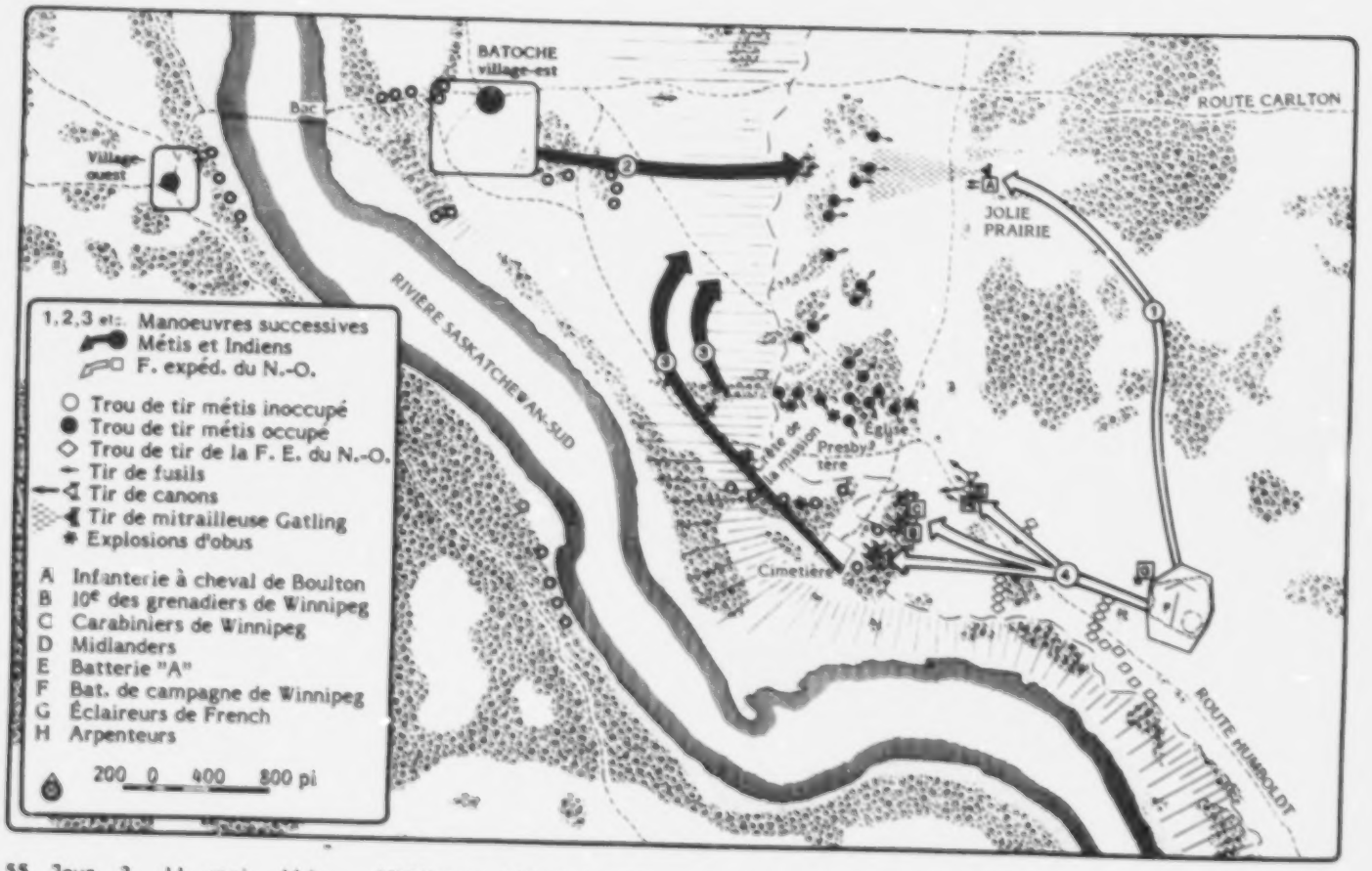
de la journée. Leurs poursuivants sont tenus à distance par un tir de couverture provenant des trous de tirailleurs à l'ouest, tout près de la zareba. Un service religieux célébré par le révérend Gordon, arrivé de Winnipeg dans le courant de l'après-midi, semble relever le moral des troupes. "Le repli [...] sous le feu nourri de l'ennemi [...] eut lieu pendant le sermon du révérend. Le vacarme le força à élever la voix, ce qui rendit ses paroles beaucoup plus impressionnantes."[14] Les combattants métis ne peuvent compter sur un tel appui de leur clergé.

La soirée du 10 est plus tranquille que celle de la veille. Middleton croit que ses hommes ont acquis l'expérience nécessaire pour lancer une attaque générale contre Batoche, bien que pour certains d'entre eux, l'objectif du général est "d'affamer les rebelles"[15].

Le père Fourmond résumera ainsi les activités de la journée vues du côté des Métis:

> Les soldats de Middleton ménageaient leurs coups. Ils ne tiraient que pour riposter. On pensa qu'il leur en coûtait de profaner le repos du Dimanche. Les gens de Riel au contraire semblaient se forcer de montrer leur ardeur pour la nouvelle religion, ne reconnaissant plus la sainteté de ce jour. On les vit creuser des trous en divers endroits autour du coteau, afin d'empêcher l'artillerie de prendre les positions avancées qu'elle occupait la veille. On ne s'approcha pas aussi près ce

LA BATAILLE DE BATOCHE



55 Jour 3, 11 mai, 11 h. Middleton effectue une reconnaissance de la Jolie Prairie. Les Métis quittent leurs trous de tirailleurs près de l'église et du presbytère pour faire mouvement vers le nord, où une brève fusillade éclate. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

jour que la veille. On ne s'aperçut pas qu'il y eut des blessés ce jour là.[16]

Le 11 mai, Middleton semble de plus en plus impatient d'engager directement le combat mais il adopte néanmoins une attitude prudente. Il passe la plus grande partie de la journée à étudier toutes les possibilités d'une attaque massive et ses reconnaissances provoquent une escalade des combats.

L'intérêt du général se porte sur une prairie dégagée, immédiatement au nord de la zareba. Ce secteur qui surplombe le village de Batoche est connu des Métis sous le nom de la "Jolie Prairie". Vers 10 h du matin, Middleton, accompagné du capitaine Howard et de sa mitrailleuse Gatling et de l'infanterie à cheval de Boulton, fait mouvement vers le nord à travers un terrain marécageux, protégé par les fourrés qui longent le côté nord de la zareba. Ils parviennent à une plaine de forme irrégulière d'environ "deux milles de long et 100 verges de large dans sa partie la plus large, traversée d'une sorte de crête et de vallonnements."[17] Le groupe se déplaçant attire le feu sporadique ces tireurs embusqués dans les trous de tirailleurs le long de la crête. Middleton ordonne de riposter par deux ou trois rafales de Gatling en direction des trous. Poursuivant sa route vers le nord, le détachement donne la chasse à deux hommes à cheval traversant la prairie. Les soldats ne réussissent pas à les capturer mais ils mettent la main sur un autre homme errant non armé. On apprendra plus tard que c'était un homme de Riel qui venait de quitter les fourrés. "Nous capturâmes également du bétail et des poneys que nous ramenâmes au camp", et avant de quitter le secteur "nous mîmes le feu à quelques cabanes où l'ennemi aurait pu s'abriter si des opérations s'étaient déroulées ici."[18]

Middleton, qui a déjà reçu des renseignements à l'effet que les Métis sont à court de munitions, peut aussi se rendre

56 Philippe Chamberland, vers 1885. Canadien français de Bellevue (aujourd'hui en Saskatchewan), il fit le coup de feu dans les trous de tirailleurs à Batoche et fut, pendant un certain temps, le cuisinier des conseillers métis. (Avec la permission de Gérard Chamberland.)

compte que leurs forces sont de plus en plus dispersées. Il voit aussi en les observant à la jumelle, "qu'ils avaient aménagé une suite de trous de tirailleurs à l'orée de ce bois et qu'un certain nombre de Métis couraient à travers le bois et disparaissaient dans les trous. Ils s'attendaient certainement à une attaque de ce côté."[19] Il est clair que les Métis ont réagi à la manoeuvre du général en déplaçant des hommes en position au cimetière et à la crête de la mission, vers la partie nord de leurs lignes, là où la force expéditionnaire "fut soumise à une vive attaque"[20]. Il semble aussi que les Métis ne soient pas certains du nombre d'hommes que Middleton peut déployer dans son déplacement vers le nord, en raison des fourrés qui masquent le mouvement de ses troupes.

D'autres indices confirment le fait que les Métis ont suivi le mouvement de la Gatling vers le nord. Lorsque Middleton rentre au camp, il constate que son infanterie a pu regagner une partie du terrain qu'elle avait brièvement occupé pendant la première journée: "Un détachement de Midlanders, sous les ordres du colonel Williams, profitant d'une accalmie du tir des Indiens, se lança vaillamment à l'attaque de leur position en contrebas du cimetière. Les Indiens déguerpirent, laissant derrière eux quelques couvertures et un mannequin qu'ils avaient utilisé pour attirer le feu des soldats."[21] L'artillerie, profitant de l'avance de l'infanterie, occupe à nouveau les environs du cimetière et ouvre le feu sur les maisons, sur l'autre rive, "où l'on observa que les obus avaient jeté la consternation parmi les rebelles qui s'enfuirent loin au-delà de la portée de nos armes, ne pensant plus à tirer avec leurs fusils à longue portée qui nous causaient bien des ennuis."[22]

A la fin de la journée, il est clair aux yeux du général, que les ressources des Métis et des Indiens sont de plus en plus épuisées. Par ailleurs, il croit que ses hommes "s'étaient adaptés de mieux en mieux à cette sorte de guerre."[23] Le plan pour la bataille finale du lendemain prend forme dans sa tête. Les Métis ne harcèlent pratiquement pas la force expéditionnaire pendant qu'elle se replie pour la nuit et aucune balle n'est tirée contre le camp au cours de la soirée. Tard ce soir-là, Middleton prend sa décision: "Nos hommes manifestaient de plus en plus de cran et j'en ai conclu que le temps était venu de nous lancer dans une attaque décisive."[24]

12 MAI: LA JOURNÉE DÉCISIVE

Le plan du général est simple et direct: convaincu que les Métis et les Indiens suivront la manoeuvre de la mitrailleuse Gatling, Middleton simulera à nouveau une attaque à partir de la Jolie Prairie pendant que la véritable attaque sera lancée à l'aile gauche par la brigade de van Straubenzie. Le lieutenant-colonel devra avancer à la tête de ses forces depuis les positions qu'elles occupent, jusqu'au cimetière et de là, "dès qu'il nous savait bien engagés, il devait faire mouvement et, après avoir repris les positions qu'il occupait hier, il devait avancer vers le village."[1]

Pour exécuter sa manoeuvre de diversion, Middleton compte sur l'infanterie à cheval de Boulton, les arpenteurs du capitaine Dennis, les éclaireurs de French (au total, environ 150 cavaliers), un canon de la batterie "A" commandé par le capitaine Drury et la mitrailleuse Gatling sous les ordres du lieutenant Rivers accompagné par le capitaine Howard[2]. Une fois rendus à la Jolie Prairie et tandis que le canon de 9 livres est mis en batterie, les arpenteurs mettent pied à terre et se préparent à avancer en tirailleurs. La mitrailleuse Gatling prend position au nord et Middleton avance à moins de 400 verges des trous des Métis afin de commander l'avance des arpenteurs. Le reste de l'infanterie reste à couvert derrière les arpenteurs.

> Selon toute évidence, les rebelles nous attendaient car, à peine avions-nous avancé de quelques verges, qu'ils aperçurent quelques-uns d'entre nous sur les hauteurs. Une volée de balles atteignit nos rangs, ce qui nous fit nous écraser au sol, la tête dans les broussailles. L'un d'entre nous, le malheureux Kippen, ne devait jamais se relever; il avait été atteint à la tête.[3]

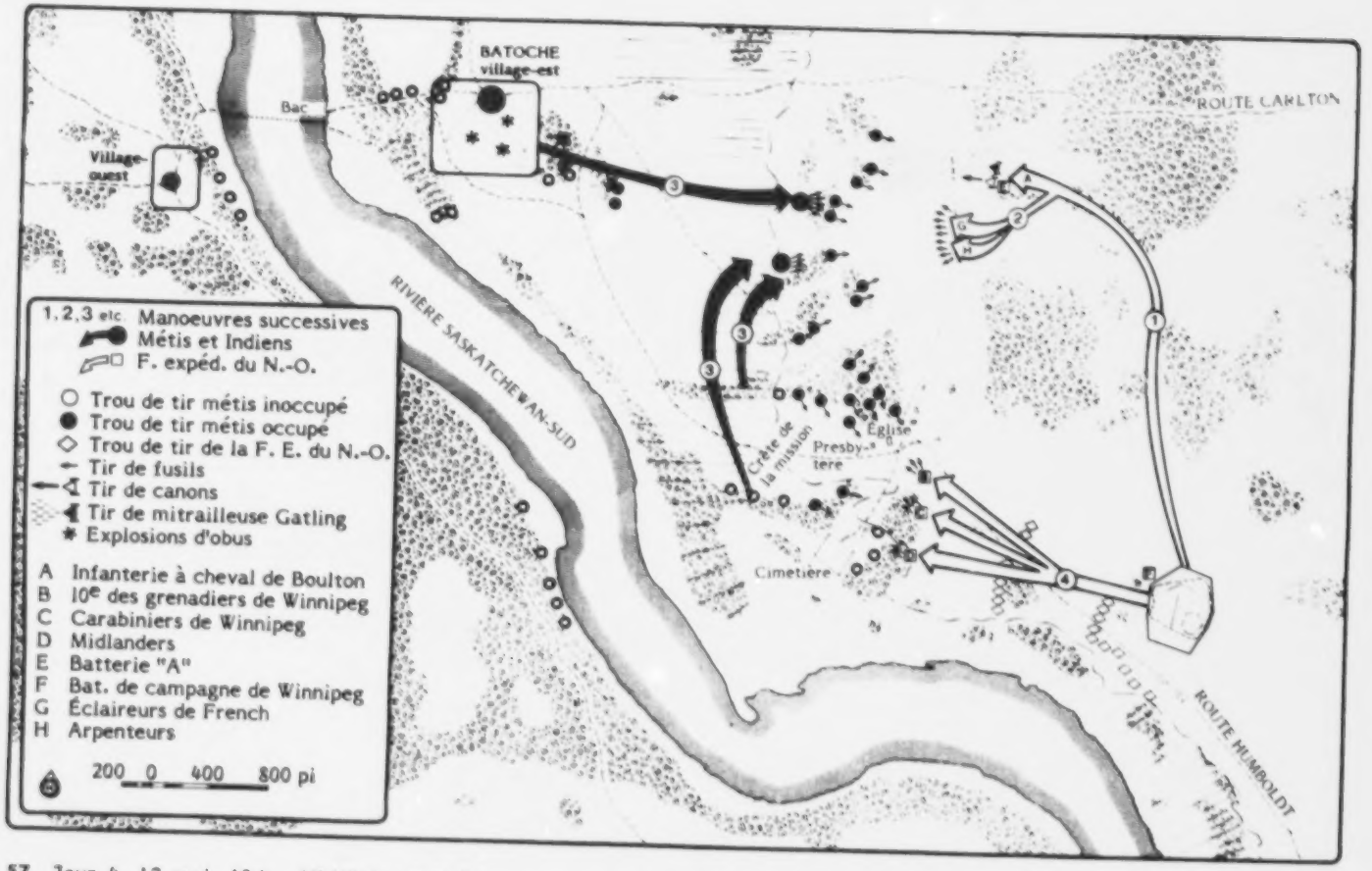
Le canon de 9 livres et la Gatling ouvrent le feu et il s'ensuit une brève mais violente fusillade. Les Métis s'attendaient vraisemblablement à une attaque importante à cet endroit. Middleton peut être satisfait: sa tactique a réussi.

Au moment où la Gatling se prépare à prendre position plus au nord, Middleton aperçoit un homme qui s'avance vers lui en brandissant un drapeau blanc. Il s'agit d'Astley, un arpenteur fait prisonnier par Riel peu de temps après la bataille du lac aux Canards, "qui arrivait des lignes métisses, porteur d'une lettre de la main de Riel qui était semblait-il très agité. Il disait dans sa lettre, en faisant apparemment référence à notre bombardement des maisons, que si je massacrais les femmes et les enfants, les Métis n'hésiteraient pas à massacrer leurs prisonniers."[4] Le général répond qu'il n'a aucune intention de blesser délibérément les femmes et les enfants et suggère de les mettre à l'abri dans une maison identifiée par un drapeau blanc. Astley repart en direction du quartier général des Métis, avec la réponse de Middleton.

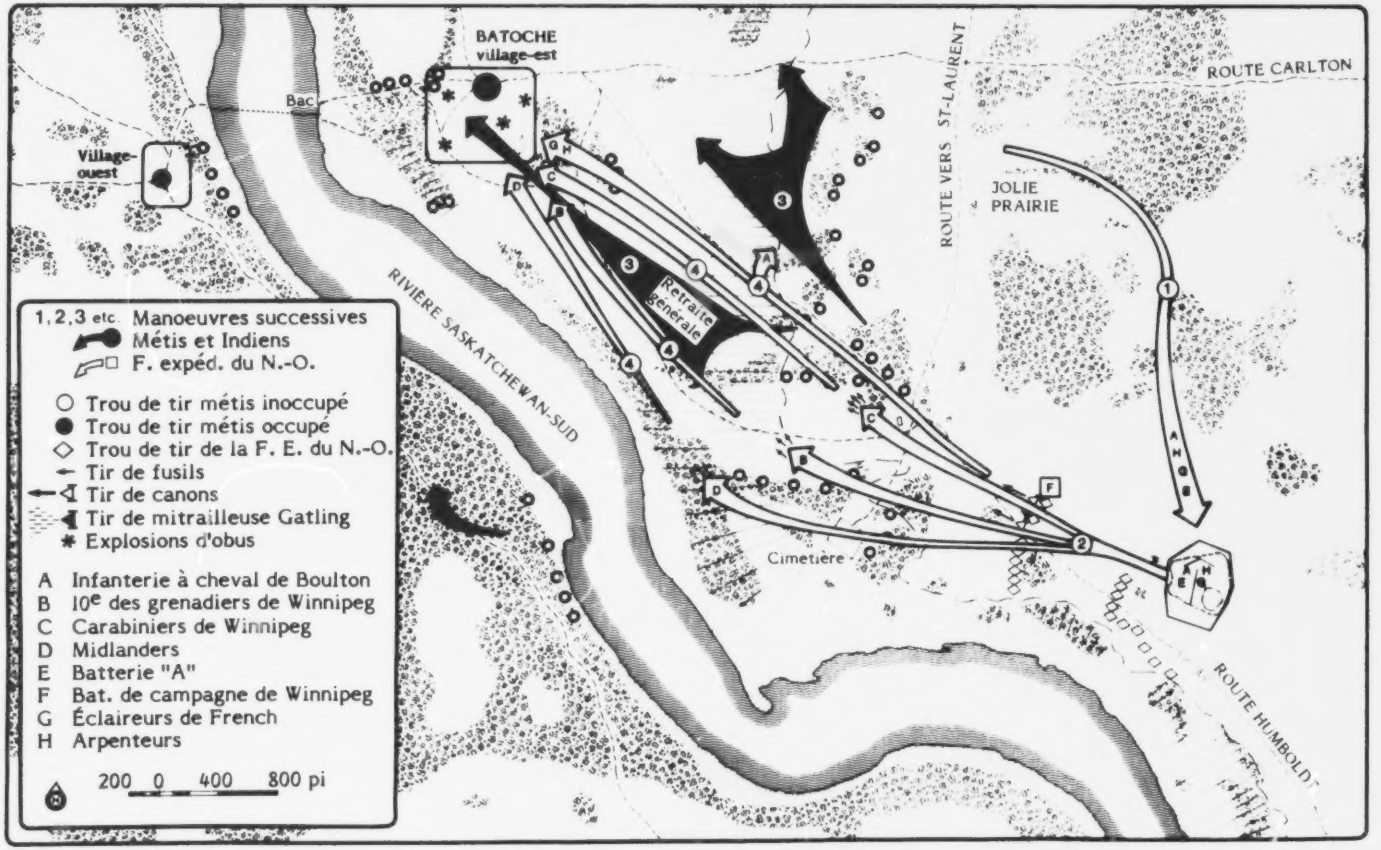
Il est alors 11 h 30 et le général est prêt à se replier vers son camp. Son déploiement de troupe semble avoir semé la confusion parmi les Métis: "nous restâmes pendant un moment hors de vue des rebelles, ne leur laissant voir, de temps en temps, qu'un ou deux cavaliers pour les embrouiller, ce qui déclenchait inévitablement une fusillade de leur part."[5] Les soldats retournent au camp n'ayant perdu qu'un seul homme au cours de ce qui devait être une offensive générale des hommes de Middleton et de van Straubenzie contre les Métis et les Indiens.

Au cours de l'avant-midi, van Straubenzie avait ordonné à ses Midlanders et à ses grenadiers de se tenir prêts pour une attaque de l'aile gauche dès qu'ils entendraient la fusillade au nord. Toutefois, un fort vent d'est empêcha quiconque d'entendre le bruit du canon ou des fusils du contingent sous les ordres de Middleton. Lorsque le général revient vers l'aile gauche, van Straubenzie replie ses hommes légèrement. Middleton est furieux d'apprendre qu'aucune attaque n'a été lancée. "Je crois bien que j'ai perdu la tête et mon sang-froid à cette occasion."[6] Toutefois, Middleton affirmera par la suite qu'il avait été heureux que cette attaque ait avorté

LA BATAILLE DE BATOCHE



57 Jour 4, 12 mai, 10 h. Middleton fait à nouveau mouvement vers la Jolie Prairie. Les troupes commandées par le colonel van Straubenzie devaient attaquer par le sud le flanc affaibli des Métis mais, en raison d'un fort vent contraire, van Straubenzie n'entendra pas les canons de Middleton et ne lancera pas son attaque. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)



58 Jour 4, 12 mai, début de l'après-midi. L'attaque prévue a échoué mais l'abandon des trous autour de l'église par les Métis qui se sont portés du côté nord, affaiblit suffisamment le front sud pour permettre à la force expéditionnaire d'effectuer une percée jusqu'au village où aura lieu la bataille finale. (Carte: B. Richard et D. Kappler.)

"car, je crois bien que le silence absolu et l'absence de tir de mon flanc gauche ne firent que renforcer la conviction de l'ennemi à l'effet que j'allais lancer mon attaque à partir de la prairie."[7] Les grenadiers et les Midlanders viennent à peine de terminer leur repas, "mastiquant ces rondelles à l'épreuve des balles, faites d'une mixture indescriptible et connues sous le nom de biscuits du gouvernement"[8]. Et, pendant que Middleton prend son propre repas, il donne à van Straubenzie l'ordre plutôt vague de "les faire avancer aussi loin que bon lui semblait"[9]. Cet ordre signifie peut-être simplement d'envoyer les hommes réoccuper les positions qu'ils tenaient au cours de l'avant-midi, mais il peut être interprété également comme le signal d'une avance générale contre les positions des Métis.

Les Métis sont maintenant désespérément à court de munitions et de combattants. Alors que Riel pouvait compter au début sur 250 à 300 hommes, ils seront à peine 50 ou 60 à prendre part aux combats de la bataille finale. Pis encore, de ce nombre, à peine une quarantaine sont armés de carabines, "le reste avaient des fusils à canard (deux coups)"[10]. Certains en seront réduits à tirer des clous après avoir épuisé toutes les balles qu'ils avaient pu récupérer sur le champ de bataille.

De plus, les Métis sont désorientés par les événements qui surviennent sur le champ de bataille. Plusieurs croient que la paix vient d'être conclue et qu'un cessez-le-feu a été proclamé lorsque Middleton retire ses hommes de la Jolie Prairie au cours de l'avant-midi: "Le canon arrête et Champagne se sauve et dit c'est la paix [...] Les Métis se lèvent, s'assient sur le bord des trous [...] puis se relèvent et se retirent au camp des familles, une douzaine environ pensant que c'était la paix."[11] Il s'agit en fait d'une terrible méprise:

> On était à se laver, quand Gabriel vient nous renvoyer aux trous du vieux chemin [celui qui mène à Saint-Laurent] — [plusieurs] s'y sont rendus, et [ont entendu un] grand bruit dans le camp et [des] coups de fusil — 10 minutes plus tard, [c'était] la bataille générale. Quand la bataille recommence, il y en avait 18 qui tenaient bon, et plusieurs se sauvaient un à un quand ils avaient une chance.[12]

Le désarroi qui règne alors dans les rangs des Métis est nettement plus grand qu'on ne le soupçonne au début[13]. L'attaque finale de la force expéditionnaire est décisive, même de l'avis des Métis:

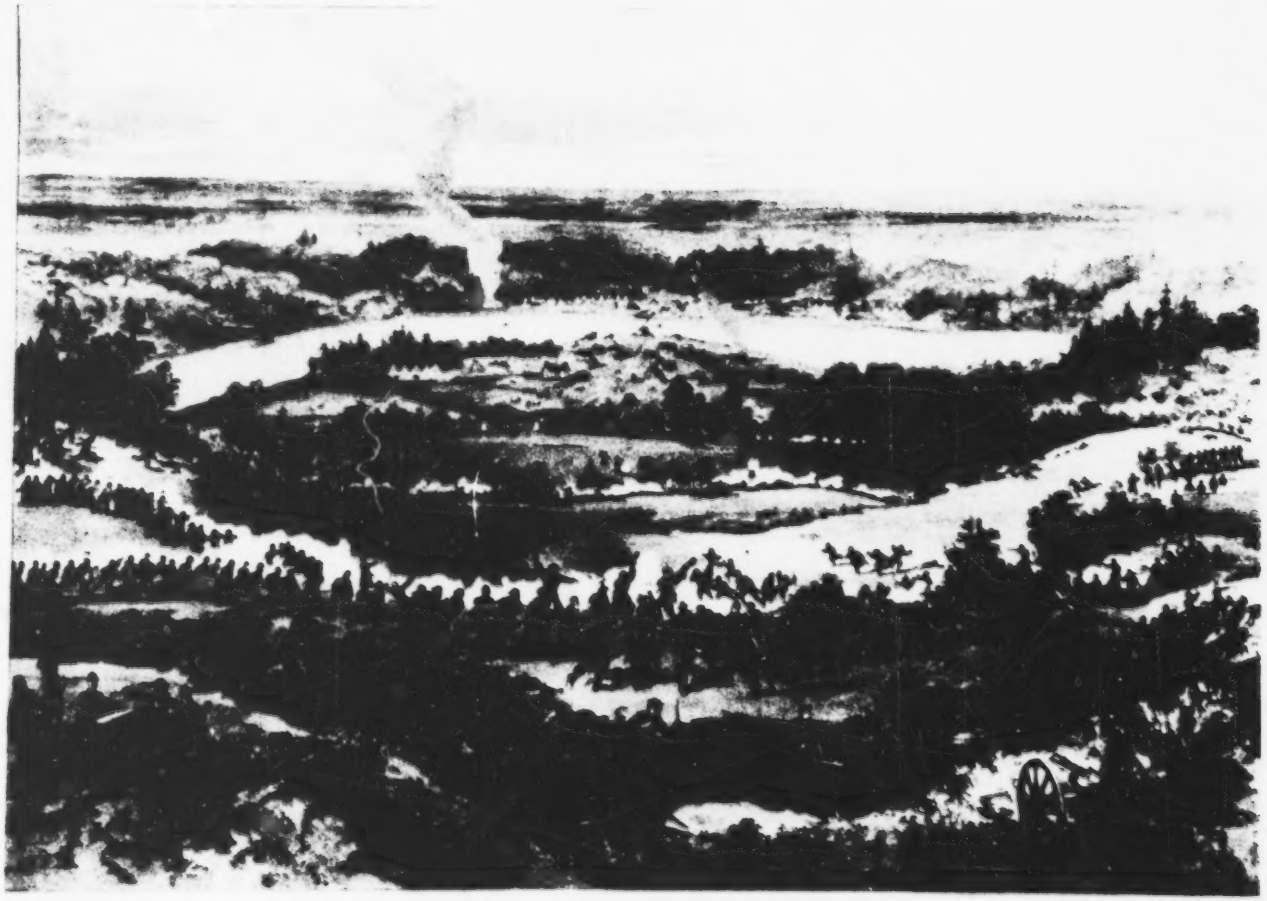
> On voit l'armée déboucher de tous côtés en ordre de bataille. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout à la fois. Avec un ordre et [une] détermination, une rapidité de mouvement que nous n'avions pas vus les autres jours. Du premier coup d'oeil, on comprit que l'heure décisive était venue; que c'en était fait de Batoche.[14]

Les Métis demandent à Riel d'accomplir le miracle promis, mais il n'y parvient pas.

> "Fais ton miracle maintenant, c'est le temps." Riel se met à genoux, lève les bras en croix et se met à prier. Puis à dire: "Nos gens, 3 fois ensemble, nous allons dire bien haut: "Mon Dieu, ayez pitié de nous." Tout le monde se met à genoux et dit la prière. Puis Riel continue. "Mon Dieu, arrêtez ces gens là, écrasez les" et le miracle ne se faisait pas. Riel appelle deux hommes pour lui soutenir les bras. Patrice, un genou en terre, tenant son fusil, lui dit d'appuyer sa main sur son épaule. Riel continue sa prière, mais bientôt (les balles des soldats viennent pressées et dangereusements [sic]). Riel descend, dans le fond de la coulée; Élie Dumont l'avait entendu se lamenter au bon Dieu et a vu Patrice Tourond supporter sa main.[15]

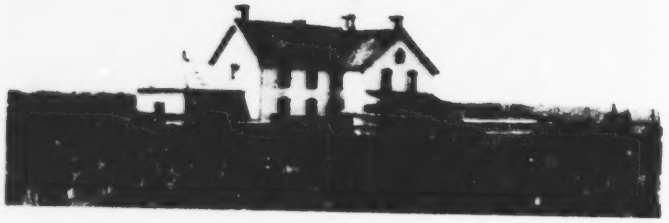
De nombreuses versions contradictoires circuleront par la suite sur ce qui s'est passé exactement après que Middleton eut dit à van Straubenzie d'avancer "aussi loin que bon lui semblait" et quant à savoir qui avait ordonné la charge qui suivit. Une grande partie de la controverse sera engendrée par ceux qui chercheront à mousser leur gloire personnelle et ceux qui manifesteront de la haine ou de l'admiration à l'égard de Middleton. Une des versions donnera le crédit de la charge finale au colonel Williams:

> un des Midlanders qui descendait le versant de la colline près du cimetière fut abattu par une rafale tirée de la rive gauche de la rivière et les brancardiers qui tentaient de l'atteindre furent, eux aussi, la cible



59 La prise de Batoche. Cette vision très romancée de la scène reflète l'intention de l'artiste de représenter la bataille comme une lutte épique. (Archives publiques du Canada, C-55581.)

60 Le capitaine John French et une partie de ses hommes. Ancien inspecteur de la Police à cheval du Nord-Ouest, le capitaine French formera une unité avec des hommes recrutés dans la région de Qu'Appelle, dans l'actuelle province de la Saskatchewan, pour servir de guides et d'éclaireurs aux troupes de Middleton. (Archives publiques du Canada, C-18942.)



61 La maison de "Batoche". (Saskatchewan Archives Board, R-A 5634[1].)

> des Métis. Ceci sembla rendre les hommes furieux et leurs officiers se rendirent compte qu'ils ne pourraient les retenir plus longtemps. En conséquence, le colonel Williams décida de charger avec seulement deux compagnies de Midlanders, en comptant sur l'appui du 90e [des carabiniers de Winnipeg] et des grenadiers.[16]

Le lieutenant-colonel Denison, qui ne participera pas à la bataille mais qui demeurera à Humboldt pendant les combats, affirmera lui aussi, par la suite, que Williams avait commandé la charge finale. D'après le capitaine Peters de la batterie "A", c'était van Straubenzie qui avait commandé la charge, tandis que Boulton inclinera plutôt à donner à Middleton et à van Straubenzie le crédit de la série d'ordres qui aboutiront à la charge finale[17].

La description que le général fera des événements suggère que la percée s'est produite de manière fortuite, sans que l'ordre d'avancer eut été réellement donné.

> Après leur repas, les hommes reçurent l'ordre de prendre leurs anciennes positions et de presser le pas. Deux compagnies de Midlanders totalisant 60 hommes [...] se déployèrent sur le flanc gauche et s'avancèrent jusqu'au cimetière tandis que les grenadiers, forts de 200 hommes [...] prolongèrent le front à droite de l'église, appuyés par le 90e [des carabiniers de Winnipeg]. Les Midlanders et les grenadiers commandés par les lieutenants-colonels Williams et Grassett, eux-mêmes sous les ordres du lieutenant-colonel Straubenzie commandant de la brigade, s'élancèrent en criant et repoussèrent l'ennemi hors des trous devant le cimetière et le ravin à droite, nettoyant ainsi l'angle du coude de la rivière.[18]

Une théorie suggère que la ligne de progression devait nécessairement suivre la courbe de la rivière pour garder l'ensemble des troupes à une distance égale des trous de tirailleurs sur toute la longueur du front. L'extrémité de l'aile gauche se devait donc d'être un peu en avant. Lorsque les éléments de cette extrémité se mettent en marche pour exécuter la manoeuvre, ils ne rencontrent à peu près pas de résistance, probablement parce que la plupart des trous de tirailleurs devant eux sont soit déserts, soit très faiblement défendus, les Métis s'étant redéployés au nord en prévision de l'attaque générale qui, croyaient-ils, devait venir de cette direction. Les forces à l'extrémité de l'aile gauche sont de plus en plus confiantes devant la faible résistance que leur oppose l'ennemi et leur élan prend rapidement l'allure d'une course. Voyant cela, l'ensemble du front suit le mouvement:

> Les hommes s'abattirent sur les rebelles avec l'ardeur de bachi-bouzouks, en poussant des hourras; les Midlanders étant à gauche, les grenadiers au centre et le 90e à droite. L'avance déferla en un mouvement tournant de sorte qu'en quelques minutes, le front d'attaque fit un angle droit par rapport à la position de départ. Les hommes, satisfaits et réjouis, poussaient des hourras et l'enthousiasme était à son comble. Rien n'aurait pu arrêter le rythme, la force et la détermination acharnée des hommes.[19]

Au moment même où Middleton entend les cris de triomphe de ses soldats qui viennent de franchir la première ligne de trous de tirailleurs, Astley, le messager de Riel, réapparaît avec une missive de celui-ci: "Général, -- Votre réponse diligente à mon message prouve que j'ai bien fait de faire appel à votre humanité. Nous allons rassembler nos familles en un endroit et dès que cela sera fait, nous vous le ferons savoir."[20] L'enveloppe contient un autre message qui dénote un état d'esprit plus agité: "Je n'aime pas la guerre et si vous ne vous repliez pas et que vous refusez une rencontre, la question demeure en ce qui concerne le sort des prisonniers."[21] Middleton ne tient pas compte de ces messages: "évidemment, je ne répondis pas à ces messages"[22].

Bientôt, l'avance des Midlanders, des grenadiers et des carabiniers est appuyée par des hommes dépêchés par Middleton pour prolonger le front du côté droit. Ainsi, un canon de la batterie "A" et les éclaireurs de French se joignent à l'offensive. L'infanterie à cheval de Boulton attaque encore plus à droite et les arpenteurs viennent compléter la ligne d'attaque en flanquant les hommes de Boulton à l'extrémité droite. L'artillerie pilonne désormais aussi bien le village que les trous de tirailleurs de l'autre côté de la rivière. Les Métis ripostent en concentrant leur tir sur les Midlanders qui sont les plus près de la rivière. Au même moment, les canons de la batterie de campagne de Winnipeg et la mitrailleuse Gatling qui ont pris position au centre droit du front, ouvrent le feu contre le village.

Les troupes de Middleton, "leurs officiers en tête"[23], font face à une vive résistance tandis qu'elles dévalent les pentes en direction du village. "Au moment où nous lançâmes l'attaque, l'ennemi déclencha une vive fusillade, mais je crois qu'aucun de nos hommes ne fut touché avant que nous n'atteignîmes les fourrés. Rendus à cet endroit, plusieurs hommes furent blessés."[24]

> Tandis que nous nous frayions un chemin à travers des broussailles particulièrement denses et que nous sautions par-dessus des trous de tirailleurs, [le soldat Fitch] fut touché à la poitrine et au coin de l'oeil. Il s'effondra en poussant un râle et mourut sans prononcer un mot [...] Je fus pris de nausée lorsque je le vis tomber. Je fus alors atteint au bras droit mais je ne tombai point. Me sachant hors d'état de combattre, je m'aplatis au sol pour me protéger des nombreuses balles qui sifflaient et y demeurai jusqu'à ce que j'eus été dépassé par mes camarades [...] Certains d'entre eux furent touchés au même moment en pénétrant dans les fourrés. L'artillerie n'ouvrit le feu qu'après que nous eûmes atteint les broussailles. Lorsque nos hommes parvinrent aux trous de tirailleurs, il trouvèrent dans certains des rebelles qui n'avaient pas eu le temps de fuir.[25]

Le capitaine French est tué pendant que ses hommes repoussent les Métis et les Indiens hors du village. Le 10e des grenadiers, les Midlanders et les éclaireurs de French sont les premiers à atteindre le village. Tandis qu'ils se rendent maîtres des magasins de la place, ils aperçoivent la maison isolée de "Batoche" à 100 mètres du village. La maison est prise d'assaut et French se précipite à l'étage dans l'espoir de faire feu sur les Métis qui battent en retraite. En se montrant à la fenêtre, il est atteint d'une balle tirée par un dénommé Ross, un vieux sang-mêlé français, qui est immédiatement abattu alors qu'il se retourne pour s'enfuir[26].

La bataille est désormais terminée: "on n'entendait plus qu'un tir décousu à longue distance que l'on fit rapidement taire par deux ou trois détachements dépêchés dans diverses directions."[27] Middleton ordonne de déplacer le camp vers l'avant: "J'envoyai chercher des couvertures et de la nourriture et fit bivouaquer mes troupes dans les maisons du village ou à leur proximité, en ayant toutefois pris la précaution de renvoyer à l'arrière les éclaireurs et un canon de la batterie "A" pour renforcer la garde que j'avais laissée toute la journée à l'intérieur de la zareba sous les ordres du lieutenant-colonel Boswell."[28]

Les prisonniers des Métis sont libérés. Environ 25 hommes étaient confinés dans une cave depuis le 10 mars, une pièce de bois coincée entre le plafond et la trappe du plancher, empêchant toute possibilité d'évasion[29]. Ces prisonniers sont des habitants de la place et des employés du gouvernement détenus comme otages, et même certains des propres hommes de Riel en qui il avait perdu confiance et qu'il gardait peut-être dans l'espoir de s'en servir comme monnaie d'échange pour négocier une entente.

> Les prisonniers libérés de la maison de Batoche portaient tous la marque profonde des sévices qu'ils avaient endurés au cours de leur détention. Leurs traits tirés et leurs visages émaciés étaient les preuves indiscutables des tourments tant mentaux que physiques dont ils avaient souffert. On pouvait aisément les distinguer parmi les nombreux civils du camp et il était émouvant de voir leur empressement à serrer les mains des connaissances que le hasard leur faisait rencontrer. L'un d'eux était tellement heureux d'avoir été libéré, qu'il serrait la main de tous ceux qu'il croisait. Les maigres rations, la réclusion rigoureuse dans laquelle ils avaient été tenus et l'angoisse terrible de ne pas savoir quand viendrait leur dernière heure, avaient fait leur oeuvre; des semaines de soins seront nécessaires pour que leur organisme recouvre son tonus original. Chacun s'accordait à dire qu'ils auraient perdu la raison si leur emprisonnement s'était poursuivi quelques jours de plus.[30]

Les prisonniers capturés au cours du combat ainsi que les femmes et les enfants des Métis, sont dans un état tout aussi pitoyable. La crainte de la canonnade les a poussés à chercher refuge sur les berges de la rivière, où "ils ont creusé des fosses de dix, quinze ou vingt pieds de longueur sur cinq ou six pieds de largeur et quatre à cinq pieds de profondeur, qu'ils ont soigneusement recouvertes d'arbres, de broussailles et de terre. Au cours des quatre jours que dura la bataille,

les familles des Métis y vécurent, y mangèrent et y dormirent comme elles le purent."[31]

Les dommages aux propriétés sont considérables, tant en raison de l'occupation des Métis que du feu de l'artillerie. Les Métis ont laissé la maison de "Batoche" dans un désordre indescriptible, tandis que le magasin de Walters & Baker n'est plus "qu'une ruine témoignant du pouvoir de destruction de l'artillerie utilisée au cours de la bataille"[32]. A son retour au village, Georges Fisher trouve son magasin criblé de balles autant à l'intérieur qu'à l'extérieur et les fenêtres et les volets en mille morceaux[33]. De plus, des scènes de pillage auront lieu pendant la journée du 12 et le jour suivant:

> comme il était impossible de faire respecter les interdictions [de piller] que le général avait décrétées avant la bataille, on décida de fermer les yeux. Certains hommes ayant besoin de linge de corps, de cirage à chaussures, de peignes, etc., ces articles disparurent rapidement. On monta bien sûr la garde aux magasins, mais Dieu sait comment, toutes sortes d'articles disparurent. Des malles furent vidées et leur contenu emporté comme souvenir de guerre. On trouva les documents d'État des rebelles dans leur salle du conseil [...][34]

Certaines femmes métisses se feront même voler leurs effets personnels: "La femme de Maurice Henry, née de Donald Ross, a été pillée sous sa vue, [on a] ouvert sa cassette, pris son butin et même son jonc de mariage. Et quand en larmes elle demande son jonc, on se moque d'elle, et de ses larmes [...] A la femme de Baptiste Parenteau, ils ont tout enlevé [ils] n'ont laissé qu'une chemise [...]"[35]

À la tombée de la nuit, le 12 mai, Middleton ordonne de former à nouveau le camp en zareba. Située juste au nord-est de la maison de "Batoche", cette zareba n'est pas aussi importante que celle aménagée le 9 mai[36]. Cette précaution se révélera inutile car, aucun coup de feu ne sera plus tiré à Batoche après cette journée fatidique.

LES LENDEMAINS DE LA BATAILLE

La campagne s'achèvera rapidement après la prise de Batoche. Le 24 mai, Middleton atteint Battleford où est cantonné le lieutenant-colonel Otter et deux jours plus tard Poundmaker se constitue prisonnier. Le 27 mai, un combat bref mais indécis oppose le major général Strange aux Cris de Gros-Ours à la butte aux Français [*Frenchman's Butte*]. Le 3 juin, Middleton se met en marche en direction du lac aux Huards [*Loon Lake*] à la recherche de Gros-Ours mais, le 9 du même mois, il décide d'abandonner cette pénible battue à travers les bois. Gros-Ours se constituera prisonnier au fort Pitt le 2 juillet suivant. Sa reddition constitue l'acte final de la participation indienne aux événements de 1885. Contrairement à ce que plusieurs ont cru dans l'Est, les actions de Poundmaker et de Gros-Ours n'ont jamais été coordonnées avec celles des Métis[1].

La volonté de résister des Métis a disparu en même temps que leurs chefs. Riel se livre à Middleton et du même coup, aux mains du bourreau: jugé et condamné, il sera pendu à Regina le 16 novembre 1885. Gabriel Dumont et Michel Dumas sont parvenus à se réfugier en territoire américain. Dumont fera partie pendant quelque temps, comme tireur d'élite, du Wild West Show de Buffalo Bill Cody, pour finalement revenir à Batoche en 1890 et y mourir en 1906. La rébellion armée a été vaincue et les hommes qui ont suivi Riel et Dumont, doivent maintenant faire face à leur procès et à la prison. Bientôt, les plaines de l'Ouest verront déferler la vague de colonisation annoncée par la politique nationale de Macdonald.

Au cours des jours qui suivent la bataille de Batoche, les membres de la force expéditionnaire et les reporters venus suivre les combats, interrogent les Métis du village. L'un après l'autre, les Métis répètent qu'ils ont été forcés avec leur famille, de prendre les armes:

> Ils se disaient tous dégoutés des "troubles"; tous dénonçaient Riel et Dumont; tous affirmaient vouloir la paix et retourner chez eux. Il était curieux, à mon avis, de voir avec quelle unanimité ils déclaraient qu'ils avaient été forcés de combattre. De la vingtaine avec qui je discutai, pas un ne s'était joint à Riel de son propre gré; l'un s'était vu menacer d'être arrêté; l'autre, d'être tué; un troisième, de voir massacrer sa femme et ses enfants s'il refusait d'épouser la cause des insurgés [...] Si leurs affirmations sont vraies, et je suis porté à les croire pour la plupart, cela démontre seulement que le petit groupe discipliné de Riel a réussi à terroriser un grand nombre de Métis qui n'étaient pas organisés. Mais, il ne fait pas de doute que certains d'entre eux mentent.[2]

Boulton croit que Riel n'était qu'un égocentrique qui a tenté de sauver sa vie en exposant celle des autres[3]. Une Métisse indignée dira de Riel: "c'est une femme. Il a passé toute la journée d'hier avec les femmes et les enfants en disant aux autres d'aller combattre. Il nous appelle des femmes parce que nous ne pouvons combattre, mais il est lui-même une femme."[4] De nombreuses histoires circuleront sur ses prétentions et prophéties religieuses. Riel, par exemple, aurait dit à ses gens qu'il était le nouveau Messie et qu'une armée américaine viendrait les sauver[5]. Toutefois, bien que leur désillusion face à Riel fût grande[6] et même après qu'ils se furent rendu compte des erreurs de leur chef pendant le combat, la plupart des Métis lui demeurèrent fidèles.

Près de dix années plus tard, Middleton, réfléchissant sur les événements de 1885, fera preuve de générosité et de respect dans son jugement sur la valeur au combat des Métis et des Indiens. Dans son esprit, toutefois, les tactiques qu'il avait choisies étaient justifiées:

> je n'ai pas besoin de préciser que j'étais très satisfait des résultats des combats de la journée qui prouvèrent la justesse de mon point de vue, à l'effet que ces grands chasseurs, tout comme les Boers de l'Afrique du Sud, ne sont redoutables que lorsque vous jouez le jeu auquel ils sont habitués, c'est-à-dire éviter l'affronte-

62 Prisonniers métis au palais de justice de Regina. De gauche à droite: Jean Sansregret, Pierre Parenteau, Pierre Gariépy, Albert Monkman, Philippe Garnot, Pierre Vandale, Baptiste Vandale, Toussaint Lucier, Maxime Dubois, Timmus Short, Jean-Baptiste Tourond et Emmanuel Champagne. (Saskatchewan Archives Board, R-B 714.)

> ment direct, mais qu'ils ne peuvent résister à une charge déterminée.[7]

Mais une attaque frontale directe avait été possible, non pas parce que Middleton en avait décidé ainsi, mais bien plutôt parce que Riel était déterminé à jouer le tout pour le tout à Batoche. Heureusement pour la force expéditionnaire, les Métis n'ont pas continué à utiliser les tactiques de guérilla qui s'étaient révélées si efficaces au ruisseau au Poisson.

Le jugement de l'histoire n'a pas été tendre à l'égard de Middleton. Il a blessé l'amour-propre de trop de gens, trop souvent. Des hommes tels Denison rapporteront ce qu'ils croiront être les faiblesses et les maladresses du général,

63 Blessés à Moose Jaw, en juin 1885. L'hôtel Moose a été réquisitionné pour servir d'hôpital de campagne. Trente-huit blessés y seront traités. Outre les blessés, on y voit quatre soeurs infirmières de l'ordre de Saint-Jean à gauche, et trois infirmières d'hôpitaux torontois à droite. (Musée militaire, Citadelle de Halifax.)

tandis que des journaux publieront des commentaires désobligeants inspirés, sans nul doute, par des soldats mécontents. On comparera sa campagne à celle qu'avait menée Wolseley à la rivière Rouge en 1870 en ces termes: "Middleton offre un déplorable contraste avec Garnet Wolseley qui, quinze ans plus tôt, avait mené une force composée de réguliers britanniques et de miliciens canadiens pour réprimer les aberrations de ce même Louis Riel et qui, ce faisant, gagna l'admiration et l'estime de tous."[8]

La plupart des hommes de l'Ouest — ceux qui avaient pris les armes, ceux qui avaient été tentés de le faire et ceux qui étaient demeurés passifs — observèrent, avec une douce

64 Soldats et officiers malades ou blessés, après la bataille.
(Archives publiques du Canada, C-18935.)

ironie, un changement d'attitude chez les soldats qui étaient venus de l'Est pour réprimer une flambée de mécontentement. Plusieurs de ces soldats, partis de leur foyer avec des idées préconçues sur un Ouest sans foi ni loi, avaient changé de point de vue. Face aux difficultés des Métis, certains d'entre eux en viendront même à sympathiser avec ceux qu'ils étaient venus combattre. Ils se rendront compte, au fur et à mesure de leur progression dans le Nord-Ouest, de la complexité des problèmes posés par l'administration des territoires. De nombreux politiciens et fonctionnaires à Ottawa, ne prendront véritablement conscience de l'ampleur du mécontentement et de la substance des griefs des habitants de l'Ouest, qu'après avoir reçu des rapports de témoins de l'Est, profondément enfoncés dans le lointain Nord-Ouest. Ce changement de mentalité apparaît clairement dans la correspondance échangée entre lord Melgund et le gouverneur général Lansdowne, même avant le début des combats. Lansdowne écrit, par exemple, en réponse à un rapport de Melgund:

> vous aviez raison lorsque vous disiez que la prochaine chose à considérer était ce qui devait être fait pour empêcher que les gens ne meurent de faim. C'est là un problème tellement complexe. J'ai très hâte d'en discuter avec vous [...] Je soupçonne qu'il se passe sans cesse, là-bas, des vols et de vilaines actions. Croyez-vous qu'il nous soit possible de mettre à jour certaines de ces malversations? Ce serait une très bonne chose si nous pouvions faire un exemple de ces entrepreneurs qui fournissent du boeuf avarié.[9]

Lansdowne écrit aussi à lord Derby du *Foreign Office*:

> les reproches des sang-mêlé ont "fermenté" pendant longtemps car, en réalité, on ne leur a jamais rendu justice depuis l'annexion des T.N.-O. au Canada. On a toujours eu tendance, je dois dire, à les traiter à la légère mais leurs doléances au sujet des terres est une question beaucoup plus difficile à régler et je n'ai aucun doute que, dans certains cas, leur mécontentement était amplement justifié par l'inaction et la lenteur de la bureaucratie à Ottawa.[10]

Melgund, qui deviendra plus tard comte de Minto et gouverneur général du Canada et dont les observations forment la base du jugement de Lansdowne et Derby, avait compris que le mécontentement qui régnait parmi tous les groupes sociaux du Nord-Ouest découlait de la négligence et de l'inefficacité de l'administration.

> Riel et Dumont ne comptaient pas seulement sur les fusils des sang-mêlé et des Peaux-rouges, mais aussi sur l'appui de Blancs qui les ont bercés dans l'illusion qu'ils les appuieraient. Nous fîmes face au premier rang formé de Riel et ses compagnons d'armes, mais nous aurions pu trouver au second rang l'entrepreneur blanc déçu, le spéculateur foncier blanc déçu, le fermier blanc déçu.[11]

La véritable tragédie qui aboutit à la bataille de Batoche, était que les gens mentionnés par Melgund, et spécialement les Métis et les Indiens qui prirent part au dernier combat, avaient trop misé sur les qualités militaires de Riel comme moyen de faire entendre leurs doléances.

SECONDE PARTIE

COMMANDEMENT ET TRADITIONS MILITAIRES

L'art de la guerre se divise habituellement en deux parties: la stratégie et la tactique. De manière générale ... la stratégie traite du mouvement des troupes avant le contact avec l'ennemi tandis que la tactique traite de la manoeuvre des troupes pendant le combat ou immédiatement avant qu'il ne débute. En outre, la stratégie cherche à tirer de la victoire un plus grand profit que la simple défaite de la force ennemie: elle vise à placer le vainqueur avant la bataille, dans une position qui lui permettra de profiter au maximum de son succès tactique après avoir remporté la bataille.

Lieutenant-colonel Walter H. James, 1903.

RIEL ET DUMONT: LA STRATÉGIE POUR DÉFENDRE BATOCHE

Il serait faux de parler d'une tradition militaire chez les Métis de l'Ouest canadien. Les Métis n'étaient pas des guerriers comme pouvaient l'être les Cris des Plaines ou les Dakotas, où même les Blancs qui vinrent mâter la rébellion. Leur organisation et leurs tactiques de combat étaient typiques de la chasse aux bisons qui avait toujours demandé un degré élevé d'organisation et de discipline, qualités essentielles pour survivre dans le climat et l'environnement rudes et exigeants de l'Ouest canadien. Une chasse infructueuse pouvait signifier la famine et même la mort. Au cours de leur histoire, les Métis ont rarement pris l'initiative du combat, devant plus souvent se défendre des attaques dirigées contre eux. Ils possédaient néanmoins des aptitudes à l'attaque bien qu'ils eussent tendance à adopter une position défensive face à l'ennemi. Des observateurs qui suivirent la campagne du Nord-Ouest, "exprimèrent leur surprise devant l'excellence de la discipline à laquelle ils se soumettaient pendant la grande chasse annuelle aux bisons, et des officiers britanniques en parlèrent dans leurs comptes rendus comme de magnifiques cavaliers et d'habiles tireurs, dont les services seraient inestimables dans une guerre en territoire inconnu."[1]

Les Métis avaient hérité de certaines traditions guerrières de leurs ancêtres amérindiens et européens et en apprirent d'autres au contact de leurs voisins américains. Leur héritage amérindien et leur longue expérience du terrain leur avaient appris à utiliser les fourrés et les ravins pour tendre des embuscades ou pour dissimuler leur repli. Leurs ancêtres anglais, écossais ou français leur avaient aussi légué un patrimoine guerrier[2]. Les enseignements de la guerre de sécession américaine ont peut-être influencé les Métis à Batoche. Mais, le facteur qui influencera plus que tout autre le cours de la bataille et, en fin de compte, la résistance dans son ensemble, sera le leadership des chefs métis.

Les historiens qui ont écrit sur les événements de 1885, s'accordent à dire que Riel ne cherchait pas une solution militaire au début mais qu'il espérait plutôt forcer le gouvernement fédéral à corriger les injustices que subissaient les Canadiens de l'Ouest[3]. En 1885, Riel était le porte-parole politique des Métis, rôle qu'il avait exercé 15 ans plus tôt, et il cherchait à atteindre son but par les mêmes moyens qui lui avaient permis de remporter la victoire pour les Métis à la rivière Rouge en 1869 et 1870, c'est-à-dire, en utilisant des otages pour négocier à partir d'une position de force. Il espérait que le conflit entre le gouvernement fédéral et les Métis serait résolu grâce à un règlement négocié. Mais son objectif initial d'utiliser des otages comme instruments de négociation, sera contré par la volonté inébranlable de Macdonald de ne pas négocier avec ceux qui, dans l'Ouest, défiaient l'autorité de son gouvernement. La détermination de Macdonald forcera les Métis à s'engager dans une voie qu'ils avaient rejetée au début, celle de prendre les armes pour défendre leur cause.

Il ne s'agit pas, ici, d'imputer à Riel la responsabilité du déclenchement des hostilités. Le problème de savoir si Riel était un politicien suffisamment habile pour empêcher à lui seul l'escalade de la violence dans le Nord-Ouest, est une autre de ces questions auxquelles il n'y a pas de réponse. Mais — et bien que l'analyse des causes politiques de la rébellion des Métis n'entre pas dans le cadre de notre étude — on peut dire sans crainte de se tromper, que le conflit a trouvé son origine en bonne partie dans les bouleversements sociaux et économiques que connut la société métisse suite au déclin d'une économie basée sur la traite des fourrures et son remplacement par la politique nationale de Macdonald qui entraîna dans son sillage vers l'Ouest, une nouvelle société industrielle. Cet éclatement de l'ancien ordre social et économique qui apparaît peut-être moins clairement dans les jours qui suivent la bataille, est beaucoup plus déterminant que la personnalité d'un seul homme, fut-il aussi remarquable et important que Macdonald ou Riel. On ne peut toutefois, militairement, faire abstraction de la personnalité de Riel dans le déroulement de la bataille de Batoche.

65 Louis Riel, peu de temps après sa capture. (Archives publiques du Canada, C-3450.)

LA STRATÉGIE POUR DÉFENDRE BATOCHE

Les conditions avaient changé dans le Nord-Ouest durant les 15 années écoulées depuis les événements de la rivière Rouge. Les principaux acteurs avaient eux aussi changé. Le premier ministre Macdonald était devenu plus intransigeant, et le chemin de fer du Canadien Pacifique qui traversait désormais l'Ouest, assurait en 1885 un acheminement de troupes plus facile qu'en 1869 et 1870. De plus, l'autorité du gouvernement fédéral devait être affirmée. Si l'on voulait mener à bien la colonisation des Plaines canadiennes tel qu'il était prévu, il était nécessaire de mettre fin à la résistance des gens de l'Ouest et que cela serve d'exemple aux autres. La manoeuvre de Riel était évidente. Il avait empêché un massacre au lac aux Canards ou le harcèlement de la colonne de Middleton après le combat du ruisseau au Poisson. Il rappelait constamment à ses compagnons de ne pas tuer inutilement les miliciens usurpateurs. Sa tendance à agir avec prudence aura des répercussions pour les Métis dans la stratégie qu'il adoptera à Batoche. La seule opération de guérilla que Riel permettra contre la force expéditionnaire — au ruisseau au Poisson — ne sera pas suffisante pour assurer la victoire aux Métis.

Gabriel Dumont, au contraire, avait proposé des opérations plus énergiques contre des centres névralgiques du Nord-Ouest où l'autorité de l'Est était plus évidente. Il avait aussi proposé, dès le début, des attaques contre le fort Carlton, Prince-Albert et Battleford pour s'emparer des approvisionnements et des munitions nécessaires pour paralyser l'avance des lourdes et lentes colonnes de la force expéditionnaire. Son plan prévoyait d'envoyer des éclaireurs sur les deux rives de la rivière Saskatchewan-Sud pour repérer la position des colonnes de la force expéditionnaire, et de leur dresser des embuscades aux endroits et aux moments choisis, c'est-à-dire quand les colonnes seraient le plus vulnérables. Conformément aux pratiques de la chasse aux bisons, des capitaines devaient commander des petits groupes disciplinés de chasseurs transformés en combattants.

Dumont était confiant de gagner l'appui des Indiens et des sang-mêlé anglophones grâce au succès de ces opérations de harcèlement. La volonté de Riel de défendre la cause à Batoche l'inquiétait. Après que Riel aura imposé son point de vue, Dumont fera néanmoins tout ce qu'il pourra pour résister

66 Gabriel Dumont, vers 1887. Dumont se joindra au Wild West Show de Buffalo Bill après la bataille de Batoche. (Archives publiques du Canada, PA-117943.)

à la milice canadienne. Au cours des dernières années de sa vie, Dumont affirmera qu'il n'avait accepté qu'à contrecoeur les plans de Riel, mais qu'il se sentait dominé par le mysticisme de son compagnon:

> Nous n'étions que 340 hommes en tout, dont 200 armés. J'ai suggéré de devancer les troupes, de les harceler pendant la nuit et, avant tout, de les empêcher de dormir. Je croyais que c'était un bon

> moyen pour les démoraliser et les faire renoncer au combat. Mais Riel s'y opposa, disant que c'était là des tactiques employées par les Indiens et, qu'en outre, il y avait la possibilité que notre tir mette en danger nos amis canadiens-français. Moi, je n'aurais eu aucun scrupule à agir ainsi et j'aurais même fait sauter la voie ferrée parce qu'à mon avis, ceux qui se joignaient aux Anglais pour nous déposséder et nous tuer ne pouvaient être considérés comme des amis. Riel me disait: "Si tu les connaissais, tu ne penserais pas ainsi." Quoiqu'il en soit, nous avons été obligés d'abandonner l'idée de rencontrer l'ennemi sur un terrain qui nous aurait été propice. Je suis persuadé que nous aurions pu les rendre nerveux au point où ils se seraient mutuellement sauté à la gorge après trois jours et trois nuits d'un tel harcèlement. J'ai accepté l'avis de Riel mais je suis persuadé que du point de vue humain, mon plan était meilleur. J'avais confiance en la foi et les prières de Riel et je pensais que Dieu nous viendrait en aide.[4]

Le peuple métis avait rarement été attaqué au cours de son histoire et certainement jamais par une armée régulière. Les opinions divergentes de Dumont et de Riel sur la meilleure manière de faire face à une armée, démontrent bien leur inexpérience en la matière. Le point de vue de Riel reflète la réaction traditionnelle des Métis face à une menace c'est-à-dire attendre et se retrancher. Celui de Dumont privilégie de manière intuitive une stratégie plus offensive, correspondant à la nouvelle situation à laquelle les Métis sont confrontés. La clé du succès des Métis dans leurs chasses aux bisons avait été une combinaison de mobilité et de discipline. Les rares fois où ils utiliseront ces tactiques au cours d'opérations de guerre, elles leur procureront leurs plus grands succès militaires tels ceux du lac aux Canards et du ruisseau au Poisson. Mais les Métis perdent l'avantage de leur mobilité lorsqu'ils vont se terrer à Batoche. Le choix de leur stratégie et de leurs tactiques est intimement lié à leur leadership et ce sera le plan de Riel qui prévaudra.

Après les événements de 1869 et 1870, Riel s'est de plus en plus replié dans son monde intérieur[5], meurtri par ses expériences, gravement marqué par les suites de la rébellion de la rivière Rouge et toujours obsédé par la mort de son père survenue en 1864. En 1876 et 1877, Riel passera un peu plus d'un an et demi à l'asile de Beauport près de Québec. Souffrant de mégalomanie, il croit qu'il peut commander le monde à son gré. Il est de plus en plus attiré par l'univers spéculatif de la théologie. Mais le clergé catholique local, inquiet de ses ambitions politiques, rejette ses conceptions. Le père Fourmond décrira ainsi la personnalité complexe de Riel:

> on prend la résolution de ne plus discuter avec lui. On est porté à croire qu'il a un tic sur la politique. Raisonnant bien et poliment sur tout le reste, homme de foi pratique, plein de dévouement et de désintéressement, prétextant être d'une entière soumission au clergé, il est tout autre sur le terrain politique, du moins sur la question du N.O. Il a toutes les allures et les idées d'un vrai révolutionnaire et d'un démagogue, ne respectant plus ni le simple bon sens ni l'autorité, se regardant comme un véritable homme d'état et voulant comme tel imposer à tous ses plans et ses idées sans écouter aucun conseil de prudence, se laissant aller aux plus étranges, aux plus funestes illusions, prêt à briser tout obstacle qui se dresse sur son chemin, invoquant la voix de sa conscience erronée pour justifier les moyens les plus extrêmes. Pour l'excuser les uns le plaignent et rejettent ses écarts sur l'irritabilité des nerfs qu'a dû lui donner la longue série d'oppositions, de persécutions, d'injustices, d'épreuves de tous genres qu'il a subies. D'autres n'accusent que sa folle imagination, dont les écarts sont bien vite désapprouvés par son bon coeur. Plus d'une fois après s'être laissé allé [sic] à de regrettables écarts à l'égard du clergé, on l'a vu avant de s'en aller se mettre à genoux aux pieds du supérieur, et implorer humblement avec le pardon, la bénédiction sacerdotale. D'autres encore pensent qu'il ne se livre à ces excès que dans les intérêts de sa cause, n'ayant d'autre but par ses menaces et ses excitations que d'effrayer ses adversaires et ses opposants et les amener à componction.[6]

L'attitude du clergé face à Riel aura un impact sur

l'ensemble de la rébellion. Alex Fisher, ancien élève du collège de Saint-Boniface, passeur à Batoche, impliqué dans la traite des fourrures par le biais de son oncle Henry Fisher (un agent [*chief trader*] de la Compagnie de la baie d'Hudson), répétera ce que d'autres affirmaient, c'est-à-dire que si le clergé avait appuyé les Métis en 1885 comme il l'avait fait à la rivière Rouge en 1869 et 1870, le moral des Métis aurait été renforcé et un plus grand nombre d'entre eux auraient été amenés à prendre les armes[7].

Des psychohistoriens ont prétendu que Riel projetait ses propres problèmes psychologiques sur les événements qui survenaient autour de lui et qu'il voulait réorganiser le monde entier selon les visions qu'il avait: "A cette époque [1885], il affirmait être "le prophète du Nouveau Monde" dont les pensées et les actions étaient décidées par Dieu le Père et guidées par l'Esprit-Saint."[8] Riel n'était toutefois pas complètement aliéné: il comprenait ce qui se passait autour de lui. Mais il était indécis et fit preuve d'ambiguïté en ce qui concernait ses "ennemis" au cours du conflit. Des indices laissent même croire qu'il ne voulait pas voir le sang couler. Ainsi, il n'avait pas permis à ses hommes de poursuivre les policiers en déroute au lac aux Canards et il répugnait à attaquer les colonnes de la force expéditionnaire qui s'avançaient, convaincu qu'il y avait des Canadiens français dans leurs rangs. Il semblait particulièrement préoccupé par le châtiment qui l'attendait en cas d'échec. Son appréhension n'est pas surprenante, considérant que Riel défiait à nouveau l'autorité établie, y compris le gouvernement fédéral et l'Église.

Riel était non seulement le chef politique des Métis mais aussi un chef religieux doué d'un magnétisme personnel spécial[9]. Alex Fisher admirait les qualités de chef de Riel même s'il avait des réserves à son endroit: "Riel pour les affairs [sic] politiques, je crois que c'était un homme véritablement capable mais à l'égard de la religion il a poussé jusqu'au fanatisme et je pense que c'est cela qui lui troublait la tête et l'empêcha de faire attention à la vraie cause dont [sic] il avait poussé les métis à prendre les armes."[10] Tenter d'évaluer la stratégie militaire des Métis du seul point de vue de sa rationnalité sans tenir compte de l'influence de Riel aurait pour conséquence de laisser dans l'ombre un côté important de la question. Riel était un chef charismatique. L'énergie qui découlait de ses tensions intérieures en impressionnait plusieurs autour de lui et les convainquait de l'origine divine de ses visions[11]. Il faisait appel à leurs émotions et, en tant que chef, les attirait par son charisme personnel. Fisher, qui reconnaissait que les Métis avaient été parfois manipulés par Riel, ne pouvait imaginer, même après les événements, un meilleur chef pour eux: "parce que je crois et je suis presque sur que cet homme avait la cause Métis [sic] à coeur et qu'il était le seul homme qui a travaillé que pour le bien-être de la nation [métisse]."[12]

Mais le caractère de Riel ne convenait pas au genre de leadership dont les Métis avaient besoin en 1885, et le stress de l'escalade du conflit n'a fait qu'augmenter son instabilité. Tout au long des mois de lutte, Riel a prié pour son salut et celui de son peuple, assurant ses compagnons que Dieu les sauverait de la mort:

> l'Esprit Divin qui est infiniment bon et auquel je rends continuellement grâce, m'a dit des paroles de consolation. Je ne me souviens pas des mots qu'Il a utilisés, mais je peux annoncer la bonne nouvelle dont Il m'a fait part; Il viendra à notre secours. L'Esprit du Seigneur miséricordieux est même allé jusqu'à me dire qu'Il accourait à notre aide.[13]

Riel, plus dominateur que le réaliste Dumont, croyait que Dieu sauverait ses compagnons d'une mort certaine à Batoche. C'est, en définitive, l'influence de Riel qui est responsable de la nature et de l'ampleur de la défaite des Métis.

La stratégie choisie par Riel pour défendre son peuple à Batoche ne convenait pas aux circonstances. Il est facile de spéculer sur la stratégie des Métis à posteriori. Il reste que ceux qui ont écrit sur la rébellion ont presque tous suggéré qu'une stratégie plus offensive, héritée des grandes chasses aux bisons, aurait pu modifier le cours de l'histoire des Métis et du Nord-Ouest:

> Si Riel avait adopté le plan de Dumont, il est fort probable que les positions faiblement défendues du fort Carlton et de Prince-Albert auraient été conquises sans difficulté. Battleford aurait rapidement connu le même sort et les sang-mêlé anglais se seraient sans doute ralliés aux vainqueurs[14].

Même si les Métis avaient écouté Dumont, ils n'auraient eu qu'une mince chance de réussir militairement contre les soldats de la force expéditionnaire du Nord-Ouest: il y avait contre eux la force du nombre appuyée par la puissance et la détermination du gouvernement fédéral. Mais l'espoir d'une paix négociée tel que caressé par Riel, se serait peut-être réalisé s'il avait été appuyé par une série de réussites en matière de guérilla dans tout le Nord-Ouest, et s'il n'avait pas choisi Batoche comme bastion de la rébellion des Métis.

LES TACTIQUES DES MÉTIS

Lorsqu'ils étaient menacés, les Métis pouvaient adopter une formation défensive:

> La horde forme un laager. Les charrettes sont disposées en cercle, entourant les bagages et les femmes. La barricade est renforcée de perches et de cordes pour empêcher l'ennemi de s'emparer des provisions et ainsi, laisser le groupe sans subsistance. Quelques hommes sont envoyés pour patrouiller les environs tandis que les autres prennent position à l'extérieur du cercle, derrière des rochers ou dans des trous de tirailleurs, pour tenir l'ennemi à distance et l'empêcher d'atteindre les chevaux à l'intérieur du laager. Les meilleurs tireurs métis sont habituellement capables d'abattre suffisamment d'Indiens pour décourager toute attaque frontale contre le camp. Une fois la menace passée, la marche reprend sur quatre colonnes. Les Métis sont prêts à refaire instantanément un carré pour faire face à tout retour des Sioux.[1]

Cette parade, qui était efficace contre les Indiens, ne le sera pas contre les miliciens déterminés de Middleton. Le Nord-Ouest avait déjà été le témoin de certaines opérations militaires, comme l'affrontement qui opposa en 1816 les Métis au gouverneur territorial Semple et ses hommes, au lieudit des Sept Chênes [*Seven Oaks*](aujourd'hui à l'intérieur des limites de Winnipeg). Mais cet affrontement fut bref et spontané et non pas véritablement planifié. Les Plaines canadiennes ont rarement connu de longs conflits armés.

L'influence des tactiques traditionnelles des Indiens était évidente dans les tactiques de combat adoptées par les Métis. Elle se reflétait dans l'utilisation du terrain et les méthodes employées pour tendre des embuscades au lac aux Canards, au ruisseau au Poisson et à Batoche. Les Indiens avaient recours traditionnellement à des raids pour se procurer des chevaux, ce qui constituait un excellent entraînement pour la guerre de guérilla mais certainement pas pour des affrontements de longue durée:

> Les longs conflits, les armées régulières et les officiers détenant un rang permanent sont autant d'éléments inconnus des Indiens des Plaines. Leur objectif n'a jamais été la conquête de nouveaux territoires. Bien que des tribus entières se soient parfois affrontées, la plupart du temps, les combats n'opposaient que quelques guerriers de part et d'autre. Il était de la plus grande importance que le groupe revienne sans avoir subi de perte: les Indiens n'admettaient pas que des combattants fussent sacrifiés délibérément pour atteindre un objectif stratégique.[2]

Les principes généraux des guerres indiennes étaient appliqués aussi par les sang-mêlé. Toutefois, les Métis n'avaient pas de tradition de vol de chevaux comme instrument de valorisation sociale; en règle générale, ils n'étaient pas des guerriers et ils ne participaient pas à des combats pour préserver une tradition de gloire guerrière. Les seuls adversaires qu'ils durent affronter régulièrement étaient les Dakotas et cette menace avait été écartée après la bataille de Grand Coteau au Dakota du Nord en 1851.

Cette bataille démontra la capacité des Métis à faire face rapidement au danger. Au cours de leur poursuite saisonnière des grands troupeaux de bisons, les Métis furent forcés de pénétrer dans le territoire des Dakotas. Au printemps de 1851, les Dakotas les attendaient de pied ferme. Dès que ceux-ci les attaquèrent, les Métis formèrent un laager.

> Les charrettes sont disposées en cercle, roues contre roues, le timon pointé vers le ciel. Les perches qui servent à fabriquer les supports destinés au séchage de la viande de bison sont placées en travers des roues pour bloquer les charrettes. Les bagages, les peaux, les selles et la viande séchée sont empilés sous les charrettes et entre celles-ci pour compléter la barricade.[3]

A Grand Coteau, les Métis résisteront pendant deux jours au prix de trois blessés mais sans perdre un seul homme,

démontrant ainsi une capacité remarquable à se défendre rapidement et de manière efficace.

Une autre tactique employée par les Métis à Grand Coteau était celle des trous de tirailleurs. L'origine de cette tactique peut, elle aussi, être retracée dans la tradition des Indiens. Il existe des preuves de l'utilisation par les Indiens, de trous de tirailleurs, de même que d'ouvrages de défense permanents et plus élaborés. Au XVIII[e] siècle, l'explorateur Alexander Henry décrivait ainsi les retranchements des Saulteux:

> les trois principaux mesurent environ 25 pieds de longueur, 5 pieds de largeur et 4 pieds de profondeur. Ils sont conçus de manière à permettre aux hommes de se défendre pendant que les femmes et les enfants se dissimulent au fond de la tranchée. J'ai été surpris de constater leur rapidité à les construire sans l'aide de binettes ou de bêches, utilisant leurs haches pour entamer le sol tandis que les femmes et les enfants déblaient la terre tantôt dans des marmites, tantôt dans des couvertures. Les femmes et les enfants passent la nuit dans les tranchées tandis que les hommes se réfugient dans leurs cabanes [*cabins*].[4]

On sait que les Dakotas utilisaient aussi des trous de tirailleurs pour des fins défensives:

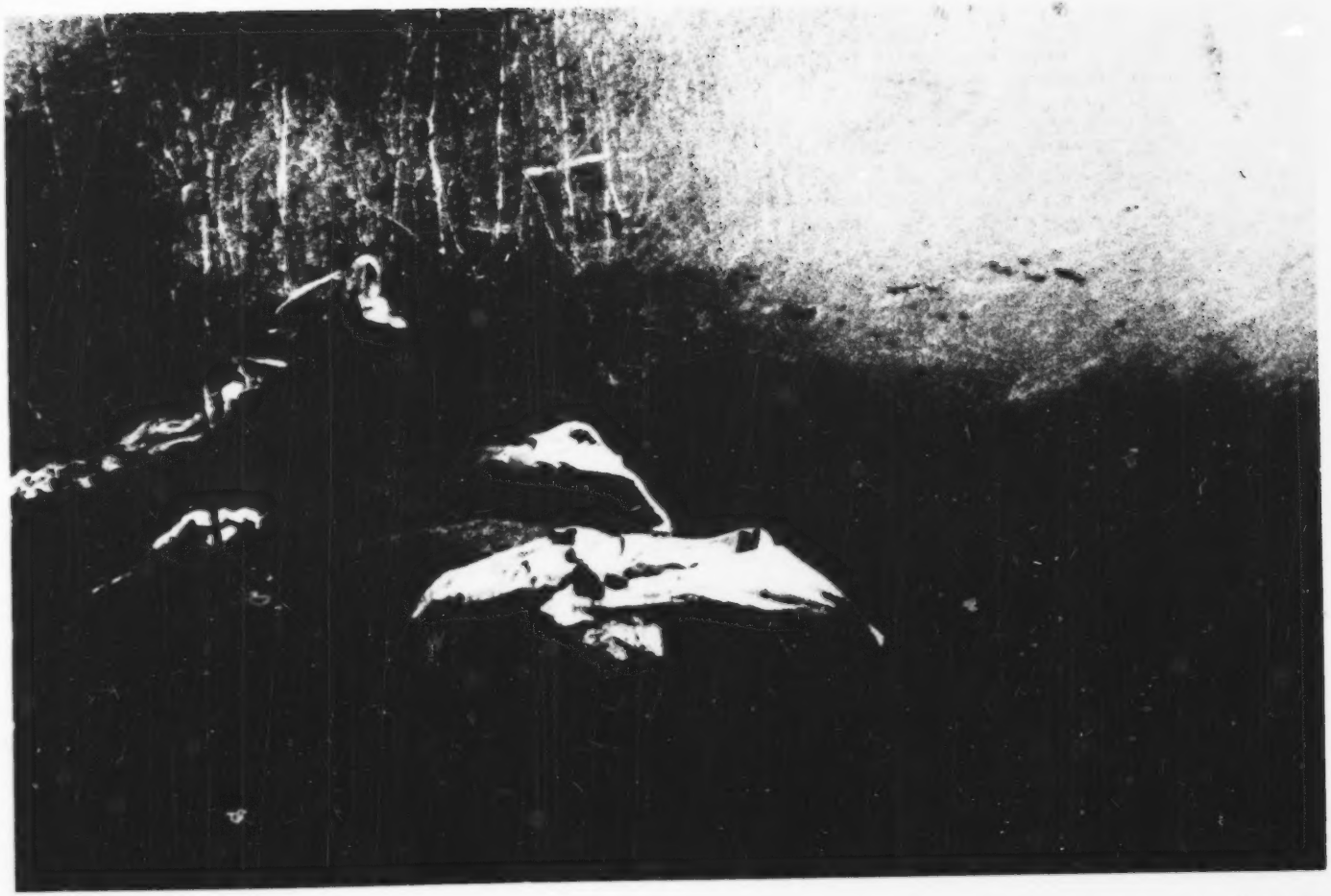
> Un cercle de trous d'environ 2 pieds sur 6 et de 2 pieds 1/2 de profondeur, suffisamment grands pour loger 2 hommes en position accroupie, ont été creusés et la terre a été rejetée vers l'extérieur. Le diamètre du cercle est d'environ 100 verges. Les trous sont de 2 à 3 pieds de distance les uns des autres. A l'extérieur du cercle, on voit deux trous ronds légèrement plus profonds et qui sont séparés d'environ 12 pieds.[5]

Les tactiques de retranchement employées par l'armée confédérée au cours de la guerre de sécession américaine de 1861 à 1865, ont peut-être exercé, elles aussi, une influence sur les Métis. Riel s'est peut-être familiarisé avec cet aspect au cours de son exil aux États-Unis, de 1870 à 1885, alors qu'il a eu l'occasion de discuter de ce conflit avec un de ceux qui y avaient participé, le major Edward Mallet, avec qui Riel s'était lié d'amitié à Washington en 1874. Les trous de tirailleurs étaient certainement construits d'une manière suffisamment solide et élaborée pour nous permettre de croire qu'ils formaient une partie intégrante des plans des Métis à Batoche[6]. Il ne s'agissait pas de simples fossés peu profonds mais bien d'ouvrages de cinq à six pieds de profondeur, pourvus de solides parapets de rondins posés à l'horizontale et pouvant abriter jusqu'à 10 hommes à la fois. Ces trous offraient aux Métis la chance de l'emporter dans un combat contre un ennemi supérieur en nombre.

Les tactiques employées au cours de la guerre de sécession ont servi de modèles aux guerres terrestres subséquentes. Les Métis, tout comme les confédérés, étaient largement surpassés en nombre par leur ennemi respectif et, à long terme, ils durent tous deux, abandonner leur rêve de victoire pour simplement espérer forcer l'adversaire à stopper sa progression. Mais en ce XIX[e] siècle, la technologie permettait au plus petit nombre, dont les positions étaient bien défendues, d'avoir le dessus sur un adversaire plus nombreux. Les charges à la bayonnette et les autres tactiques d'infanterie qui favorisaient une armée plus nombreuse par rapport à l'adversaire plus petit, n'étaient plus aussi dévastatrices qu'aux beaux jours du mousquet. Les nouvelles carabines plus précises et pouvant tirer plus loin, vouaient à l'échec toute velléité d'assaut frontal. En théorie, ces facteurs devaient jouer en faveur des Métis car, "pour être efficace [...] le tir individuel [...] exige une initiative individuelle et un ordre général plus dispersé"[7]. Le perfectionnement de la carabine rendait nécessaire l'utilisation de retranchements sur le champ de bataille. Les Métis, tout comme les confédérés avant eux, connurent beaucoup de succès grâce à cette tactique.

La force expéditionnaire a été tenue plusieurs fois en échec, tant au ruisseau au Poisson qu'à Batoche, quand ses charges d'infanterie ont été paralysées par des tireurs indiens et métis embusqués en des points stratégiques. Cette tactique a certainement fait forte impression sur Middleton. La ligne de défense des Métis a été le facteur dominant tout au cours des quatre jours de la bataille de Batoche. L'historien militaire Fuller affirme dans son ouvrage *The Conduct of War* que:

> La bêche était devenue de plus en plus le complément du fusil. Jusqu'en 1864, chaque bataille que se



67 Un trou de tirailleurs métis après la bataille. (Glenbow Archives, Calgary, NA-363-49.)

> livrèrent Grant et Lee dans les étendues sauvages de la Virginie fut une guerre de tranchées. Lorsque Grant parvint à proximité de Petersburg et de Richmond, les deux camps étaient tellement retranchés que le siège de ces deux villes dura près de 10 mois [...] La balle du fusil et la bêche firent de la défense, la tactique la plus efficace de cette guerre.[8]

D'autres experts militaires ont aussi souligné cet avantage: "placez un homme dans un trou [...] et une bonne batterie sur une hauteur derrière lui et il pourra tenir contre trois adversaires, même s'il n'est pas un très bon soldat."[9] Ceci fut vrai pour les Métis pendant les trois premiers jours de la bataille. Malheureusement pour eux et pour les confédérés avant eux, ils n'ont pas su garder leurs hommes et assurer leur ravitaillement. De plus, les Métis n'avaient prévu aucun plan pour se replier et se regrouper dans des circonstances plus favorables. Au matin du quatrième jour de la bataille, les chances étaient à plus de seize contre un, à leur désavantage...

MIDDLETON ET LA FORCE EXPÉDITIONNAIRE DU NORD-OUEST

Des débuts de la planification de la stratégie jusqu'à sa mise en oeuvre, Macdonald, Caron et Middleton ont été confrontés à des difficultés dont on peut difficilement mesurer l'ampleur, si on ignore les contraintes économiques et les problèmes de transport, de leadership et de ravitaillement. Certains de ces points seront passés en revue plus en détail ci-dessous.

La stratégie de la force expéditionnaire du Nord-Ouest a été influencée par la formation et l'expérience de Middleton, tout comme celle des Métis l'a été par la personnalité de Riel. Né en Angleterre, Middleton dégage la confiance en soi typique des diplômés de Sandhurst, collège militaire anglais réputé dont il sera, d'ailleurs, le commandant de 1874 à 1884. Il aura une influence importante sur cette institution et on se souviendra de lui comme étant "un homme séduisant et énergique que l'on voyait se promener constamment dans le collège, vêtu de sa culotte à la hussarde. Il avait épousé une jolie brunette canadienne[-française]."[1] En juillet 1884, Caron choisit lui-même Middleton comme commandant de la milice canadienne[2]. Convaincu de la supériorité britannique en tout, le général est l'Anglais typique de l'époque victorienne.

Le commandement canadien qu'il assume en 1884, ne l'empêche pas d'afficher ouvertement son mépris pour les officiers canadiens. Au cours de la campagne du Nord-Ouest, il s'entoura d'officiers supérieurs britanniques plutôt que de

68 Sir Frederick Middleton en grande tenue de major général de l'armée britannique en 1886. Il arbore l'insigne de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, celui de l'ordre du Bain et celui de chevalier, rang qui lui avait été décerné pour ses services lors de la rébellion, ainsi que les médailles de la campagne de la Nouvelle-Zélande et de la révolte des Sipahis aux Indes et la toute nouvelle médaille du Nord-Ouest canadien. (Archives publiques du Canada, PA-26733.)

Canadiens. Middleton paiera éventuellement de sa réputation le prix de son entêtement. Le lieutenant-colonel Denison, écarté d'une promotion par Middleton en 1885, écrira plus tard, avec un sentiment de satisfaction:

> La réputation du général Middleton était entachée à son départ du Canada, après que le Parlement l'eut accusé de s'être approprié de grandes quantités de fourrures appartenant à un sang-mêlé. Dans cette affaire, on n'a pas été tendre envers le général qui n'avait fait que suivre la coutume qui prévalait quand on enlevait une place à l'ennemi. Dans le cas du général, il avait été toutefois clairement établi que le propriétaire de ces fourrures n'était pas un rebelle.[3]

Denison prendra encore plaisir à décrire Middleton peu avant sa mort, en ces termes:

> Je l'ai revu en 1897 [...] à un déjeuner chez lady Wolseley. Il semblait en pleine forme et de bonne humeur, mais il s'indignait de ce que tous accordaient beaucoup d'attention aux visiteurs des colonies de l'empire et, particulièrement, du profond respect que l'on manifestait envers les dignitaires des Indes. Pendant qu'il était lui-même aux Indes, c'est à lui que ces personnes témoignaient du respect. Je lui fis remarquer que c'était l'année des colonies, que notre tour était venu, et que l'an prochain ce serait quelqu'un d'autre [...] Le général me raconta qu'à l'occasion d'une réception à laquelle il assistait un jour, un dignitaire indien de troisième ordre voulant se débarrasser de son manteau, une dame lui avait dit: "Sir Frederick, ne prendriez-vous pas le manteau de Son Altesse? Il n'en n'est pas question, Madame", répondit le général, très indigné que quelqu'un eut osé lui faire une telle demande.[4]

Les préjugés de Middleton auront un impact important sur la planification de la stratégie au cours de la campagne du Nord-Ouest: les unités commandées par des officiers canadiens recevront généralement des missions qui les tiendront à l'écart des combats. Par exemple, Denison, commandant de la garde personnelle du gouverneur général [*Governor General's Body Guard*] et auteur d'un manuel sur la cavalerie, sera cantonné à Humboldt durant toute la bataille[5]. (Quoique plusieurs critiqueront Middleton pour ne pas avoir fait appel à l'unité de Denison, il a peut-être décidé de tenir la cavalerie loin du combat à cause de la tendance qu'elle avait à charger l'adversaire de front. A ses yeux, l'infanterie à cheval qu'il lui a préférée, était peut-être plus facile à contrôler et moins sujette à se lancer dans une charge intempestive pouvant mener à une situation périlleuse[6].) D'autres officiers canadiens seront aussi tenus à l'écart du théâtre principal des opérations. Quand Otter, qui deviendra plus tard le premier commandant de la milice canadienne, décidera de son propre chef d'engager le combat contre les Cris de Poundmaker à la butte du Couteau-Cassé, il subira les foudres de son général. Au cours de la bataille de Batoche, Middleton aura tendance à attribuer à des unités commandées par des Britanniques les missions susceptibles de mener à des victoires militaires. Des observateurs affirmeront plus tard que le général répugnait à reconnaître que l'assaut final à Batoche avait été mené par le lieutenant-colonel Arthur Williams, un Canadien, et qu'il en donnait plutôt le crédit au lieutenant-colonel van Straubenzie, un Britannique[7]. Bien que l'on puisse comprendre la préférence de Middleton pour des officiers britanniques expérimentés, cette attitude créa pour le moins du mécontentement parmi les troupes canadiennes.

L'attitude de Middleton envers les Canadiens se reflète aussi dans le dédain manifeste qu'il affichera à l'égard de la Police à cheval du Nord-Ouest dont les membres connaissaient parfaitement la région et ses habitants. Middleton tiendra les éléments de ce corps à l'écart du combat et il ridiculisera les appels à l'aide des détachements assurant la protection de la population blanche à Prince-Albert et à Battleford. Le général était convaincu que les appels à l'aide étaient exagérés et que la police était en état de panique:

> [Les 1er et 2 avril,] j'ai reçu du commandant de la Police à cheval de Battleford, un homme manifestement pessimiste, des nouvelles plutôt inquiétantes. Cependant, je n'ai pas cru que Battleford était en aussi grand danger qu'il le disait mais j'ai tout de même télégraphié au lieutenant-colonel Herchmer à Regina, l'ordre de se rendre immédiatement à Battleford avec un détachement de police et un canon de montagne.[8]

Critiquant l'attitude de Middleton à l'égard de la police,

l'historien G.H. Needler écrivit:

> Middleton a toujours mal perçu les policiers, de même que la situation désespérée à laquelle ils avaient soudainement à faire face. Leur force était tout-à-fait inadéquate pour exécuter ce que, dans sa naïveté, il attendait d'eux.[9]

Middleton méconnaissait la valeur de la Police à cheval du Nord-Ouest qui s'était méritée le respect de la population autochtone avant les événements de 1885. Ce n'est qu'après l'échec du ruisseau au Poisson que Middleton comprit qu'il avait sous-estimé la force de ses adversaires et qu'il devint plus méfiant envers ce qui pouvait arriver.

Une grande partie de la littérature populaire qui suivit la campagne du Nord-Ouest fut l'oeuvre de Canadiens qui critiquèrent les tactiques de Middleton au ruisseau au Poisson et à Batoche. Ces reproches étaient une réaction au parti pris affiché par le général. Si Middleton avait fait preuve de plus de tolérance, il aurait peut-être réussi à atténuer les rivalités mesquines entre ses officiers. Mais, en ce qui concerne la campagne proprement dite, certains gestes et certaines décisions du général ont été montés en épingle de façon injuste. On a eu tendance, par exemple, à oublier que la détermination dont Middleton fit preuve dès le début, à se porter très rapidement contre l'ennemi, fut l'un des facteurs décisifs du succès de la campagne. Ses détracteurs passèrent sous silence l'énergie qu'il déploya à mobiliser et à acheminer ses hommes en dépit des chicanes politiques, des obstacles au transport, des difficultés des communications, du climat rigoureux, du terrain difficile et du manque d'expérience de ses troupes.

La stratégie de base de la force expéditionnaire du Nord-Ouest était simple et mieux définie que celle des Métis: arriver le plus rapidement possible au théâtre des opérations. Les communications, les lignes de ravitaillement et le coût de la campagne jouèrent un rôle indissociable dans la stratégie générale qui avait été mise au point. La marche vers la bataille s'avéra aussi importante que les combats qui suivirent. La principale préoccupation sur le plan politique était la simple question des coûts qui apparaît évidente quand on lit les télégrammes échangés entre Caron et Middleton. En 1884, le gouvernement avait économisé 74 121 $ en coupant dans des fonds destinés au Nord-Ouest, contribuant ainsi à attiser le mécontentement dans cette région[10]. (La campagne coûtera au total 5 millions de dollars et plus de cent vies humaines[11].) Une des principales préoccupations du ministre Caron au cours de la campagne sera, ironiquement, de limiter les dépenses ce qui aura une influence considérable sur le cours de la campagne. Middleton, conscient de la parcimonie des fonds prévus par Caron pour la campagne, fera mouvement contre les insurgés avec toute la diligence possible, compte tenu des circonstances.

Pour leur part, les officiers et les soldats durent faire face à des problèmes plus concrets:

> Pour la plupart des trois mille hommes qui durent franchir la distance par le chemin de fer inachevé, cette semaine fut la partie la plus pénible de la campagne. Eux qui, quelques jours plus tôt, étaient des employés de bureau, des boutiquiers ou des travailleurs en usine, trouvèrent extrêmement pénibles ces débuts de campagne. Entassés dans des wagons ouverts de chemin de fer, ils durent endurer des températures bien au-dessous de zéro. Leur nourriture, quand ils en recevaient, se résumait à du lard salé, des biscuits et du thé. Pendant des jours et des jours, par temps glacial, ils souffrirent de la faim, du manque de sommeil et de la pluie. Arthur Potvin, un jeune étudiant en médecine à Laval, se souvient que le froid mordant l'a même poussé à envisager de mettre fin à ses jours. Un pauvre diable du 65e a même tenté de se jeter sous les roues du train, tandis qu'un soldat du 10e des grenadiers royaux ayant complètement perdu la raison, a enlevé ses vêtements et a tenté de se jeter dans un feu de camp.[12]

Ces incidents furent monnaie courante dans les conditions extrêmes d'un hiver qui tardait à finir. Au nord du lac Supérieur, les soldats durent aussi abandonner les wagons du chemin de fer inachevé et parcourir le reste du trajet à pied ou dans des traîneaux tirés par des chiens. Néanmoins, la plupart des observateurs militaires s'accordèrent à dire que l'acheminement des troupes fut un succès. Un de ceux-ci écrivit à Caron dans ces termes: "vous pouvez être fier de la manière dont vos troupes ont poursuivi leur avance au-delà du

lac Supérieur. Elles auraient fait honneur à la force régulière la mieux organisée au monde et l'histoire en fera mention."[13]

Middleton dut aussi faire face au problème complexe de la logistique et la plupart des commentateurs s'accordèrent à reconnaître qu'il s'en était tiré avec brio. Les problèmes de l'organisation et de l'approvisionnement des troupes dans un si vaste territoire posait de nombreuses difficultés à un jeune gouvernement qui se trouvait, pour la première fois, engagé dans un conflit sans pouvoir compter sur l'appui direct de la Grande-Bretagne[14]. Un historien militaire écrira:

69 Le "confort" des wagons ouverts, *The Illustrated War News*, vol. 1, nº 3, 18 avril 1885. Le 10e des grenadiers royaux en route vers le Nord-Ouest. Quoique ce dessin dramatise peut-être un peu la réalité, il illustre bien, avec le dessin suivant, les diverses conditions auxquelles les soldats durent faire face. (Archives publiques du Canada, C-7683.)

70 La batterie "A" dans la neige des collines Touchwood, *The Illustrated War News*, vol. 1, nº 3, 18 avril 1885. (Archives publiques du Canada, C-11537.)

La campagne était bien entendu dominée par l'administration. Dès que des forces considérables firent porter tout leur poids sur les centres de résistance, personne ne douta plus des résultats; mais la concentration et le maintien de ces forces étaient une très lourde tâche administrative. Le fait qu'on ait réussi l'exploit d'improviser l'acheminement des troupes de l'Est par le chemin de fer inachevé du Canadien Pacifique et de transporter les colonnes sur le théâtre même des opérations est tout à l'honneur de tous ceux qui y participèrent. Si la milice avait pu compter sur un état-major compétent et une organisation logistique adéquate, on n'aurait pas été obligé d'improviser, on aurait épargné de l'argent et il y aurait eu moins de risques de connaître une catastrophe.[15]

71 Charrettes de la rivière Rouge, conduites par des charretiers civils et tirées par des chevaux et des mulets, quittant Swift Current en 1885 chargées d'approvisionnements destinés aux fusiliers de la reine [*Queen's Own Rifles*]. Cette photographie illustre les principaux problèmes de logistique de la campagne: moyens de transport rudimentaires, mauvaises routes et grandes distances. (Musée militaire, Citadelle de Halifax.)

72 Chariots de transport tirés par des boeufs et escortés par des fantassins, probablement des hommes du bataillon de York et Simcoe, dans les collines Touchwood. (Saskatchewan Archives Board, R-A 441.)

73 Le passage à gué de la rivière Saskatchewan-Sud. (Saskatchewan Archives Board, R-B 2067; exemplaire des Archives publiques du Canada.)

74 La traversée en bac des troupes et des approvisionnements. (Archives publiques du Canada, C-4592.)

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR LES TACTIQUES DE MIDDLETON

Les tactiques utilisées par Middleton furent l'objet de nombreuses critiques après la campagne et ces critiques l'ont hanté jusqu'à son départ du Canada en 1896. Certains ont dit que les décisions qu'il avait prises avaient eu pour effet de retarder l'aboutissement éventuel de l'expédition et d'en augmenter les coûts. La division de ses troupes à la traverse de Clark, son recours à la zareba et l'échec apparent de ses feintes à Batoche seront tous donnés comme exemples de son incompétence[1]. Toutefois, aucun de ses censeurs n'a pourtant tenté de situer les mesures prises par Middleton dans le contexte des traditions de combat de l'armée britannique au XIX^{e} siècle. Le manuel du colonel Garnet J. Wolseley intitulé *The Soldier's Pocket-book for Field Service* dont la première édition remonte à 1869, expose les principes qui justifient plusieurs des décisions prises par Middleton, même celle de ne pas déployer la cavalerie de Denison[2]. En outre, un expert en matière de guerre en territoire inconnu, fera remarquer que les tactiques utilisées par Middleton méritaient d'être soulignées. Dans *Small Wars* publié en 1896, le capitaine Charles Callwell récapitule les nombreuses sortes de tactiques admissibles dans une guerre contre des populations indigènes[3]. Il est extrêmement rare que les Anglais couchent sur papier leurs traditions militaires. Ils ont plutôt tendance à les transmettre par la pratique. Ce livre est donc un objet rare.

Le traité de Callwell étudie presque toutes les tactiques auxquelles Middleton a eu recours. D'un point de vue militaire, il a pris les bonnes décisions dans le contexte d'une petite guerre. Laissons Callwell nous expliquer ce qu'il entend par "petite guerre":

> En pratique, on peut appeler "petites guerres" toutes les campagnes autres que celles opposant deux adversaires dont les troupes sont formées de soldats réguliers. Elles comprennent les expéditions de soldats disciplinés contre des populations primitives ou à demi civilisées et les campagnes visant à réprimer les rébellions et les guerres de guérilla, dans toutes les parties du monde où des armées organisées luttent contre un adversaire qui ne pourrait lui faire face en rase campagne. En ce sens, ces "petites guerres" englobent des opérations dont la portée et les conditions varient énormément.[4]

La flexibilité et la créativité sont essentielles dans la perspective d'une "petite guerre"[5]. Au ruisseau au Poisson, le besoin de changer de tactique devant le feu précis et nourri des Métis n'existait plus après que les Métis se furent repliés et que Middleton eut formé une zareba dans le but de protéger ses hommes et de prendre soin des 55 blessés. Toutefois, à Batoche, Middleton a fait preuve d'ingéniosité et de souplesse suite à l'échec des attaques directes du début. Après avoir rencontré une résistance opiniâtre la journée du 9, alors que son infanterie était parvenue à l'église et au presbytère et, de nouveau la journée du 10, quand ses hommes ont été incapables de reprendre leurs positions de la veille, Middleton a commencé à recourir à des tactiques de diversion qui ont éventuellement connu du succès.

Selon Callwell, les facteurs que l'on tient pour acquis dans une guerre conventionnelle, présentent de nombreuses difficultés en territoire inconnu[6]. Le manque de renseignements sur la géographie et le théatre même des opérations peut poser de sérieuses difficultés à une armée régulière. Le combat qu'il faut livrer contre la nature entraîne souvent des problèmes d'approvisionnement; les troupes sont mal nourries. Middleton et la force expéditionnaire du Nord-Ouest ont été confrontés à tous ces problèmes et le général s'en est remarquablement bien tiré dans les circonstances.

Toujours selon Callwell — et son opinion est aussi celle des grands généraux depuis que la guerre existe — après avoir surmonté les obstacles propres au milieu, il est essentiel de prendre l'initiative et de la conserver. Tout en admettant la nécessité de prendre l'initiative dès le début, Callwell dit qu'une armée ne doit pas avancer trop rapidement: "Ce qui

est important, ce n'est pas tellement de se mettre en marche rapidement, mais de ne pas s'arrêter une fois en marche. Un succès éphémère est chèrement payé s'il est suivi d'une période d'inaction peu honorable."[7] Il semble que Middleton connaissait bien ce principe, quoiqu'on serait porté à dire qu'il aurait pu retarder son avance jusqu'à ce qu'il ait eu plus d'hommes avec lui. Par exemple, la force d'Otter lui aurait peut-être donné l'avantage au ruisseau au Poisson. Cependant, après ce combat, Middleton a réussi à regrouper ses hommes et à reprendre l'initiative. Il était conscient des conséquences graves d'une défaite de ses troupes sur le moral des Métis et des Indiens. Il en avait vu l'effet d'entraînement quand, après le combat du lac aux Canards, une bande de Cris avait attaqué le hameau du lac aux Grenouilles.

On jugeait, à l'époque, qu'il était important de soutenir l'initiative parce qu'on croyait qu'une action directe et immédiate ferait grand effet sur les indigènes. Dans le chapitre intitulé "Boldness and Vigour: The Essence of Effectively Conducting such Operations", Callwell donne des motifs à cette approche:

> C'est un principe fondamental [...] que l'on doit conserver l'initiative, que l'armée régulière doit prendre les devants tandis que l'adversaire doit suivre, que l'ennemi doit se sentir constamment en état d'infériorité morale. Les races inférieures sont [...] grandement influencées par une allure martiale et un comportement déterminé [...] Le spectacle d'une force armée organisée envahissant lentement mais sûrement le territoire aura un effet dévastateur sur leur moral. Il ne doit subsister aucun doute quant à qui décide du déroulement de la guerre; il ne doit y avoir nul retard qui permettrait aux ennemis de reprendre courage; chaque pause sera interprétée comme une faiblesse, chaque halte les ravivera.[8]

Et Callwell ajoute qu'il est préférable d'engager immédiatement le combat; en effet, l'ennemi tire profit de tout délai[9]. Même après la charge désastreuse de la Brigade légère, les experts militaires anglais étaient toujours persuadés que des affrontements directs et audacieux avec l'ennemi étaient essentiels: de telles manifestations de cran et de courage ne pouvaient manquer d'impressionner et de démoraliser les forces ennemies. Les tactiques d'infanterie auxquelles Middleton a eu recours au début du combat étaient, elles aussi, des tentatives pour s'assurer une victoire rapide.

D'aucuns ont reproché à Middleton de ne pas avoir employé de tactiques plus directes, mais là encore ses manoeuvres de diversion, après avoir été tenues en échec à Batoche, faisaient partie de la théorie reconnue du combat dans une petite guerre dont traite Callwell. Sur le sujet des feintes, Callwell commence par dire que les indigènes y ont souvent recours et qu'elles dépeignent bien leur caractère: "les Orientaux ont une préférence naturelle pour la ruse et la supercherie. Les Peaux-rouges se sont mérités une mauvaise réputation par leur mauvaise foi et leur ruse"[10]. (Callwell ne dit pas ce que la ruse chez les Européens indique sur leur caractère.) Callwell explique que si les indigènes sont surpris par une fausse attaque des forces européennes, c'est qu'ils sont trop sûrs d'eux et qu'ils ne se rendent pas compte de la souplesse des "armées régulières". Selon le portrait stéréotypé que Callwell trace des Indiens, ceux-ci ont tendance à trouver ridicule le comportement d'une armée régulière d'invasion et à ne pas se méfier de ce qui semble être une cible facile et encombrante[11]. Selon Callwell, la manoeuvre de Middleton à Batoche est un exemple d'une ruse bien pensée et "exécutée avec beaucoup d'efficacité"[12].

Après la campagne, on a beaucoup reproché à Middleton d'avoir eu recours à la zareba au ruisseau au Poisson et à Batoche. La violence de la critique découlait en partie de l'impopularité générale de Middleton et de son peu d'empressement à discuter de ses tactiques, surtout avec ses officiers canadiens. Les Canadiens lui reprochaient aussi son trop grand désir d'affronter les Métis dans un combat face à face, surtout après les deux semaines d'inactivité qui ont suivi l'engagement au ruisseau au Poisson; cependant, après cette expérience, Middleton avait des doutes sur le comportement que ses hommes pourraient avoir devant le feu de l'ennemi et, le recours à la zareba était une tactique sûre dans les circonstances[13].

L'objectif que Middleton favorisait était de toujours frapper rapidement et de façon décisive. Même si d'aucuns ont cru que le recours à la zareba n'était qu'une tactique défensive qui brisait l'élan premier, l'idée qui la sous-tendait

était beaucoup plus complexe et compatible avec les objectifs de Middleton. Callwell écrit que la zareba peut être utilisée dans de nombreuses circonstances et qu'elle "présente du point de vue tactique, tous les attributs d'un ouvrage fortifié, que son utilisation indique une attitude défensive – une attitude qui penche du côté de la défense passive"[14]. Le recours à la zareba pourrait avoir un effet négatif sur des hommes qui seraient portés à croire qu'on l'utilise parce qu'ils ne sont pas capables de vaincre l'ennemi dans un combat à découvert, et Callwell admet ce point de morale; toutefois il soutient que les avantages de la zareba l'emportent.

La zareba est une tactique fondamentalement défensive dans un contexte général de campagne offensive[15]. Elle venait des pionniers qui disposaient leurs chariots en forme de cercle pour se protéger des indigènes hostiles. Les Métis la connaissaient certainement. En terme de tactique militaire ordinaire, elle découle du carré. Il est d'usage d'y avoir recours quand une longue colonne de chariots doit être gardée et pour combattre la guérilla. Callwell recommande également de l'utiliser, surtout dans les fourrés, quand une armée approche d'un ennemi en nombre inconnu. Middleton faisait face à toutes ces situations. Callwell recommande d'y recourir surtout en Afrique du Sud et en Amérique du Nord, et cite précisément en exemple l'usage que Middleton en a fait: "pendant la campagne contre Riel [...] l'armée régulière l'a adoptée avec succès en diverses circonstances."[16]

La zareba était essentielle à Batoche; elle a permis à Middleton de regrouper ses hommes pendant la nuit. Cette manoeuvre n'a pas, comme d'aucuns l'ont prétendu, retardé considérablement la progression générale de la campagne. De fait, si Middleton n'avait pas eu recours à la zareba, il aurait peut-être connu le même sort que l'armée britannique à Isandhlwana, laquelle ne s'étant pas regroupée après avoir parcouru une grande distance et ayant trop étiré ses lignes, a essuyé une cinglante défaite aux mains des Zoulous en 1878. Après Isandhlwana, les armées britanniques ont toujours attaché beaucoup d'importance à la protection de leurs camps de nuit. Middleton n'aurait pu adopter une meilleure tactique.

Le plus sévère reproche fait à Middleton, fut d'avoir scindé ses troupes à la traverse de Clark et d'avoir marché vers le nord sur les deux rives de la Saskatchewan-Sud. Cette manoeuvre a été condamnée comme étant une grave erreur militaire, en partie parce qu'on croyait que Middleton aurait fait meilleure figure au ruisseau au Poisson s'il avait pu compter sur les 370 hommes de Montizambert. Mais, ici encore, une telle manoeuvre se justifiait et Callwell la défend de nouveau quand il dit que la stratégie et la tactique dans une guerre régulière, diffèrent parfois énormément de celles des "petites guerres".

En divisant ses troupes, Middleton avait décidé d'affronter le plus grand nombre de rebelles dans les plus brefs délais possible. Une telle manoeuvre n'est certainement pas recommandée dans une campagne régulière, mais, "à cause des conditions qui prévalent dans une petite guerre, la division de ses effectifs est souvent nécessaire parce qu'on vise souvent plus d'un objectif à la fois dans des combats de cette nature."[17] Elle se justifie particulièrement dans la guerre de guérilla et peut permettre l'anéantissement de l'ennemi: "il est indéniable que le spectacle de plusieurs colonnes de troupes régulières bien ordonnées, déferlant sur le territoire de peuples à demi-civilisés ou de sauvages, jette davantage l'effroi parmi ceux-ci que ne le ferait une simple armée et, pour cette raison, la division des forces est souvent une manoeuvre très opportune."[18] C'est également une manoeuvre convenable "quand il faut surmonter de grandes difficultés à cause du terrain, ou quand il est impossible d'obtenir des renseignements précis sur le théatre de la guerre et que l'on ignore si une colonne en particulier pourra atteindre l'objectif."[19] La décision de Middleton, vue sous ces deux angles, est en accord avec les traditions particulières aux petites guerres. Ce qui est essentiel, quand on divise une troupe, c'est que "chaque faction soit suffisamment forte en soi et capable de faire face à toute force que l'ennemi peut lui opposer."[20] C'est ce que Middleton a mal évalué. Toutefois comme dit Callwell, "c'est là que réside la difficulté dans la planification d'une campagne; en effet, il est souvent impossible de prévoir jusqu'à quel point les forces ennemies pourront se rassembler en un théâtre particulier de la guerre."[21] Le succès des tactiques de guérilla des Métis au ruisseau au Poisson avait inquiété Middleton au point qu'il doutait ouvertement de la capacité de combattre de ses

hommes et, à partir de ce moment, il a gardé ses troupes ensemble pour ce qui devait être l'avance finale sur Batoche.

Middleton semble avoir prévu plusieurs des obstacles qu'il a eus à surmonter, et ce fait n'est pas exceptionnel quand on pense à sa formation et son expérience. Il a fait preuve de compétence, non d'un talent remarquable. Il s'est efforcé de s'en tenir aussi étroitement que possible à la stratégie qu'il avait arrêtée. Cependant, pour des raisons qui lui ont échappé en grande partie, il a perdu momentanément l'initiative au ruisseau au Poisson, et de nouveau lorsque son attaque sur deux fronts contre Batoche a échoué quand le *Northcote* est devenu inutilisable. Mais l'assaut des positions retranchées des Métis a été couronné de succès et a pu dissimuler dans l'immédiat les faiblesses de ses troupes.

La chance était du côté du général et il a gagné la bataille. L'historien militaire C.P. Stacey a conclu en disant:

> Middleton a bien évalué la situation lorsqu'il a décidé de porter l'essentiel de son effort contre le centre du soulèvement qu'était Batoche. Ceci est un exemple d'un choix juste et de la poursuite du but visé jusqu'à son résultat final. Il eut été encore mieux, à vrai dire, de concentrer encore plus de forces contre ce point vital. Mais Middleton et le gouvernement étaient inondés de demandes de protection provenant de partout dans l'Ouest et des motifs politiques exigeaient une plus grande dispersion que ne l'eut justifié un point du vue strictement militaire.[22]

Le résultat final à Batoche a fait oublier les moyens utilisés, et la victoire de la force expéditionnaire a fait passer sous silence la plupart des faiblesses de stratégie et de tactique de la campagne. La plupart des historiens du XX^e siècle qui se sont penchés sur le rôle joué par Middleton, ont surtout insisté sur les succès de la campagne qu'il a menée et sur sa victoire à Batoche. Ces historiens ont relaté en détail le dernier jour du combat à Batoche, mais n'ont pas dit grand-chose sur les problèmes auxquels a dû faire face Middleton, surtout le premier jour, le 9 mai. Le fait d'en savoir plus long sur ce qui s'est passé pendant la bataille de Batoche ne change guère ce qui a été dit du rôle de Middleton; cel ous permet tout simplement de nous rendre compte que le g :néral est passé bien près, le premier jour, de subir des pertes très lourdes, et comment il craignait de voir ses hommes craquer durant un combat intense. Malgré tout, il a su soutenir la volonté de ses hommes de poursuivre le combat dans des circonstances difficiles qui auraient pu dégénérer en désastre pour ses soldats "peu rompus au combat". En dernière analyse, c'est l'expérience du combat et la connaissance des tactiques des "petites guerres" qui ont permis à Middleton de remporter la victoire.

ÉPILOGUE

Aujourd'hui encore, il suffit de se promener sur le terrain à Batoche pour sentir dans le vent une atmosphère qui défie le temps. On peut encore marcher à travers les bosquets de peupliers qui ont abrité les trous de tirailleurs. Ici et là, on aperçoit les vestiges du passé des Métis: l'église, le presbytère, le cimetière, les vieilles caves, le tracé des routes et de l'ancien système de lotissement riverain. Mais, ces vestiges n'offrent que peu de témoignages des combats. Le bruit de la bataille s'est tu. Beaucoup de choses ont été oubliées et perdues et il est difficile d'en rappeler le souvenir. Les Métis et les Indiens avaient peu de raisons de perpétuer le souvenir de ces événements, et rares sont les sources auxquelles les

75 Les combats à Batoche. (Saskatchewan Archives Board, R-A 7518.)

raconteurs et les historiens peuvent puiser. Leurs chants parlaient d'une époque antérieure, de la chasse aux bisons et de la traite des fourrures dans la Terre du Rupert. Les soldats et les correspondants, aveuglés par l'émotion de la victoire, exagérèrent leurs versions des faits et rendirent difficile la tâche d'en dégager la "véritable histoire". Les générations futures auraient du mal à en relater l'histoire; il faudrait la construire pièce à pièce, à partir de fragments épars.

Toutefois, il en est resté suffisamment de choses pour que nous sachions ce qui s'est passé. Nous pouvons marcher, carte en main, le long de la route Humboldt, au-delà de la zareba où 700 recrues qui n'avaient pas encore reçu le baptême du feu, passèrent des nuits blanches à se demander si elles ne seraient pas écrasées à mort par les chevaux apeurés. Poursuivons notre chemin vers l'ouest, du côté des trous de tirailleurs de la force expéditionnaire, en direction du cimetière où les Dakotas retranchés harcelèrent de leur tir les hommes de la zareba. Arrêtons-nous un moment à mi-chemin du cimetière, là même où le canon de neuf livres pilonna les positions des Métis dans le cimetière et sur la rive gauche de la rivière. Allons ensuite vers le nord, en terrain découvert jusqu'à l'église et au presbytère, où une balle perdue transperça la cuisse du père Moulin, où on abrita les soldats blessés le premier jour de la bataille, où on peut voir encore aujourd'hui la marque des trous de balles de la mitrailleuse Gatling du capitaine Howard. Poursuivons plus loin du côté de la rivière vers la crête de la mission, où les Métis arrêtèrent la première avance des soldats et où, au pied de la pente douce de la colline, le canonnier Philips de la batterie "A" fut tué par les Métis retournant à leurs trous de tirailleurs après avoir déclenché une vive fusillade contre le *Northcote*. Ici, dans les trous de tirailleurs, attendaient les combattants métis: Élie Dumont, Rémi Trottier, Athanase Falcon, Ambroise Jobin, Pierre Parenteau, Baptiste Rocheleau, Maxime Lépine, Gilbert Breland, Jean Caron -- père et fils -- André Letendre, Jean Fagnant. C'est vers ces trous que les Midlanders, le colonel Williams à leur tête, se ruèrent le quatrième jour, dévalant la crête de la mission en direction du village et passant devant la maison de "Batoche" où, à une fenêtre du second étage, le capitaine French fut tué d'une balle tirée par Donald Ross. Rendons-nous à la rivière, où Alex Fisher abaissa le cable du bac qui arracha les cheminées du *Northcote*. Puis, retournons par la route Carlton, au-delà du village, en gravissant la pente raide qui mène à la Jolie Prairie et à la ligne des trous de tirailleurs des Métis, où ceux-ci affrontèrent les hommes de Middleton les troisième et quatrième jours. Cette manoeuvre n'était qu'une feinte. Les Métis qui avaient été attirés ici, avaient affaibli leurs positions de la crête de la mission, où la percée se produisit. Nos pas en direction du sud et de l'est, retracent le retour de Middleton à la zareba. C'est ici que sa rage éclata le quatrième jour, après que l'attaque coordonnée eut échoué. Quelques instants plus tard, la percée ayant réussi, il se lança dans la mêlée.

Nous avons fait le tour complet du vaste champ de bataille, le magnifique lieu où les Métis s'étaient installés. Et, si nous nous arrêtons et que nous faisons par la pensée un retour en arrière, nous retrouverons Riel, Dumont, Middleton, les Cris de Une-Flèche, les Dakotas de Bonnet-Blanc, le boutiquier de Toronto, le marchand de Brockville, les Métis de Saint-Laurent. Et, si par une froide journée de printemps, nous nous imaginons entendre le crépitement du tir des Winchester et le fracas des obus éclatant tout autour de nous, nous saurons et nous comprendrons ce qui s'est passé en ce mois de mai de 1885.

NOTES

Introduction

1 Diane Payment, "Monsieur Batoche", Saskatchewan History, vol. 32, nº 3 (automne 1979), p. 81 à 103.

2 Il est difficile de déterminer combien d'hommes ont combattu à Batoche. Les chiffres varient de 50 à 400, selon le jour et la source. Le nombre avancé de 250 à 300 est basé sur une lettre écrite par P.H. Garnot à Mgr Taché au nom des prisonniers capturés pendant les combats: "Les Métis présents à Batoche au cours des journées du 9 au 12 mai 1885", Archives de l'archevêché de Saint-Boniface, Saint-Boniface, Manitoba (ci-après AASB), T, fond Taché, lettres reçues. Cette lettre contient les noms de 282 Métis qui ont tous pris part aux combats, à un moment ou un autre, au cours des quatre jours de la bataille, sans pour autant avoir nécessairement combattu tous les jours. À ce nombre, on peut ajouter les 35 à 40 Indiens présents à Batoche. Ces deux groupes réunis totalisent 320 hommes. Le nombre avancé de 250 à 300 hommes vaut pour le premier jour de la bataille. Maxime Lépine affirmera qu'il n'en restait que 50 à 60 le dernier jour.

3 Canada. Parlement. Chambre des communes (ci-après CCC), Documents de la session, vol. 13, nº 52 (1886), la reine vs Kah-pah-yak-as-to-Kum [Une-Flèche ou One Arrow], p. 13, et la reine vs Bonnet-Blanc, p. 33.

4 Dictionnaire biographique du Canada (Québec, Presses de l'université Laval, 1966-), vol. 11, 1881 à 1890, s.v. "Kapeyakwaskonam".

5 Voir la preuve au procès dans CCC, Documents de la session, vol. 13, nº 52 (1886).

6 Certains Métis étaient ouvertement contre Riel en 1885. Voir Manitoba, Archives provinciales, MG9, A31, "Mémoires de Louis Schmidt", p. T31419 à T31421.

7 Des pétitions envoyées au gouvernement fédéral entre 1878 et 1885 dénotaient une préoccupation particulière par rapport à ces questions. Pour plus de détails sur les préoccupations politiques des Métis, voir Diane Payment, "Batoche, Saskatchewan, 1870-1930: A Social and Economic History of a Métis Community", manuscrit classé, Bureau régional des Prairies, Parcs Canada, Winnipeg (à paraître dans la présente collection).

8 Voir l'introduction de la compilation de Desmond Morton, Telegrams of the North-West Campaign, 1885, éd. et intr. par Desmond Morton et Reginald H. Roy (Toronto, Champlain Society, 1972) (ci-après Telegrams).

1re PARTIE: LA BATAILLE DE BATOCHE, DU 9 AU 12 MAI 1885

Les préliminaires de la bataille

1 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto (ci-devant lord Melgund), "North-West Campaign — 1885", dans Carman Miller, "Lord Melgund and the North-West Campaign of 1885", Saskatchewan History, vol. 22, nº 3 (automne 1969) (ci-après "Campaign"), p. 97.

2 AASB, Journal de l'abbé Cloutier, 1886 (ci-après Cloutier), (Pierre Henry), p. 5069. La collection Cloutier contient des comptes rendus de témoins oculaires de la bataille.

3 Charles Arkoll Boulton, Reminiscences of the North-West Rebellions [...] (Toronto, Grip Printing and Publishing, 1886), p. 251.

4 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 274; sir Frederick Dobson Middleton, Suppression of the Rebellion in the North West Territories of Canada, 1885, éd. et intr. par G.H. Needler (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1948), p. 44.

5 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 44.

6 Charles Pelham Mulvaney, The History of the North-West Rebellion of 1885 [...] (Toronto, A.H. Hovey, 1885), p. 194. L'ouvrage de Mulvaney est sujet à caution car il utilise souvent des passages intégraux d'oeuvres d'autres auteurs sans citer ses sources. Il n'était pas présent à Batoche.

7 Canada. Archives publiques. Division des manuscrits (ci-après APC), MG27, II, B1, sir Gilbert John Elliot, 4e comte de Minto, dossier sur la rébellion du Nord-Ouest, 1885 (microfilm A-129) (ci-après Documents Minto), 9 mai 1885; Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 499 à 507; Desmond Morton, The Last War Drum; The North West Campaign of 1885 (Toronto, Hakkert, 1972) (ci-après Last War Drum), p. 178.

8 APC, Documents Minto, 9 mai 1885; Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 499 à 507; Desmond Morton, Last War Drum, p. 178.

9 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., chap. 22.

10 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 261 et 262.
11 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 98.
12 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 44 et 45.
13 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 257.
14 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 196.
15 Ibid., p. 197.
16 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 45.
17 APC, Documents Minto, 9 mai 1885.
18 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 258 et 259.
19 APC, MG29, E103, "Clapp Reminiscences", p. 12.

9 mai: La mise hors de combat du Northcote

1 Smith, tel que cité par Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 490.
2 Smith, tel que cité par Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 491.
3 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 225.
4 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 45.
5 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5084 et 5085.
6 Ibid. (Philippe Garnot), p. 5111.
7 Smith, tel que cité par Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 491.
8 Smith, tel que cité par Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 226.
9 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 225.
10 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 41.
11 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 230 et 231.
12 Saskatchewan. University (Saskatoon), Shortt Library of Canadiana, Morton Collection, MSS C550/1/281.

9 mai: La fusillade de la crête de la mission

1 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 260.
2 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 199.
3 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5085 et 5086.
4 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 200.
5 Ibid., p. 199.
6 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5085 et 5086.
7 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 46.
8 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5085 et 5086.
9 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 260.
10 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 46.
11 Ibid.
12 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 262.
13 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 200.
14 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 46.
15 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 261 et 262.
16 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 46.
17 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 104.
18 AASB, Cloutier (Michel Trottier), p. 5141.

9 mai: L'offensive métisse

1 AASB, Cloutier (Élie Dumont), p. 5123 et 5124.
2 Ernest John Chambers, The Royal Grenadiers; A Regimental History of the 10th Infantry Regiment of the Active Militia of Canada [...] (Toronto, E.L. Ruddy, 1904), p. 64. Voir aussi Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 104 et 105.
3 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 46.
4 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 206; voir aussi sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 47. Certaines contradictions entourent les comptes rendus décrivant le déploiement des troupes pendant la récupération du corps de Philips. Middleton a écrit qu'il avait envoyé les Midlanders, sous les ordres du lieutenant-colonel Williams, dans un ravin adjacent: "cette manoeuvre, pleine d'audace, fut bien exécutée et Peters avec quelques-uns de ses hommes et aidé du docteur Codd du 90e [des carabiniers de Winnipeg] descendit vaillamment la pente avec un brancard et ramena le blessé sans qu'il y eut d'autres pertes; mais le pauvre homme était déjà mort." Un autre témoin déclara que l'opération de secours avait été menée par les Midlanders et que la Gatling avait servi à distraire l'attention de l'ennemi: ce même témoin affirma aussi que Peters méritait la croix de Victoria.
5 Voir, par exemple, Ernest John Chambers, op. cit.; Charles Pelham Mulvaney, op. cit.; APC, MG29, E103, "Clapp Reminiscences"; et Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign".
6 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 105. Middleton ne mentionne pratiquement pas qu'il a été coupé de ses approvisionnements mais ce fait est exposé assez longuement dans de nombreux autres comptes rendus. Voir aussi Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 201: "Pendant un moment, nous fûmes entourés par un feu de tourbière dont la fumée enveloppait le terrain tel un épais brouillard. Ce fut un moment pénible mais les troupes ne flanchèrent pas même un instant. Elles attendirent simplement les ordres de leurs officiers qui eux-mêmes, attendaient les ordres du général."
7 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 206 et 207.
8 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 47.

9 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 100.
10 APC, MG27, I, B6, Henry Charles Keith Petty-Fitzmaurice, 5e marquis de Lansdowne (microfilm A-623) (ci-après Documents Lansdowne), Melgund à Middleton, 21 février 1886.
11 Ibid.
12 Ibid.

9 mai: La construction de la zareba

1 Sir Charles Edward Callwell, Small Wars. Their Principles and Practice (Londres, Printed for H.M. Stationery Office by Harrison and Sons, 1896), p. 242.
2 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 207.
3 [Lewis Redman Ord], Reminiscences of a Bungle. By One of the Bunglers (Toronto, Grip Printing and Publishing, 1887), p. 13; Saskatchewan Archives Board, Saskatoon, Homestead Files 11184, 645177.
4 H. Haig, "The Canadian North-West Rebellion, 1885", [1re partie], The Royal Engineers Journal, vol. 26, nº 304 (2 mars 1896), p. 68.
5 Ibid., p. 52.
6 [Lewis Redman Ord], op. cit., p. 13.
7 Richard Carnie Laurie, Reminiscences of Early Days in Battleford and with Middleton's Column [...] (Battleford, Saskatchewan Herald, 1935), p. 59.
8 Ernest John Chambers, op. cit., p. 68.
9 APC, MG29, E64, Harold Penryn Rusden, "Notes on the Suppression of the North-West Insurrection", p. 51 et 52.
10 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 267.
11 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 214.
12 Arthur O. Wheeler, "The D.L.S. Intelligence Corps and the Riel Rebellion, 1885", The Canadian Surveyor, vol. 4, nº 12 (avril 1934), p. 5.
13 Major Donald James Goodspeed, Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada, 1862-1962 ([Toronto], Royal Regiment of Canada Association, [1962]), p. 49.
14 Richard Carnie Laurie, op. cit., p. 58.
15 H. Haig, "The Canadian North-West Rebellion, 1885", [1re partie], The Royal Engineers Journal, vol. 26, nº 304 (2 mars 1896), p. 52.
16 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 219.
17 Ibid., p. 252.
18 H. Haig, "The Canadian North-West Rebellion, 1885" [1re partie], The Royal Engineers Journal, vol. 26, nº 304 (2 mars 1896), p. 68.
19 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 48.
20 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 207.
21 Ibid.
22 APC, MG29, E64, Harold Rusden, "Notes on the Suppression", p. 51.
23 Ibid., p. 52.
24 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 208.
25 Ernest John Chambers, op. cit., p. 68.
26 Ibid.
27 Ibid.
28 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5089.
29 Ibid. (Élie Dumont), p. 5125.
30 Ibid. (Fourmond), p. 5095.
31 Ibid., p. 5088.
32 Ibid., p. 5095.
33 Ibid. (Baptiste Vandale), p. 5113.
34 Ibid., p. 5111.
35 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 202 à 204.

10 et 11 mai: Un plan se dessine

1 APC, MG29, E103, "Clapp Reminiscences", p. 13.
2 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 210.
3 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 48; AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5092.
4 APC, MG29, E103, "Clapp Reminiscences", p. 13.
5 H. Haig, "The Canadian North-West Rebellion, 1885" [2e partie], The Royal Engineers Journal, vol. 26, nº 305 (1er avril 1896), p. 68.
6 Charles Pelham Mulvaney, p. 252.
7 Ibid., p. 210 et 211.
8 Garnet Joseph Wolseley, 1er vicomte de Wolseley, The Soldier's Pocket-book for Field Service (Londres, MacMillan and Co., 1869), p. 225.
9 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 48.
10 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 269.
11 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 211.
12 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 49.
13 Ibid.
14 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 270.
15 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 213.
16 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 5091.
17 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 30.
18 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 80; Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 272.
19 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 50.

20 Ibid.
21 Ibid.
22 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 273.
23 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 31.
24 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 50.

12 mai: La journée décisive

1 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 50 et 51.
2 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 275.
3 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 257.
4 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 31.
5 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 277 et 278.
6 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 51.
7 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 31.
8 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 257.
9 Desmond Morton, comp., Telegrams, p. lxii.
10 AASB, Cloutier (Maxime Lépine), p. 5120; ibid. (Baptiste Richolet), p. 5111.
11 Ibid. (Baptiste Vandale), p. 5114.
12 Ibid.
13 Ibid. (Antoine Ferguson), p. 5106 à 5109.
14 Ibid.(Fourmond), p. 5097.
15 Ibid. (Joseph Ouellette), p. 5133 et 5134.
16 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 257.
17 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 259.
18 CCC, Documents de la session, vol. 19, nº 5 (1886), p. 33.
19 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 221.
20 Ibid., p. 216.
21 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 52.
22 Ibid., p. 52.
23 Ibid., p. 52 et 53.
24 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 292.
25 Ibid., p. 292 et 293.
26 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 285.
27 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 53.
28 Ibid., p. 53.
29 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 284.
30 Ibid., p. 277.
31 Ibid.
32 Ibid.
33 APC, RG15, Ministère de l'Intérieur, Pertes lors de la rébellion, vol. 928, p. 708.
34 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 268.
35 AASB, Cloutier (Élie Dumont), p. 5159.
36 The Riel Rebellions, A Cartographic History / Le récit cartographique des affaires Riel, compilation de William A. Oppen, (Toronto, Univ. of Toronto Press en collaboration avec les Archives publiques du Canada et le Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1979), p. 73.

Les lendemains de la bataille

1 Norma Sluman et Jean Goodwill, John Tootoosis, Biography of a Cree Leader (Ottawa, Golden Dog Press, 1982), p. 40.
2 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 275.
3 Charles Arkoll Boulton, op. cit., p. 288.
4 Charles Pelham Mulvaney, op. cit., p. 276.
5 Ibid., p. 286.
6 Ibid., p. 275.
7 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 53.
8 Ibid., p. xvii.
9 APC, Documents Minto, vol. 7, Lansdowne à Melgund, 30 avril 1885.
10 APC, Documents Lansdowne, Lansdowne à lord Derby, 17 avril 1885.
11 Gilbert John Elliot-Murray-Kynynmound, 4e comte de Minto, "Campaign", p. 86.

2de PARTIE: COMMANDEMENT ET TRADITIONS MILITAIRES

Riel et Dumont: La stratégie pour défendre Batoche

1 Isaac Cowie, The Company of Adventurers; A Narrative of Seven Years in the Service of the Hudson's Bay Company during 1867-1874 [...] (Toronto, W. Briggs, 1913), p. 170.
2 Robert Harry Lowie, Indians of the Plains (Toronto, McGraw-Hill, 1954), p. 104 à 112. Au sujet des traditions militaires des Métis, voir Margaret Arnett MacLeod et W.L. Morton, Cuthbert Grant of Grantown: Warden of the Plains of Red River (Toronto, McClelland and Stewart, 1974), en particulier les chapitres 4 et 8.
3 E.g., George Woodcock, Gabriel Dumont: The Métis Chief and His Lost World (Edmonton, Hurtig, 1975); George Francis Gilman Stanley, Louis Riel (Toronto, Ryerson, 1963); Peter B. Waite, Canada 1874-1896; Arduous Destiny (Toronto, McClelland and Stewart, 1971); D. Morton, comp., Telegrams.
4 Gabriel Dumont, tel que cité par T.J. Brasser et autres, The Other Natives: The Métis, éd. par Antoine S. Lussier et D. Bruce Sealey (Winnipeg, Manitoba Métis Federation Press, 1978-), vol. 1, p. 157.

5 E.R. Markson et autres, "The Life and Death of Louis Riel, A Study in Forensic Psychiatry", Canadian Psychiatric Association Journal, vol. 10, nº 4 (août 1965), p. 249. Voir aussi une analyse psychiatrique plus récente faite par S.K. Littman, "A Pathography of Louis Riel", Canadian Psychiatric Association Journal, vol. 23, nº 7 (1978), p. 461. Littman partage, en général, le point de vue de Markson et autres, à l'effet que Riel souffrait de troubles mentaux assez graves.
6 AASB, Cloutier (Fourmond), p. 93.
7 APC, MG26, G, sir Wilfrid Laurier, Documents politiques, Correspondance, vol. 2 (ci-après Documents Laurier), Alex Fisher, p. 687.
8 E.R. Markson et autres, op. cit., p. 248.
9 Voir, par exemple, George Woodcock, op. cit., p. 162 et 163.
10 APC, Documents Laurier, Alex Fisher, p. 676.
11 Peter B. Waite, op. cit., p. 89.
12 APC, Documents Laurier, Alex Fisher, p. 686.
13 Louis Riel, The Diaries of Louis Riel, éd. par Thomas Flanagan (Edmonton, Hurtig, 1979), p. 74 et 75. Des preuves existent de préoccupations plus terre à terre de sa part. La plupart sont difficiles à concilier avec les menées religieuses de Riel: voir, par exemple, aux archives de l'université Queen's, Kingston, Ont., le "Notebook" de George H. Young qui contient des commentaires de Riel après sa capture: "Mon plan général de défense. Mérite spécial de G. Dumont. Les réserves que j'ai placées pour faire face à une attaque de deux côtés. G. Dumont pensait que la clé de la victoire était à l'aile droite. Le feu de l'artillerie a empêché les hommes d'avancer; n'eut été ce feu, ils auraient avancé jusqu'à vos lignes."
14 George Woodcock, op. cit., p. 170.

Les tactiques des Métis

1 Margaret Arnett MacLeod et W.L. Morton, op. cit., p. 112.
2 Robert Harry Lowie, op. cit., p. 104.
3 Margaret Arnett MacLeod et W.L. Morton, op. cit., p. 145.
4 Alexander Henry, "Henry's Journal, Covering Adventures and Experiences in the Fur Trade on the Red River, 1799-1801 [...] by Charles N. Bell", Historical and Scientific Society of Manitoba Transaction, nº 31 (1888), p. 5.
5 "Trenches at Flee Island", Sioux Press (Vermillion, Dakota du Sud), 13 mai 1948.
6 CCC, Documents de la session, vol. 13, nº 52 (1886), Ministère de la Milice et de la défense, pl. X.
7 John Frederick Charles Fuller, The Conduct of War, 1789-1961; A Study of the Impact of the French, Industrial and Russian Revolutions on War and its Conduct (Londres, Eyre Methuen, 1961), p. 104.
8 Ibid., p. 104 et 105.
9 Ibid., p. 105.

Middleton et la force expéditionnaire du Nord-Ouest

1 Hugh Thomas, The Story of Sandhurst (Londres, Hutchinson, 1961), p. 37.
2 Desmond Morton, Ministers and Generals; Politics and the Canadian Militia, 1868-1904 (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1970) (ci-après Ministers), chap. 4.
3 George Taylor Denison, Soldiering in Canada: Recollections and Experiences [...] (Toronto, George N. Morang, 1901), p. 103.
4 Ibid., p. 340.
5 Ibid. Denison obtiendra le premier prix pour son History of Cavalry à un concours organisé par le gouvernement impérial de Russie.
6 Je tiens à remercier Jack Summers pour cette observation.
7 George Taylor Denison, op. cit., chap. 23.
8 Sir Frederick Dobson Middleton, op. cit., p. 15.
9 Ibid., p. xiv.
10 George Francis Gilman Stanley, op. cit., p. 272.
11 Ibid., p. 378.
12 Desmond Morton, comp., Telegrams, p. xxx.
13 Cité dans ibid., p. xxxiii.
14 C.F. Hamilton, "The Canadian Militia: The Northwest Rebellion, 1885", Canadian Defence Quarterly, vol. 7, nº 2 (janvier 1930), p. 222.
15 Col. Charles P. Stacey, éd., Introduction to the Study of Military History for Canadian Students, 5e éd., 2e rév. (Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960), p. 84 et 85.

Coup d'oeil rétrospectif sur les tactiques de Middleton

1 Voir George Taylor Denison, op. cit., chap. 20 et 23, et George Francis Gilman Stanley, op. cit., p. 356.
2 Garnet Joseph Wolseley, 1er vicomte de Wolseley, op. cit., p. 223 et 225.
3 Sir Charles Edward Callwell, op. cit.
4 Ibid., p. 1.
5 Ibid., p. 12.

6 Ibid., p. 21.
7 Ibid., p. 51.
8 Ibid.
9 Ibid., p. 63.
10 Ibid., p. 196.
11 Ibid.
12 Ibid., p. 204 et 205.
13 Desmond Morton, Ministers, p. 207 à 224.
14 Sir Charles Edward Callwell, op. cit., p. 240 et 241.
15 Ibid., p. 240.
16 Ibid., p. 244 et 264.
17 Ibid., p. 88.
18 Ibid., p. 89.
19 Ibid.
20 Ibid., p. 91.
21 Ibid., p. 91 et 92.
22 Col. Charles P. Stacey, éd., op. cit., p. 84.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Boulton, Charles Arkoll
Reminiscences of the North-West Rebellions [...] Toronto, Grip Printing and Publishing, 1886.

Callwell, sir Charles Edward
Small Wars. Their Principles and Practice. Londres, "Printed for H.M. Stationery Office by Harrison and Sons", 1896.

Cameron, William Bleasdell
Blood Red the Sun. 4e éd. rev., Calgary, Kenway Pub., 1950.

Chambers, Ernest John
The Royal Grenadiers; A Regimental History of the 10th Infantry Regiment of the Active Militia of Canada [...] Toronto, E.L. Ruddy, 1904.

Denison, George Taylor
Soldiering in Canada; Recollections and Experiences [...] 2e éd., Toronto, George N. Morang, 1901.

De Trémaudan, Auguste Henri
Histoire de la nation métisse dans l'ouest canadien. Montréal, Albert Lévesque, [1936].
The History of the Métis Nation in Western Canada. Résumé et trad. A. Thomas. Winnipeg, Métis Historical Society, s.d.

Jefferson, Robert
Fifty Years on the Saskatchewan; Being a History of Cree Indian Domestic Life and Difficulties [...] Battleford, Sask., Canadian Northwest Historical Society, [1929]. Canadian Northwest Historical Society Publications, vol. 1, no 5.

MacLeod, Margaret Arnett, et Morton, W.L.
Cuthbert Grant of Grantown: Warden of the Plains of Red River. Toronto, McClelland and Stewart, 1974.

Morton, Desmond
Canada and War: A Military and Political History. Toronto, Butterworths, 1981.
"Des Canadiens errants: French Canadian Troops in the North West Campaign of 1885". Journal of Canadian Studies. vol. 5, no 3 (août 1970), p. 28 à 39.
The Last War Drum; The North West Campaign of 1885. Toronto, Hakkert, 1972.
Ministers and Generals; Politics and the Canadian Militia, 1868-1904. Toronto, University of Toronto Press, 1970.

Morton, Desmond, comp.
Telegrams of the North-West Campaign, 1885. Éd. et intr. Desmond Morton et Reginald H. Roy. Toronto, Champlain Society, 1972.

The Other Natives: The Métis
Éd. Antoine S. Lussier et D. Bruce Sealey; rédact. T.J. Brasser et autres. Winnipeg, Manitoba Métis Federation Press, 1978- . Vol. 1: 1700 à 1885.

The Riel Rebellions, A Cartographic History / Le récit cartographique des affaires Riel
Comp. William A. Oppen. Toronto, University of Toronto Press, en collaboration avec les Archives publiques du Canada et le Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1979.

Stacey, colonel Charles P.
"The North-West Campaign, 1885". Canadian Army Journal, vol. 8, no 3 (juillet 1954), p. 10 à 20.

Stacey, colonel Charles P., éd.
Introduction to the Study of Military History for Canadian Students. 5e éd., 2e rév., Ottawa, Imprimeur de la reine, 1960.

Stanley, George Francis Gilman
"Gabriel Dumont's Account of the North West Rebellion, 1885". Canadian Historical Review, vol. 30, nº 3 (sept. 1949), p. 249 à 269. Toronto.

Woodcock, George
Gabriel Dumont: The Métis Chief and His Lost World. Edmonton, Hurtig, 1975.

Batoche, situé sur la rivière Saskatchewan-Sud à quarante milles au sud de Prince-Albert, dans le centre de la Saskatchewan, est aujourd'hui un paisible lieu historique national. Mais c'est là, entre les 9 et 12 mai 1885, que furent tués 25 Canadiens — Blancs, Indiens et Métis. Plus d'un millier d'hommes s'y sont affrontés au cours de la plus longue et de la plus imposante bataille que les Prairies canadiennes aient jamais connue.

Canada

Centenaire des parcs nationaux

1885 1985

National Parks Centennial